Fiction

N° 101 — Avril 1962

SCIENCE - FICTION

FANTASTIQUE

CHRONIQUES

RUBRIQUES

Couverture de P. J. Izabelle.

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
*Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9*e (PIG. 87-49).
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris-9*e (TRI. 40-56) — *C C P Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Ce numéro : France, 2 NF ; Belgique : 29 FB ; Maroc : 230 FM.
ABONNEMENTS. — 6 mois : *France et Union Française, 8,70 NF ; Etranger, 9,90 NF.*
1 an : — — — *16,80 NF ;* — *19,20 NF.*

Nouvelles
des auteurs de ce numéro

Notre couverture de ce mois représente un Paysage Impossible, vu par P. J. Izabelle. Nous proposons à nos lecteurs ce jeu : calculer le nombre d'anomalies, architecturales et autres, contenues dans ce dessin (à regarder dans tous les sens). En espérant qu'ils ne s'arrêteront pas avant d'arriver à la fin !

BRIAN W. ALDISS

Le monde vert

2/ Le nomansland

Dans le récit qui ouvre ce cycle (1), *Brian Aldiss nous a dépeint l'aspect de la Terre dans un futur inimaginablement lointain. Tout l'hémisphère qu'éclaire le soleil — un soleil dont s'amorce déjà la phase de déclin — est recouvert par une forêt immense constituée d'un seul et unique banian aux proportions colossales. Le règne végétal a en effet acquis la prédominance sur la Terre immobile. Les plantes, qui doivent faire face à un tragique problème de surpopulation, ont grandi et se sont éveillées à l'intelligence. Parmi les rares vestiges des espèces animales éteintes, subsistent encore quelques humains qui se sont adaptés et survivent tant bien que mal. Leur peau est devenue verte et ils ne mesurent plus que le cinquième de leur taille initiale. Leurs clans primitifs ont trouvé un asile précaire dans les branches de l'arbre omniprésent et, de cette existence, sont nées de nouvelles traditions sociales, ont surgi de nouveaux tabous.*

L'un de ces clans perpétuellement menacés par de nouvelles formes de végétaux qui s'éveillent à l'intelligence, celui de Lily-yo, la femme-chef, a fait scission en vertu de la coutume ancestrale qui veut que, arrivés à un certain âge, les Adultes montent vers les Cimes pour y rejoindre les Dieux. Nous avons vu les membres de ce groupe accomplir la Grande Montée destinée à rallier, en fait, la Lune colonisée par les travertoises — sortes de gigantesques pseudo-araignées végétales. Enfermés dans les capsules hermétiquement closes d'une crémataire, la plante à feu, ils ont traversé l'espace, accrochés aux poils d'une de ces travertoises, qui tendent leurs toiles entre la Terre et la Lune. Là, les rescapés — Lily-yo, l'homme Haris et Flor — se sont mués en Hommes Volants et repartent vers leur planète d'origine, pour guider un commando de mutants décidés à transplanter de force les humains sur l'astre plus hospitalier qu'est le satellite.

Cependant les enfants sont restés dans la sylve et c'est la petite Toy qui a pris le commandement du groupe. Que va-t-il advenir d'eux ?

---

(1) « La Grande Montée » (no 100).

© 1961, *Mercury Press, Inc.*

Ce qu'il y avait d'étonnant, c'était le silence.

Un silence dont la densité était celle-là même de la masse de verdure qui tapissait toute la face de la planète exposée au jour éternel. Un silence qui s'était peu à peu tressé pendant des millions et des millions d'années, gagnant en épaisseur à mesure que le soleil dont s'approchait le déclin vomissait ses torrents d'énergie.

Mais ce silence n'était pas celui de l'absence de vie : la vie était au contraire omniprésente, formidable. Toutefois, l'accroissement du rayonnement, s'il avait scellé le sort de la quasi-totalité des espèces animales, avait amené le triomphe du règne végétal. Sous mille formes, sous mille déguisements, les plantes exerçaient une hégémonie sans partage. Et les plantes n'ont pas de cordes vocales.

A travers l'inextricable enchevêtrement de la sylve, neuf humains progressaient de branche en branche sans que leur marche troublât si peu que ce fût ce calme écrasant. Ils évoluaient très haut, près de la région des Cimes, et, sur leur peau verte, frémissait un ballet d'ombres et de lumières. L'œil aux aguets, prêts à réagir au moindre danger, ils se hâtaient en s'efforçant de passer inaperçus. Eperonnés par l'aiguillon de la peur, ils donnaient l'impression de savoir exactement où ils dirigeaient leurs pas mais, en réalité, c'était au hasard qu'ils erraient. Voyager leur procurait l'illusion de sécurité qui leur était indispensable : alors, ils allaient de l'avant.

La soudaine apparition d'une sorte de cordon blanchâtre les fit s'immobiliser. Sans bruit, la chose venue des Cimes descendait, long cylindre fibreux et coriace, dur comme un serpent, tandis que les humains se plaquaient contre le tronc protecteur, les yeux fixés sur la lente coulée de ce corps reptilien plongeant à travers les ramures vers les ténèbres du sol.

— « Un oiseau-sangsue, » jeta brièvement Toy.

Elle avait dix ans ; c'était elle qui avait pris le commandement du clan après que les adultes eurent entrepris la Grande Montée et elle manquait encore d'assurance. Les autres enfants, à l'exception de Gren, s'agglutinèrent autour d'elle sans cesser de surveiller avec inquiétude la pseudolangue.

— « Ça peut faire mal ? » s'enquit la petite Fay qui, avec ses cinq ans, était la benjamine.

— « Je vais le tuer, » répondit Toy d'une voix ferme. Il lui fallait consolider son autorité. La femme-chef s'avança en déroulant la corde de lianes dont sa taille était ceinte.

Ses compagnons qui n'avaient pas encore confiance en son adresse la contemplaient avec anxiété. Presque tous étaient déjà de jeunes adultes, des adolescents aux épaules larges, aux bras musclés, aux doigts déliés de ceux de leur race. Trois d'entre eux (c'était une moyenne honorable) étaient des mâles : l'astucieux Gren, l'aîné ; l'outrecuidant Veggy et le flegmatique Poas.

— « Moi aussi, je sais prendre les oiseaux-sangsues, » affirma le premier sans quitter des yeux le blanc cylindre qui se faufilait parmi les feuil-

les. « Je te maintiendrai pendant que tu l'attaqueras, Toy. Tu auras besoin d'aide. »

Toy se retourna. Elle sourit parce que Gren était beau et parce que, un jour, tous deux s'accoupleraient. Puis elle fronça le sourcil. Parce qu'elle était le chef.

— « Gren, à présent tu es un homme et tu es tabou. Personne ne peut te toucher sauf pendant la saison des amours. Je capturerai l'oiseau-sangsue moi-même. Après, nous irons sur les Cimes pour le manger et ce sera un grand festin. »

Le regard chargé de défi de Gren croisa le sien. Mais si Toy n'avait pas encore pleinement assumé son rôle de chef, Gren n'avait pas, de son côté, choisi de faire figure de rebelle — et il n'y tenait pas. Essayant de dissimuler sa contrariété, il recula en caressant le fétiche de bois à son image, son âme qui brimbalait après sa ceinture.

— « Comme il te plaira, » murmura-t-il.

Mais Toy lui avait déjà tourné le dos.

L'oiseau-sangsue gîtait parmi les branches faîtières. D'origine végétale, son intelligence était limitée et il ne possédait qu'un système nerveux rudimentaire. Sa masse et sa longévité compensaient ces insuffisances. C'était une spore incapable de replier les deux immenses pseudo-ailes dont elle était pourvue. Celles-ci n'avaient qu'une mobilité restreinte mais, revêtues d'une toison de fibres sensibles et atteignant quelque deux cents mètres d'envergure en pleine extension, elles répondaient à la plus faible brise qui faisait palpiter la touffeur épandue sur le monde.

L'oiseau-sangsue, donc, niché parmi les dernières ramures, laissait pendre sa langue d'une incroyable longueur jusqu'aux tréfonds les plus obscurs de la forêt pour y pomper sa nourriture. L'extrémité de l'appendice, enfin, toucha le Sol. Lentement, prudemment, elle explora le terrain, prête à se rétracter car les périls rôdant dans ces régions distantes que baignait une pénombre glauque étaient sans nombre. Evitant habilement les mildious et les champignons géants, elle finit par trouver une bande de terre nue et détrempée, riche en pitance, où elle s'enfonça. L'oiseau-sangsue commença d'aspirer la boue nourricière.

— « Je suis prête, » dit Toy, consciente de l'énervement du groupe massé derrière elle.

Se penchant en avant, elle passa la corde après laquelle elle avait attaché son coupe-coupe derrière le tube blanc et fit un nœud coulant. Après avoir solidement fiché son arme dans l'écorce, elle serra le piège. Bientôt, la langue se mit à se dilater sous la pression de la nourriture qui refluait vers l' « estomac » du volatile végétal. Le lacet jouait son rôle. Bien qu'il ne s'en rendît pas compte, l'oiseau-sangsue était prisonnier. Impossible désormais pour lui de s'envoler.

— « Bien joué ! » fit Poyly d'un ton admiratif. C'était la grande amie de Toy qu'elle cherchait à imiter en tout.

— « Vite ! Aux Cimes ! » lança cette dernière et chacun de se préci-

piter pour participer à la mise à mort. Tout le monde sauf Gren. Ce n'était pas de l'indiscipline : seulement il connaissait un moyen plus expéditif de faire l'ascension.

— « Tu viens ? » lui jeta Poas. L'interpellé hocha négativement la tête et Poas, haussant les épaules, entreprit d'escalader le fût à la suite des autres.

Gren sifflota comme, autrefois, Lily-yo et l'homme Haris le lui avaient appris et, à son commandement, un virevole émergea du feuillage, brassant l'air à l'aide de ces espèces d'aubes tournoyantes par quoi s'achevaient les nervures de la curieuse ombrelle de sustentation qui le surplombait à la manière d'un parasol. L'enfant-homme enfourcha l'énorme graine et, toujours sifflant, il lui donna ses instructions. Lentement, le virevole s'éleva et Gren arriva frais comme l'œil aux Cimes à l'instant où, suants et pantelants, ses compagnons les atteignaient.

— « Tu as eu tort de faire cela, » grogna Toy. « C'est dangereux. »

— « Rien ne m'a dévoré en chemin, » répliqua-t-il. Mais en dépit de sa fière réponse, il ne put réprimer un frisson. Il savait que Toy avait raison. Grimper le long des troncs était pénible mais c'était un mode de locomotion sûr ; voleter parmi les ramures d'où, à chaque seconde, risquait de surgir quelque hideuse créature prête à vous précipiter dans les gouffres verts de la forêt était peut-être plus agréable mais combien périlleux ! Gren, néanmoins, était arrivé à bon port. Il ne tarderait pas à prouver son intelligence aux autres...

Le long cylindre blanc pulsait régulièrement, tout proche. L'oiseau-sangsue, installé juste au-dessus du groupe, balayait du regard les environs en faisant pivoter ses yeux, démesurés mais d'une structure grossière, afin d'éviter toute surprise. Il n'avait pas de tête. Entre ses ailes rigides pendait la masse ballonnée de son corps, une sorte de sac informe hérissé de pédoncules oculaires et de protubérances bulbeuses, ses bourgeons. D'une poche émergeait la langue.

Toy disposa sa troupe de façon à assaillir le monstre de plusieurs côtés à la fois. « A mort ! » rugit-elle et les humains, à ce signal, sautèrent sur la branche où était vautrée la créature.

L'oiseau-sangsue voulut prendre son vol et ses ailes vrombirent en une parodie végétale de la terreur. Chacun (Gren excepté) prit pied sur son dos velu, tailladant l'épicarpe à grands coups de lame dans l'espoir d'atteindre ce qui servait de système nerveux à la plantoiselle.

Mais le danger était là qui rôdait : Poas se trouva brusquement face à face avec un tigre-volant que le remue-ménage avait tiré de son sommeil. L'enfant-homme hurla et se jeta en arrière tandis que Veggy se précipitait pour lui prêter main-forte. Mais il était trop tard : Poas était tombé à la renverse et le gigantesque insecte au corselet strié de jaune et de noir, le plus terrible ennemi de l'homme, avait fondu sur lui ; son corps s'arqua et un dard à la pointe brune, aussi long qu'un sabre, s'enfonça dans le ventre de la malheureuse victime. Le tigre-volant referma ses pattes autour de l'enfant et prit son essor dans un tumulte d'ailes froissées, emportant

sa proie paralysée. Veggy, dans un geste futile, lança son arme dans sa direction.

On n'avait pas le temps de se lamenter. L'oiseau-sangsue qui commençait à sentir la douleur s'irradier en lui cherchait à s'envoler. Seul le retenait le fragile lasso de Toy qui risquait à tout instant de se rompre.

Gren, de la place où il se tenait sous l'abdomen du fantastique végétal, avait entendu le cri de Poas et il avait compris qu'un drame s'était produit. Il vit se hausser la masse hirsute de la plantoiselle, il perçut le claquement frénétique de ses ailes. Des brindilles churent en pluie autour de lui. Des rameaux passaient en sifflant devant ses yeux. Les feuilles tourbillonnaient. Le tronc vibrait sous les efforts que faisait la bête végétale pour se libérer.

La panique prit possession de Gren qui n'eut plus, soudain. qu'une idée en tête : l'oiseau-sangsue risquait de s'arracher au piège — il fallait qu'il meure au plus vite.

Chasseur inexpérimenté, l'enfant-homme décocha à tâtons quelques coups de couteau qui crevèrent le cylindre de la langue suceuse, tendue à craquer, et, des plaies, fusa un véritable geyser de fange qui inonda Gren. La blessure s'élargit sous les efforts convulsifs de l'oiseau et le garçon devina, avec affolement, ce qui allait inévitablement arriver. Les bras tendus, il bondit et réussit à saisir un bourgeon. N'importe quoi valait mieux que de se retrouver abandonné dans le dédale de la sylve où l'on pouvait errer des années avant de rencontrer un clan.

L'oiseau-sangsue gagna la bataille : brusquement, il s'arracha à son entrave et prit son essor. Ivre de terreur, Gren parvint en s'agrippant à sa toison à se hisser sur son dos où il retrouva ses compagnons.

L'énorme créature montait dans l'azur embrasé. Tournant sur elle-même comme une graine de sycomore, à quoi elle ressemblait, elle filait comme un trait, laissant derrière elle le silencieux grouillement de la végétation luxuriante.

Toy se mit à genoux et agita son couteau. « Il faut le tuer, » s'exclama-t-elle. « Vite ! Mettez-le en pièces ! Dépecez-le ! » Sur sa peau baignée de lumière jouaient des reflets mordorés. Elle était ravissante. A ces mots, Gren, Veggy, May se mirent à lacérer à l'envi le tégument coriace pour la plus grande joie des prédateurs de la forêt qui happaient au passage les morceaux friands qui leur tombaient des cieux.

Bien que sa sensibilité fût réduite, la résistance de l'oiseau-sangsue avait ses limites. La sève ruisselait de ses plaies. Bientôt, le battement de ses ailes eut des ratés et le monstre amorça sa descente.

— « Toy ! Toy ! Oh ! mon âme ! Regarde ! »

Driff tendait le bras en direction de la surface miroitante vers laquelle ils tombaient.

Aucun des adolescents n'avait jamais vu la mer mais leur intuition et quelque savoir obscurément inscrit au plus intime de leur être les avertissaient qu'un grave danger les menaçait. Le littoral semblait se dresser vers eux et cette étroite bande côtière, ce mince ruban où les choses de la

terre rencontraient celles de l'océan était le théâtre du plus terrible des drames de la lutte pour la vie.

Gren, s'accrochant avec l'énergie du désespoir à la toison fibreuse, rejoignit Toy. Poyly, Shree et May. Conscient qu'il était responsable de la situation catastrophique dans laquelle se trouvait le groupe, il mourait d'envie de faire quelque chose d'utile.

— « On pourrait siffler des virevoles pour se tirer de là, » proposa-t-il.

— « Excellente idée ! » s'écria Poyly. Mais Toy le considéra d'un regard sans expression.

— « Essaye donc, » dit-elle.

Gren émit un sifflement modulé mais le vent balaya l'appel. D'ailleurs, ils étaient bien trop haut pour que les graines du siffle-chardon eussent pu le capter. Avec une moue de dépit, l'enfant-homme se détourna pour voir où se dirigeait leur véhicule improvisé.

— « Si ç'avait été une bonne idée, je l'aurais déjà mise en application, » déclara la femme-chef.

Quelle imbécile, pensa rageusement Gren. Mais, délibérément, il s'abstint de relever la remarque.

La chute se ralentissait. La plantoiselle avait rencontré un courant d'air ascendant qui la portait. Ses derniers et maladroits efforts pour infléchir son vol vers l'intérieur des terres avaient pour seul résultat de le maintenir parallèle à la côte de sorte que les humains bénéficiaient du peu enviable privilège de voir ce qui les attendait.

Une guerre d'anéantissement, une bataille silencieuse qui se poursuivait depuis des millénaires sans nombre se déroulait au-dessous d'eux. Une guerre sans généraux. Si... peut-être un des deux camps avait-il un chef... Car le sol était recouvert par une forêt qui n'en était pas une, qui n'était qu'un seul et unique banian conquérant, maître de la terre ferme. Toutefois, à la ligne de partage des eaux, l'arbre s'arrêtait. Reculait.

Là, sur les rochers, sur les sables, dans les marécages, les espèces qu'il avait vaincues maintenaient un ultime bastion. La côte désolée était leur royaume. Flétries, déformées mais belliqueuses, les essences adverses poussaient comme elles le pouvaient. Elles étaient assiégées : du côté du continent, elles se heurtaient à la puissante et impavide barrière de la forêt ; du côté de l'océan, il leur fallait repousser sans fin l'assaut des algues venimeuses et des herbes marines. Dispensateur du carnage, le soleil luisait, indifférent, dans le ciel.

La chute de la plantoiselle blessée s'accélérait. Les humains, serrés les uns contre les autres, impuissants, entendaient claquer les goémons. L'oiseau-sangsue tournoyait au-dessus de la mer immobile. Lourdement, il vira pour mettre le cap sur un étroit promontoire rocheux.

— « Regardez ! » s'écria Toy. « Un château ! »

Immense et gris, le château se dressait sur l'éperon, oscillant follement au rythme du battement des ailes de la créature volante. La plantoi-

selle agonisante avait apparemment repéré l'espace dégagé qui entourait la base de la citadelle et c'était ce havre précaire qu'elle cherchait à rallier. Mais ses ailes, telles de vieilles voiles giflées par les tempêtes, ne répondaient plus. La masse cyclopéenne de l'oiseau-sangsue tombait en chute libre. La presqu'île, le nomansland, la mer avaient l'air de bondir pour se précipiter à sa rencontre.

— « Cramponnez-vous ! » hurla Veggy.

A peine eut-il proféré cet avertissement qu'ils s'écrasèrent contre une des tours de la citadelle. Le choc projeta en avant les voyageurs malgré eux tandis qu'un contrefort en saillie déchirait l'aile de leur monture.

Toy comprit que l'oiseau-sangsue allait entraîner ses passagers dans sa chute. Agile comme un chat, elle sauta et se posa avec précision entre le faîte irrégulier de deux arc-boutants et la masse proprement dite de la citadelle. Alors, elle héla ses compagnons qui, l'un après l'autre, la rejoignirent sur l'étroite plate-forme. May qui serrait son âme de bois entre ses doigts crispés, fut la dernière à y prendre pied.

L'oiseau-sangsue désemparé contemplait le groupe de son œil strié qui pivotait en tous sens. Toy eut le temps de remarquer l'entaille qui labourait profondément son vaste corps globuleux avant qu'il ne commençât à glisser. L'aile disloquée crissa contre la muraille ; la plantoiselle relâcha son étreinte et tomba sous les yeux des humains qui se penchaient au-dessus du rempart. Elle s'abattit, roula sur le sol ; péniblement, elle parvint à se redresser et, trébuchant, se traînant en zigzags à la manière d'un ivrogne, elle s'éloigna. L'extrémité de son aile abîmée se réfléchissait, en bas du parapet, dans le miroir figé de la mer dont la surface parut tout à coup bouillonner. Les longs filaments parcheminés des algues, ponctués de vésicules, jaillirent des flots, flagellant le monstre. Leur mouvement, d'abord quasi léthargique, ne tarda pas à se précipiter. Sur une surface de près de quatre cents mètres, la mer se creusait sous les inlassables coups de fléau, stupides et haineux, des herbes marines acharnées à détruire toute forme de vie qui leur était étrangère.

La plantoiselle tenta de s'écarter mais les algues, dans leur rage dévastatrice, avaient une allonge surprenante. Elles atteignaient presque la base du donjon et, avant que leur victime ait eu le temps de se mettre à l'abri, l'avalanche de coups qui pleuvaient sur elle eut un effet inattendu : quelques-unes des vésicules crevèrent, laissant échapper un liquide noirâtre dont l'aspect évoquait celui de l'iode. Ces ampoules étaient des poches à poison. Quand le venin entra en contact avec le corps de l'oiseau-sangsue, il dégagea une épaisse vapeur brune. La créature n'avait pas de voix pour calmer sa douleur. Moitié voletant, moitié sautillant, elle se rua vers le rivage, essayant de s'élever dans les airs pour échapper au cinglement des lanières qui la giflaient. Ses ailes se consumaient lentement.

Il y avait plusieurs espèces d'algues à cerner la côte mortelle. Le matraquage frénétique cessa aussi soudainement qu'il avait commencé et un goémon épineux sortit de l'eau. Ses crochets qui crissaient en frottant les rochers arrachèrent par lambeaux le tégument de la plantoiselle. Celle-ci était presque arrivée à la grève quand ce nouvel adversaire eut raison

d'elle. Les algues en nombre sans cesse plus grand lançaient vers elles leurs flagelles armés de puissants crochets et elle ne leur opposait plus qu'une défense dérisoire. On la vit chavirer, crever l'eau tumultueuse qui ne fut plus, soudain, qu'une infinité de gueules avides.

Terrorisés, les humains avaient été les spectateurs du massacre.

— « Nous ne pourrons jamais rejoindre les arbres, » dit plaintivement Fay en éclatant en sanglots.

Les goémons avaient eu la proie qu'ils convoitaient mais ils n'avaient pas encore gagné la partie. Les plantes du nomansland avaient flairé le gibier. Coincées entre la jungle et la mer, certaines, qui ressemblaient à des palétuviers, s'étaient depuis longtemps frayé leur voie jusqu'à l'eau ; d'autres, des sortes de ronciers parasitaires, s'étaient fixées sur leurs voisines et trempaient dans l'onde de longues branches rigides qui leur servaient en quelque sorte de cannes à pêche. Pseudo-palétuviers et pseudo-ronciers, bientôt rejoints par une foule de rivaux, prétendaient disputer l'oiseau-sangsue aux plantes aquatiques. Semblables aux membres de quelque calmar antédiluvien, leurs racines noueuses émergèrent pour s'emparer du butin.

Le combat s'engagea. En l'espace d'une seconde, le littoral tout entier ne fut plus qu'un grouillement chaotique, un terrifiant pullulement de fouets et de dards, un délire onduleux. Sous les coups de battoir qui la frappaient, la mer écumait ce qui, en la cachant en partie, ajoutait encore à l'horreur sans nom de la scène. En même temps, la forêt prochaine vomissait en rang serrés les êtres volants qui la hantaient, des plantoiselles, des rayonnaires qui fonçaient à tire d'ailes, émoustillés par la bataille dont ils espéraient bien tirer profit. De l'oiseau-sangsue pulvérisé, il ne restait plus rien sinon quelques bribes de chair abandonnées aux remous.

Toy se leva. « Il faut partir, » dit-elle, « gagner la plage. »

Les visages convulsés de ses compagnons se tendirent vers elle. Ils la regardaient comme si elle était devenue folle.

— « Ce serait un suicide, » protesta Poyly.

— « Non, » répondit la femme-chef d'un ton farouche. « Pas pour l'instant. Ces choses se battent entre elles : elles seront trop occupées pour faire attention à nous. Si nous attendons, il sera peut-être trop tard. »

L'autorité de Toy n'était pas sans faille. Le groupe n'avait pas confiance en lui-même. Quand elle vit que l'on prétendait discuter ses ordres, l'adolescente entra dans une vive colère et elle gifla Fay et Shree. Mais les principaux opposants étaient Veggy et May.

— « Nous serons massacrés en un clin d'œil, » déclara le premier. « Il n'y a aucun moyen d'atteindre un lieu où nous serions en sécurité. N'as-tu pas vu ce qui est arrivé à l'oiseau-sangsue ? »

— « Nous ne pouvons pas mourir ici, sans bouger, » rétorqua Toy avec vivacité.

— « Mais nous pouvons attendre que quelque chose se produise, » plaida May. « Je t'en supplie, Toy, attendons ! »

Mais Poyly vola au secours de son amie :

— « Rien ne se produira, sinon des catastrophes. C'est la Voie. »

— « Nous serons tous massacrés, » répéta Veggy d'un air buté.

En désespoir de cause, Toy se tourna vers Gren, l'aîné des enfants-hommes :

— « Et toi, quel est ton avis ? »

Gren avait contemplé le carnage d'un œil impassible. Il dévisagea Toy sans que ses traits trahissent la moindre émotion.

— « C'est toi qui es le guide, » laissa-t-il tomber. « Ceux qui sont d'accord pour t'obéir doivent t'obéir. C'est la loi. »

— « Poyly, Veggy, May et les autres, suivez-moi ! Partons pendant que ces choses ne nous prêtent pas attention. Il faut retrouver la forêt. »

Sans hésiter, elle enjamba le parapet et se laissa glisser le long de la paroi abrupte. A l'idée qu'ils restaient en arrière, la panique envahit ses compagnons qui se décidèrent à suivre son exemple.

Quand ils furent arrivés au pied de la citadelle qui les écrasait de sa masse, les humains s'immobilisèrent, silencieux et comme frappés d'une crainte respectueuse. Le paysage exhalait une atmosphère irréelle. En raison de sa position verticale, le soleil mangeait les ombres et le décor n'avait pas plus de relief qu'une croûte due au pinceau d'un peintre maladroit.

La bataille faisait toujours rage. C'était le règne absolu de la nature, maître suprême de toutes choses et l'on aurait dit que la Nature, en définitive, avait jeté une malédiction sur ses œuvres.

Avec effort, Toy se mit en route. Ses amis se hâtèrent de marcher sur ses talons, tournant résolument le dos à la mystérieuse citadelle. Les pierres que les humains foulaient dans leur course étaient tachées par le poison, caillé sous l'influence de la chaleur et désormais inoffensif. Le bruit de la guerre végétale emplissait leurs oreilles ; ils étaient éclaboussés d'écume mais les adversaires étaient tellement absorbés par leur absurde duel que leur présence passa inaperçue. A présent, des détonations éclataient à intervalles rapprochés. Certains des arbres assiégés depuis des millénaires dans le nomansland avaient en effet enfoncé leurs racines sous la mince couche de sable superficiel, non pas seulement pour puiser leur nourriture dans les profondeurs du sol, mais par tactique de combat. Ils avaient trouvé du charbon, extrait du soufre, fouillé la terre en quête de salpêtre ; ils avaient raffiné, combiné ces substances au sein de leurs entrailles noueuses et avaient fabriqué de la poudre. Cette poudre, remontant le long des vaisseaux ligneux, ils l'avaient emmagasinée dans les calebasses qui se balançaient à leurs branches faîtières d'où, à présent, elles lâchaient décharges sur décharges en direction des herbes marines.

Le plan de Toy n'était pas bon. Ce fut pur hasard s'il réussit. A l'endroit où la langue de terre se rattachait au continent, une énorme masse d'algues était montée à l'assaut d'un arbre à poudre qui, sous ce poids, s'inclinait, menaçant de basculer dans l'eau. C'était un duel à mort et les fugitifs profitant de l'occasion filèrent comme des traits vers l'asile que leur offrait l'épais tapis d'herbe tout proche.

Alors seulement, ils s'aperçurent que Gren manquait à l'appel.

Il était toujours à la même place, tapi derrière le rempart du donjon dans l'éclat aveuglant du soleil. S'il était demeuré en arrière, c'est d'abord parce qu'il avait peur. Mais pas uniquement pour cela. Il avait senti, et l'avait ouvertement proclamé, que la notion de discipline était importante. Toutefois, par tempérament, il répugnait à obéir, surtout dans ce cas particulier où le plan de Toy offrait si peu de chances de survivre. En outre, il avait une idée qu'il ne parvenait d'ailleurs pas à exprimer. « Il y a si peu de mots, songeait-il. Jadis, il devait en exister beaucoup d'autres ! »

Son idée avait trait au donjon. Les autres avaient moins de réflexion que lui : à peine avaient-ils pris pied au sommet de la citadelle que leur attention s'était fixée ailleurs. Mais Gren n'avait pas agi comme eux. Il s'était rendu compte que le château n'était pas simplement un rocher : une intelligence avait présidé à sa construction. Seule une espèce animée avait pu l'édifier et elle devait avoir ménagé une route sûre pour rejoindre la côte.

Aussi, après avoir vu ses compagnons dévaler à toutes jambes la piste rocailleuse, Gren avait heurté la maçonnerie du manche de son coupe-coupe. Tout d'abord rien ne s'était produit puis, brusquement, une partie de la tour avait pivoté derrière lui, découvrant une ouverture béante.

Un léger bruit le fit se retourner : huit termites émergeaient des ténèbres. Les mendibules frétillantes, ils firent le cercle autour de Gren (les hommes, ces parias, étaient à présent sur un pied d'égalité avec les insectes), l'inspectant sur toutes les coutures. Le garçon demeura immobile tout le temps que dura l'examen. Les termites étaient presque aussi grands que lui ; il respirait leur odeur, une odeur âcre, mais pas vraiment déplaisante.

Lorsqu'ils se furent assurés que l'homme-enfant était inoffensif, les termites s'avancèrent jusqu'aux remparts, apparemment pour observer, eux aussi, la bataille. Pouvaient-ils voir dans cette clarté éblouissante ? Gren l'ignorait. En tout cas, ils devaient clairement percevoir le vacarme du combat.

Gren risqua un pas vers l'ouverture qui exhalait un effluve curieusement frais. Aussitôt, deux termites se précipitèrent pour lui barrer la route, leurs mandibules s'agitant à la hauteur de sa gorge.

— « Je veux descendre. Vous n'avez rien à craindre de moi. Laissez-moi entrer. »

L'un des insectes plongea à l'intérieur du trou. Une minute plus tard il était de retour en compagnie d'un congénère. Gren recula. La tête du nouveau venu s'ornait d'une gigantesque excroissance d'un brun sale et d'apparence spongieuse qui s'enroulait autour de son « cou ». Cet horrible fardeau ne semblait d'ailleurs gêner en rien son activité. Ses compagnons s'effacèrent pour lui livrer passage et il parut examiner l'humain. Au bout d'un instant, il fit volte-face et, grattant le sable, il dessina de façon grossière mais avec une parfaite précision, une tour d'abord, ensuite une ligne qu'il relia au premier élément par deux droites parallèles formant une sorte de bande. Il n'y avait pas à se tromper sur la signification de l'esquisse : la ligne représentait la côte et le ruban la langue de terre.

La surprise de Gren était totale : jamais il n'avait entendu parler de tels dons artistiques chez les insectes.

Le termite s'éloigna et eut l'air d'étudier l'homme-enfant qui contemplait son œuvre. Il était manifeste qu'il attendait une réaction. Gren se dessaisit, s'accroupit et entreprit de compléter le schéma d'une main hésitante. Il traça une ligne descendante qui, partant du sommet de la tour, suivait intérieurement l'édifice, puis la langue de terre pour aboutir au rivage. Après quoi, il se désigna lui-même du doigt.

Ses interlocuteurs avaient-ils compris ? Il était malaisé de le dire. Ils se contentèrent de pivoter sur eux-mêmes et de se diriger à vive allure vers les profondeurs de la tour. Estimant qu'il n'y avait pas d'alternative, Gren leur emboîta le pas. Cette fois, nul ne fit mine de lui barrer le chemin. Sa requête avait sans aucun doute été favorablement accueillie.

L'étrange odeur des ténèbres l'enveloppa. Lorsque l'entrée se referma, il eut un pincement au cœur. Sans transition, il se trouvait dans un puits obscur. Heureusement, la descente n'offrait guère de difficultés pour quelqu'un d'aussi agile que Gren. Les parois de la cheminée étaient hérissées de saillants qui constituaient autant de points d'appuis et, à mesure qu'il progressait, l'enfant-homme gagnait en assurance.

Comme ses yeux s'habituaient à la nuit, il s'aperçut qu'une sorte de halo vaguement lumineux, qui leur donnait une apparence spectrale, entourait le corps des termites. On aurait dit qu'il y avait des insectes partout, silencieux et affairés. Mais Gren était incapable d'imaginer à quoi ils étaient occupés.

Finalement, l'humain et ses guides atteignirent le fond. Le sol était plat, l'atmosphère lourde et chargée d'humidité. Selon toute probabilité, on devait se trouver au-dessous du niveau de la mer.

A présent, Gren était en tête à tête avec l'insecte à la monstrueuse protubérance ; les autres s'étaient éloignés au pas cadencé. Les environs étaient baignés d'une bizarre lueur verdâtre, faite d'ombre plutôt que de clarté, et dont on ne parvenait pas à discerner le foyer. Gren avait du mal à suivre son mentor car le relief de la galerie devenait accidenté et la circulation y était dense. C'était un véritable grouillement de termites dont tous les mouvements répondaient apparemment à un objectif bien défini, mais d'autres créatures, plus petites, se mêlaient à eux, tantôt solitaires, tantôt en groupes compacts.

— « Pas si vite ! » s'écria soudain Gren.

Mais, imperturbable, son cicerone ne ralentit pas sa marche.

La lumière verte gagnait en intensité. C'était comme une brume phosphorescente bordant la piste qu'ils suivaient et Gren se rendit compte que cette luminosité émanait de plaques de mica aux formes irrégulières manifestement mises en place par le génie inventif des créatures souterraines. Elles formaient des sortes de fenêtres au-delà desquelles il était loisible de surveiller les évolutions des menaçantes algues sous-marines.

Indiscutablement, les insectes étaient hautement organisés. Néanmoins, Gren éprouvait une impression de malaise qui se précisait de

minute en minute. Les termites ne pouvaient se comparer en rien aux êtres qui hantaient les ramures de la sylve. L'humain se trouvait en face d'une forme de vie qui lui était radicalement étrangère. Par ailleurs, nombreux étaient ceux dont la tête s'ornait d'une prolifération semblable à celle de son guide. S'agissait-il d'une maladie contagieuse ?

Il poursuivait sa route en trébuchant. De l'autre côté des panneaux de mica, on voyait se tordre les algues frétillantes. La mort au ralenti !

L'activité qui régnait dans ces profondeurs était stupéfiante. Leurs habitants étaient si affairés qu'aucun ne s'arrêtait pour examiner l'étranger. Pourtant, l'un d'eux s'approcha soudain de Gren. Ce n'était d'ailleurs pas un termite, mais une des créatures qui partageaient leur domaine. Couverte de fourrure, elle avait quatre pattes, une queue et des yeux jaunes qui brillaient dans l'ombre. Elle était aussi grande que l'humain vers lequel elle braquait ses pupilles d'or. Avec un « miaou », elle essaya de se frotter contre lui et ses moustaches lui frôlèrent le bras. A ce contact, Gren frémit, fit un écart et hâta le pas. L'être velu fixa sur lui un regard où il y avait comme un regret avant de se détourner pour suivre un groupe de ces termites qui, désormais, toléraient et nourrissaient ceux de sa race. Gren, un peu plus tard, croisa encore d'autres êtres miauleurs ; certains disparaissaient presque entièrement sous les proliférations fongoïdes dont ils étaient infectés.

La galerie finit par se ramifier en une série de boyaux plus étroits. Sans hésiter, le guide de Gren s'engagea dans un tunnel ténébreux à la pente ascendante. Une fois arrivé au bout, le termite souleva la dalle qui l'obstruait et, aux ténèbres, succéda la clarté du jour.

— « Vous avez été très bon, » dit Gren en émergeant dans le soleil derrière son compagnon. Ce faisant, il s'efforçait de demeurer aussi loin que possible de l'excroissance noirâtre qui coiffait ce dernier. Le termite s'engouffra à nouveau dans le boyau et, sans un regard en arrière, remit en place la pierre plate.

Il eût été bien inutile de préciser à Gren qu'il se trouvait dans le nomansland. Il respirait l'arôme de l'océan lugubre ; l'écho de la bataille qui se livrait entre les herbes marines et les plantes terrestres parvenait à ses oreilles, intermittent comme si la fatigue avait à présent gagné les adversaires. Il ressentait une tension dont on n'avait pas l'expérience dans les niveaux moyens de la forêt où était né le groupe. Et, surtout, il y avait le soleil aveuglant qui filtrait à travers les feuilles.

Le sol, où l'argile se mêlait au sable et où la roche affleurait ici et là, était mou sous les pieds. Maladifs étaient les arbrisseaux qui croissaient sur ce terrain stérile : leurs troncs étaient tordus, leur feuillage rachitique. Beaucoup entrelaçaient leurs branches pour s'épauler mutuellement ; s'ils n'y parvenaient pas, ils s'abattaient dans un horrible enchevêtrement de ramures torves. En outre, il y en avait à qui une évolution séculaire avait fait acquérir des moyens de défense si curieux que c'est à peine s'ils ressemblaient encore à des arbres. Gren décida que la meilleure tactique était de gagner la grève en rampant et d'essayer en-

suite de relever la piste du groupe. Une fois qu'il aurait gagné la côte, il pourrait balayer librement du regard la langue de terre.

Il n'y avait pas à hésiter sur la direction à prendre. A travers l'écran des arbres rabougris, on devinait sans peine la frontière continentale du nomansland. Le banian démesuré s'arrêtait le long d'une ligne qui indiquait la limite du fertile. Il se dressait en deçà de cette démarcation, inébranlable en dépit des assauts innombrables des ronces et des épines dont son feuillage déchiqueté portait témoignage. Pour lui prêter assistance, pour l'aider à repousser les proscrits du nomansland, les créatures auxquelles il servait d'asile — claque-dents, rogues, louchetrones et autres — s'étaient mobilisées, se tenaient prêtes à s'élancer au moindre mouvement suspect.

Gren se mit en marche avec circonspection. Il progressait lentement. Le bruit le plus léger le faisait tressaillir. A un moment donné, il lui fallut se plaquer à terre pour éviter une volée d'aiguillons venimeux fusant d'un fourré; levant prudemment la tête, il vit osciller le cactus meurtrier qui modifiait son dispositif de défense. C'était la première fois qu'il avait l'occasion de contempler cette plante dangereuse et le cœur lui faillit à l'idée des périls inconnus qui le guettaient. Un peu plus tard, un événement plus étonnant encore se produisit. Devant lui se dressa un arbre dont le tronc se repliait sur lui-même à la manière d'une boucle. Comme il franchissait le passage, la boucle se referma et il s'en fallut d'un cheveu qu'il ne fût pris au piège. Il ne perdit dans l'affaire qu'un peu de peau aux cuisses. Comme il reprenait ses esprits, un animal lui fila entre les jambes. C'était un reptile au long corps cuirassé dont la gueule entrouverte en un ricanement sinistre découvrait une imposante rangée de crocs. Jadis, aux temps révolus où les humains avaient un nom pour chaque chose, jadis, cela s'appelait un crocodile. Le saurien aux yeux de chèvre considéra un instant Gren avant de disparaître avec la rapidité de l'éclair sous un tronc abattu. Il faisait partie de la petite phalange de survivants des espèces éteintes qui avaient trouvé un ultime asile dans les marigots du nomansland pour jouir de la chaleur et de la saveur de la vie tant que celle-ci durerait.

Avec des précautions accrues, Gren reprit sa marche. Le tumulte qui venait de la mer s'était à présent calmé et il régnait un silence de mort. Tout n'était qu'attente. On aurait dit qu'un sort avait été jeté.

Le sol, couvert de galets qui crissaient sous le pied s'élevait en pente douce et les arbres, jusque-là éparpillés, tendaient de nouveau à former des boqueteaux afin d'affronter d'éventuels assauts lancés par l'océan.

Gren fit halte. L'angoisse le torturait et il était tenaillé par le désir de se retrouver parmi les siens. Et pourtant, il n'avait aucunement le sentiment d'avoir agi de façon stupide en restant en arrière dans la citadelle des termites : c'étaient les autres qui s'étaient conduits comme des insensés en ne suivant pas son exemple.

Il jeta un regard attentif autour de lui. Siffla. Rien ne répondit à l'appel et tout parut brusquement se figer comme si même les choses

qui n'avaient pas d'oreilles étaient à l'écoute. Une vague de panique submergea l'enfant-homme qui se prit à hurler :

— « Toy ! Veggy ! Poyly ! où êtes-vous ? »

C'est alors que, tombant du feuillage, une sorte de cage s'abattit sur lui.

Lorsque Toy et ses amis avaient atteint le rivage encore ruisselant d'écume, ils s'étaient jetés à corps perdu au milieu des hautes herbes, les yeux fermés, pour se remettre de leurs frayeurs. Plus tard, le groupe avait délibéré sur l'absence de Gren. C'était un enfant-homme et, à ce titre, il était précieux. Comme il n'était pas question de repartir à sa recherche, il fallait l'attendre. Restait seulement à trouver un endroit offrant une sécurité relative.

— « Nous n'attendrons pas longtemps, » dit Veggy. « Quel besoin avait-il de rester en arrière ? Inutile de s'occuper de lui. »

— « Nous aurons besoin de lui pour la pariade, » fit simplement observer Toy.

— « Je m'unirai avec toi. Je suis un enfant-homme et je m'unirai avec toutes les femmes avant le retour des figues. »

Et, emporté par son exaltation, Veggy sauta sur ses pieds et se mit à danser afin de mettre son anatomie en valeur sous le regard approbatif de ses compagnes. C'était désormais le seul mâle du groupe. N'était-il pas désirable ?

May bondit à son tour pour danser avec lui et Veggy se rua sur elle. Agile, elle l'évita et il la poursuivit en faisant des cabrioles. Elle riait et lui, criait à tue-tête.

— « Revenez tous les deux, » ordonnèrent Toy et Poyly d'une voix furieuse.

Mais, sourd à ce conseil, le couple continuait ses évolutions. May et Veggy, toujours tournoyant, quittèrent la zone herbeuse, posèrent le pied sur le talus couvert de sable et de galets. Alors, un long tentacule sortit du sol, s'enroulant autour de la cheville de la fille qui hurla tandis qu'un second la ceinturait. Avec un hoquet de terreur, elle tomba la face contre terre. Veggy sortant son arme s'élança mais d'autres tentacules jaillirent et, ligoté, il fut bientôt réduit à l'impuissance.

Les espèces aquatiques dont le milieu était moins susceptible de changement n'avaient pas été aussi affectées que les autres par l'hégémonie des végétaux. Néanmoins, nombre d'algues qui avaient crû en taille et en intelligence avaient été contraintes de modifier leurs habitudes et leur habitat. Très vite, les poulpes que l'extinction des crustacés avait privés d'une de leurs principales ressources alimentaires, étaient entrés en conflit avec elles et avaient adopté sous la pression des circonstances un mode d'existence entièrement nouveau. Fuyant en masse les océans, tant pour éviter les herbes marines que pour trouver de nouvelles proies, ils avaient élu domicile sur les grèves et une nouvelle espèce s'était développée : la pieuvre des sables.

Le groupe, affolé devant le péril qui menaçait son dernier mâle, bondit

à la rescousse de Veggy, mais le poulpe avait suffisamment de tentacules pour régler son compte à chacun des assaillants. Les couteaux étaient d'un piètre secours contre l'étreinte visqueuse de l'ennemi qui, en dépit de la résistance de ses victimes et sans même avoir à sortir de son terrier, plaquait l'un après l'autre le visage des femmes dans le sable qui étouffait leurs cris.

Si les végétaux s'étaient emparés de l'empire de la Terre, ils le devaient autant à leur nombre qu'à leur génie inventif. Certains se contentaient de reprendre à leur compte tel ou tel subterfuge depuis longtemps utilisé (quoique, peut-être, sur une plus petite échelle) dans le règne animal. C'était le cas des entretoises qui s'étaient épanouies en imitant le mode d'existence qui avait été celui de l'humble araignée depuis le Carbonifère. Ce processus mimétique, particulièrement notable dans le nomansland où la lutte pour la vie était sans doute plus exacerbée que partout ailleurs, était spécialement bien illustré par la tactique des saules : ceux-ci avaient copié la pieuvre des sables et étaient ainsi devenus les plus invulnérables des hôtes du redoutable rivage. Les assassaules, enfouis sous le sable et les galets, ne montraient qu'exceptionnellement leur ramures. Leurs racines, souples comme des filins d'acier s'étaient muées en tentacules. C'est à ces végétaux implacables que le groupe dut d'avoir la vie sauve.

Il fallait que la pieuvre des sables étouffe sa proie le plus vite possible : le combat en se prolongeant risquait en effet d'attirer ses rivaux, les assassaules, car les arbres qui l'avaient prise pour modèle étaient devenus pour elle des adversaires sans merci.

Or deux assassaules se coulaient sous la surface du sol. Seuls d'innocents bouquets de feuillage et le sillon de vase retournée qu'ils laissaient derrière eux trahissaient leur présence. L'attaque fut fulgurante. Les longues racines sinueuses et insensibles se nouèrent autour des tentacules du poulpe qui, reconnaissant leur hideuse puissance, comprit le danger. Abandonnant les humains, il fit front aux arbres assassins.

Il émergea de sa cache, le bec béant ; la peur arrondissait ses yeux blêmes. Un des assassaules s'arqua brusquement et, sous la poussée, la pieuvre culbuta ; elle se remit en position et, se tordant et se détordant, elle réussit à libérer tous ses tentacules à l'exception d'un seul qu'elle mordit sauvagement comme si sa propre chair était l'ennemi.

La mer était proche. En cas de danger, c'était vers sa morne immensité que son instinct poussait le poulpe à chercher asile. Frénétique, il voulut fuir vers elle. Mais les racines reptiliennes, fouets aveugles battant, trouvèrent leur victime. Dans sa rage, la pieuvre faisait voler en se débattant un geyser de sable et de pierres. Mais les arbres avaient gagné le combat.

Les humains, fascinés par ce duel inégal, étaient restés figés sur place. Soudain, les lanières cinglantes se mirent à onduler dans leur direction.

— « Vite, » hurla Toy en se préparant à fuir.

— « Fay est prise, » jeta Driff.

En effet, une mince racine blanche s'était nouée autour de la poitrine de la fillette qui ne put même pas émettre un cri. Déjà son visage était

noir. La racine la souleva et la projeta avec violence contre un tronc voisin. Le corps de l'enfant roula sur le sable, désarticulé et sanglant.

— « C'est la Voie, » murmura sourdement Poyly. « Allons-nous-en. »

Les humains plongèrent au sein du fourré le plus proche et, pantelants, se couchèrent sur le sol, pleurant leur compagne tandis que leur parvenait le vacarme que faisaient les assassaules en train de réduire la pieuvre des sables en lambeaux.

Longtemps après que se furent éteints les derniers et atroces échos du massacre, ils conservèrent leur immobilité. Toy, enfin, se mit sur son séant.

— « Vous n'avez pas voulu m'obéir : vous voyez ce qui est arrivé ! Gren a disparu. Fay est morte. Bientôt, nous aussi nous mourrons et nos âmes pourriront sur place. »

— « Il faut nous échapper du nomansland, » bougonna Veggy, conscient qu'il était à blâmer pour le dernier incident.

— « Nous ne partirons que si vous m'obéissez, » répondit sèchement Toy. « Faut-il donc que vous périssiez tous avant de l'admettre ? A présent, vous ferez ce que je vous dirai de faire. C'est compris, Veggy ? »

— « Oui. »

— « May ? »

— « Oui. »

— « Et Driff ? Shree ? »

— « Oui. J'ai faim, » ajouta le premier.

— « Suivez-moi sans bruit. »

Toy assura son âme de bois dans sa ceinture et s'avança d'une allure précautionneuse à la tête du groupe.

La mer avait retrouvé sa sérénité. Les eaux avaient englouti plusieurs arbres mais toute une masse d'algues était à présent répandue sur le sol désolé pour le plus grand bénéfice des vainqueurs ordinairement habitués à la portion congrue.

Un quadrupède couvert d'une toison soyeuse déboucha tout à coup et fila entre les jambes des humains trop surpris pour réagir.

— « On aurait pu le manger, » grommela Shree. « Toy avait promis qu'on mangerait l'oiseau-sangsue et on ne l'a pas eu. »

Il y eut un remue-ménage dans la direction où la créature avait disparu, un cri perçant, un clappement vorace. Puis le silence retomba.

— « Il a été attrapé, » souffla Toy. « Déployons-nous, nous allons débusquer celui qui l'a mangé. A vos armes. »

Formés en éventail, les humains se coulèrent parmi les hautes herbes, heureux de passer à l'action : au moins, c'était là un aspect de la vie que tout le monde comprenait.

Il fut aisé de repérer la source du bruit qui les avait alertés : ce devait être une bête prisonnière. A l'extrémité d'un arbre particulièrement noueux tombait une perche supportant une cage rudimentaire constituée par une douzaine de barreaux de bois fichés en terre. Le museau et la queue d'un jeune crocodile sortaient de part et d'autre du piège. Des touffes de poils, vestiges de l'animal que le groupe avait aperçu quelques minutes plus tôt,

étaient éparpillées à l'entour de ses mâchoires. Le crocodile et les humains se dévisagèrent.

— « On peut le tuer, » dit May. « Il est incapable de bouger. »

— « Et on le mangera, » ajouta Shree. « Mon âme elle-même a faim. »

Le commentaire stimula ses compagnons qui s'avancèrent. Mais le fauve puissamment cuirassé n'était pas facile à tuer. D'un coup de queue, il envoya Driff rouler sur un tas de cailloux où elle s'écorcha profondément. Mais, attaqué de tous les côtés à la fois, les yeux crevés, le saurien finit par donner des marques d'épuisement. Alors Toy plongea hardiment le bras à l'intérieur de la cage et l'égorgea.

Un événement inattendu eut lieu tandis que le reptile était agité par les derniers soubresauts de l'agonie : les barreaux de la cage glissèrent hors du sol et l'engin se referma à la manière d'une main. Là-haut, la perche, jusque-là rectiligne, s'enroula plusieurs fois sur elle-même et disparut avec le piège dans les profondeurs du feuillage.

Avec des exclamations de stupeur, les humains s'emparèrent de leur prois et détalèrent. Après s'être taillé un chemin sinueux de fourré en fourré, ils atteignirent un affleurement de roc dénudé qui, entouré d'une ceinture de plantes épineuses, parentes du siffle-chardon, parut leur offrir un refuge. Ils s'accroupirent et commencèrent à dévorer à belles dents leur peu appétissante pâture. Même Driff, dont les blessures continuaient de saigner, participa à la curée. C'est à ce moment que leur parvint l'appel de Gren.

— « Restez là et surveillez la nourriture, » ordonna Toy. « Je vais le chercher. Poyly, viens avec moi. »

La tactique était judicieuse : voyager avec des provisions n'était guère recommandé. Il y avait déjà suffisamment de dangers à voyager sans bagage.

Les deux femmes contournèrent les chardons. A nouveau, la voix de Gren s'éleva et elles purent s'orienter. Elles longèrent prudemment un massif de cactus mauves et purent enfin voir leur ami, couché la face contre terre, sous un arbre semblable à celui auprès duquel le groupe avait abattu le crocodile. L'enfant-homme, lui aussi, était prisonnier d'une cage.

— « Attention, Gren ! » s'écria Poyly.

Un grimpe-tronc étincelant dont la gueule humide et rouge évoquait celle du venimeux claquelèvre était à l'affût sur une des branches d'un arbre voisin. Il se précipita comme une flèche vers le garçon, visant la tête.

Poyly, qui avait un faible pour Gren, fonça sans réfléchir plus avant et intercepta l'ennemi en prenant soin de l'empoigner aussi loin que possible de ses lèvres flasques. D'un coup de lame bien appliqué, elle trancha net la tige dont elle sentait battre la pulsation sous ses doigts. Alors, elle se plaqua contre le sol où, désormais inoffensif, le mufle carnassier se plissait et bâillait vainement.

— « Poyly ! Au-dessus de toi ! » hurla Toy en bondissant.

La plante parasite, à présent sur le qui-vive, déployait une bonne douzaine de gueules béantes : gueules écarlates, gueules mortelles, qui se

balançaient au-dessus de la tête de Poyly. Mais Toy était déjà au côté de sa compagne et les deux femmes demeurèrent allongées jusqu'à ce que toute la sève du grimpe-tronc se fût écoulée par ses blessures, jusqu'à ce que ces gueules grandes ouvertes se fussent définitivement figées. Le temps de réaction des végétaux pèche par manque de rapidité. Peut-être parce que chez eux la réaction n'est jamais déclenchée par une sensation de douleur.

Les deux femmes tournèrent leur attention sur Gren.

— « Pouvez-vous me délivrer ? » demanda celui-ci d'un air morne.

— « Je suis le chef, » dit Toy. « Bien sûr, je peux te délivrer. »

Et, mettant à profit l'expérience acquise lors de la capture du crocodile, elle ajouta : « Cette cage est un prolongement de l'arbre. Nous allons la faire disparaître. » Elle se mit à genoux devant le piège et leva son couteau.

Le banian régnait sur une surface considérable de la Terre au-dessus de laquelle il étendait son feuillage dont l'épaisseur n'était pas loin d'atteindre le kilomètre. Le grand problème pour les essences de moindre importance était d'assurer leur propagation : les siffle-chardons avaient développé à cette fin d'étranges graines ailées, les virevoles et les crémataires avaient transformé leurs siliques en armes thermiques. La flore du nomansland n'avait pas fait preuve de moins d'ingéniosité. Mais le problème particulier qui se posait pour elle était moins un problème de propagation qu'un problème de subsistance, ce qui expliquait les différences radicales opposant les parias des plages à leurs cousins de l'intérieur. Un certain nombre d'arbres, tels que les palétuviers, s'avançaient dans la mer afin d'utiliser les goémons décomposés comme fumier. D'autres, comme les assassaules, imitant les carnivores, se nourrissaient de chairs pourrissantes. Mais, stimulé par les flots de lumière ininterrompue qui le baignait depuis des millions d'années, le chêne avait appris à transformer ses branches terminales en ces sortes de cages au moyen desquelles il capturait vivants les animaux dont ses racines pompaient avidement les excréments. Et si, d'aventure, ses captifs finissaient par mourir de faim, leurs cadavres constituaient une riche provende.

Tout cela, Toy l'ignorait. Elle ne savait qu'une chose : le piège où était enfermé Gren pouvait s'ouvrir comme s'était ouvert celui du crocodile. Jouant avec acharnement du coupe-coupe, les deux femmes s'attaquaient aux barreaux les uns après les autres.

— « Inutile, » fit Gren qui contemplait d'un œil découragé le feuillage surplombant. « J'ai déjà essayé. Le bois est trop dur. »

Ignorant la remarque, Toy et Poyly poursuivirent leur besogne.

Peut-être le chêne estima-t-il que les dégâts étaient plus importants qu'ils ne l'étaient en réalité ? Toujours est-il que, tout à coup, la cage s'arracha au sol et s'en fut se perdre dans la masse des branchages. Foulant aux pieds le vieux tabou de la tribu, Toy et Poyly empoignèrent Gren et tous trois prirent leur course pour rejoindre le reste du groupe.

Chacun dévora sa part de crocodile sous la protection de deux mem-

bres du clan postés en sentinelle. En définitive, le repas avait quelque chose d'un festin de victoire.

Non sans quelque forfanterie, Gren narra ce qu'il avait vu dans la termitière mais ses propos se heurtèrent à l'incrédulité générale.

— « Les termites ne sont pas assez malins pour faire tout ce que tu racontes, » dit Veggy.

— « Vous avez bien vu la citadelle qu'ils ont construite ! Vous vous êtes même assis dessus. »

— « Dans la forêt, les termites ne sont pas aussi intelligents, » lança May, soutenant Veggy selon son habitude.

— « Nous ne sommes plus dans la forêt. Ici, les choses se passent autrement et elles sont terribles. »

— « C'est dans la tête qu'elles arrivent, ces choses, » dit May d'une voix railleuse. « C'est pour que nous oubliions que tu as eu tort de désobéir à Toy que tu nous débites ces histoires à dormir debout. Comment pourrait-il y avoir des fenêtres sous la mer ? »

— « Je vous dis ce que j'ai vu, » répéta Gren, furieux. « Dans le nomansland, tout est différent. C'est la Voie. Il y a aussi beaucoup de termites sur lesquels poussent des champignons. Et j'ai vu un champignon semblable dans le nomansland. Il est horrible. »

— « Où ça ? » demanda Shree.

Gren lança en l'air et rattrapa un morceau de verre à la forme étrange. Peut-être ménageait-il une pause pour créer une atmosphère de suspense, peut-être parce qu'il se disait qu'il serait maladroit de parler de la terreur qui l'avait tout à l'heure envahi.

— « Quand j'étais prisonnier de la cage, j'ai regardé les branches de l'arbre-piège, » laissa-t-il enfin tomber. « J'y ai vu quelque chose d'effrayant. D'abord, je distinguais mal, mais les feuilles ont bougé et j'ai aperçu un champignon identique à celui des termites, brillant comme une prunelle, qui poussait sur l'arbre. »

Toy se leva.

— « Il y a trop de choses mortelles ici. Il faut regagner la forêt. Là, nous retrouverons notre existence heureuse. Debout, tout le monde ! »

— « Laisse-moi finir de ronger cet os, » implora Shree.

— « J'ai dit : debout tout le monde ! Serrez votre âme dans votre ceinture. »

Gren glissa son étrange morceau de verre dans une poche et bondit sur ses pieds le premier pour bien montrer sa docilité. Comme les autres l'imitaient, une ombre noire passa au-dessus d'eux et, instinctivement, chacun s'aplatit au sol. C'étaient deux rayonnaires agrippés l'un à l'autre dans un véritable corps à corps.

Bien des sortes de plantoiselles, en quête de proies marines ou terrestres, survolaient l'étroit ruban de territoire âprement disputé qu'on appelait le nomansland ; toutefois, connaissant les dangers qui y étaient tapis, aucune ne se risquait à s'y poser. Seule leur ombre véloce effleurait la flore maudite.

Mais les deux rayonnaires étaient tellement absorbés par leur duel

sans pitié qu'ils ne savaient même plus où ils allaient et ils s'écrasèrent à grand fracas sur la cime d'un arbre voisin. Aussitôt, le nomansland sortit de sa léthargie. Les arbres affamés se redressèrent en agitant rageusement leurs branches. Les églantiers déroulèrent leurs ramures hérissées de crochets. Des orties géantes balançaient leurs têtes barbelées, des cactus rampants s'ébranlèrent, éjectant leurs dards à la volée. Des plantes grimpantes jetaient vers l'ennemi leurs lassos gluants. Un essaim de créatures félines, semblables à celles que Gren avait vues dans la termitière, bondirent sur les troncs, prêtes à l'assaut. Tout ce qui était capable de se mouvoir se précipitait, éperonné par la faim.

En l'espace d'une seconde, le nomansland s'était mué en une machine de guerre. Les végétaux fixes, eux-mêmes, étaient sur le qui-vive dans l'attente des reliefs de la curée. Les aiguillons des siffle-chardons qui entouraient le saillant où le clan avait trouvé refuge, frémissaient d'impatience. Inoffensives dans leur habitat normal, ces plantes, harcelées par la nécessité de nourrir leurs racines, étaient devenues guerrières : elles étaient prêtes à empaler tout ce qui pourrait passer à leur portée. A leur instar, des centaines de petits végétaux immobiles étaient aux aguets, décidés à dévorer la moindre créature qui, après s'être repue des rayonnaires, commettrait l'imprudence de passer trop près d'eux.

Un grand assassaule surgit du sol. Ses tentacules ondulaient et il ruisselait de sable. En un moment, il fut aux prises avec les malheureux rayonnaires, avec les arbres-pièges, en un mot avec toutes les formes de vie dont la seule existence lui était intolérable. C'était un véritable chaos.

Gren leva le bras : « Regardez ! le champignon... »

Effectivement, on pouvait apercevoir une excroissance fongoïde au milieu du lacis des branches reptiliennes de l'assassaule. D'ailleurs, Gren avait constaté que plusieurs des plantes assaillantes qui étaient passées devant le groupe portaient trace du parasite. Il frissonna mais cette vision fit moins d'impression sur ses compagnons. Après tout, la mort se présente sous bien des formes. Chacun le savait : c'était la Voie.

Les branches pleuvaient sur le clan. Il ne restait plus rien des rayonnaires : c'était entre leurs vainqueurs que le combat se déroulait à présent.

— « Nous sommes trop près. Eloignons-nous, » suggéra Poyly.

— « Je m'apprêtais à en donner l'ordre, » répondit Toy d'une voix compassée.

A quatre pattes, les humains s'efforcèrent de se frayer un chemin. Ils s'étaient munis de longues gaules avec lesquelles ils tâtaient le terrain. L'effrayante férocité des assassaules les avaient rendus prudents.

Longtemps, ils marchèrent, surmontant les obstacles les uns après les autres et, plus d'une fois, il s'en fallut d'un cheveu qu'ils ne trouvassent la mort. Finalement la fatigue eut raison d'eux. Ayant chassé à coups de gourdin la créature feuillue et venimeuse qui avait élu domicile au creux d'un tronc abattu, il se pelotonnèrent au fond de cet abri où, croyaient-ils, ils seraient en sécurité et s'endormirent. Hélas, ils durent constater en se réveillant qu'ils étaient prisonniers : les orifices de l'arbre vide s'étaient refermés sur eux.

Alerté par le cri de Driff qui s'était aperçu le premier de la chose, chacun fut aussitôt sur pieds. Après avoir exploré l'espace où ils se trouvaient confinés, les humains durent se rendre à l'évidence : ils étaient bel et bien bloqués, condamnés à mourir par asphyxie. Les parois. tout à l'heure sèches, suintaient à présent un liquide visqueux, une espèce de gomme douceâtre qui ruisselait sur eux. Les imprudents étaient en fait en train de se faire digérer : ce qu'ils avaient pris pour un tronc mort n'était qu'un abdomen.

L'ormentraille avait, après des milliers de siècles, renoncé à tirer sa subsistance du sol inhospitalier du nomansland. Sacrifiant impitoyablement ses racines, il avait adopté pour se camoufler la situation horizontale. Ses branches et son système foliaire s'étaient séparés du tronc-estomac et étaient devenus cette créature que le groupe avait chassée, un symbiote qui servait efficacement d'appeau à son associé. Si l'ormentraille se nourrissait en principe de végétaux, il ne dédaignait pas la chair animale quand elle se présentait et les humains qu'il avait engloutis constituaient pour lui un repas fort bienvenu.

Dans l'obscurité, les captifs jouaient sauvagement du couteau... mais en vain. La gelée visqueuse qui les inondait se faisait plus abondante : l'appétit venait à l'arbre.

— « Cela ne sert à rien, » fit Toy dans un souffle. « Reposons-nous. »

Ils s'assirent sur leurs talons, pelotonnés les uns contre les autres. Dépassés par les événements, affolés, décontenancés par les ténèbres, ils ne pouvaient rien faire d'autre.

Sans se soucier du liquide qui lui glissait le long du dos, Gren s'efforçait avec acharnement de se rappeler l'aspect extérieur du tronc. Le groupe cherchait un endroit pour dormir lorsqu'il était tombé sur lui. On avait escaladé une pente, fait un crochet pour éviter une enclave sablonneuse qui paraissait suspecte. L'ormentraille, couché parmi les herbes rases, leur était apparu en haut du talus. Il était lisse.

Gren poussa une exclamation.

— « Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda Veggy qui enrageait. N'était-il pas un homme ? N'aurait-il pas dû être protégé de ce danger et de cet affront ?

— « Nous allons nous jeter tous ensemble contre cette paroi, » dit Gren. « Peut-être arriverons-nous ainsi à faire rouler l'arbre. »

Veggy souffla avec mépris.

— « A quoi cela nous avancera-t-il ? »

— « Fais ce qu'il a dit, espèce de larve ! »

La voix de Toy était farouche et tous se redressèrent, comme cinglés par un coup de fouet. La femme-chef ne savait pas mieux que Veggy où Gren voulait en venir mais il lui fallait sauvegarder son autorité à tout prix.

— « Que tout le monde pousse ! Et vite ! »

Se piétinant dans la boue gluante, les humains se mirent en position.

— « Prêts ? » demanda Toy lorsque chacun eut touché son voisin pour

s'assurer que tout le monde était aligné convenablement. « Poussez ! Encore ! Poussez ! Poussez ! »

Ils patinaient dans la vase glissante mais, stimulés par les encouragements de Toy, ils poussaient.

Le tronc commença d'osciller et l'excitation gagna les prisonniers de l'arbre qui hurlèrent leur joie à l'unisson. Il y eut une nouvelle saccade. Puis une autre encore. Enfin, il n'y eut plus besoin de s'arc-bouter : comme Gren l'avait espéré, l'ormentraille roulait tout seul, et de plus en plus vite, le long du talus.

— « Préparez-vous à foncer à la première occasion... si l'occasion se présente, » s'écria-t-il tout en encaissant stoïquement les soubresauts.

Lorsque l'arbre aborda la bande de sable, la chute ralentit et quand il atteignit le sol plat, il s'immobilisa. Le symbiote qui l'avait suivi bondit sur son hôte et inséra ses puissants appendices terminaux dans les fissures de l'écorce. Mais il n'eut pas le temps de profiter de sa victoire : quelque chose s'avançait sous la terre. Un premier tentacule semblable à une racine, puis un second sortirent du sable ; ils ondulèrent, puis se nouèrent autour de l'ormentraille, et, lorsqu'elle vit apparaître l'assassaule, la créature feuillue déguerpit sans demander son reste.

Les captifs avaient entendu le tronc gémir quand l'ennemi l'avait ceinturé et Gren qui avait deviné ce qui allait se passer comprit la signification de ce bruit.

— « Cela va être le moment de sauter, » murmura-t-il.

L'étreinte des assassaules était à peu près invincible. Sous l'emprise des racines tentaculaires qui l'enserraient comme autant de filins, le tronc craquait. Ecartelé, il se fendit en deux à la manière d'une noix.

Dès qu'ils virent le jour, les humains bondirent. Mais le tronc, en s'ouvrant, avait bloqué Driff qui, malgré ses cris et ses efforts, ne parvenait pas à se dégager. Ses amis s'arrêtèrent quand ils furent à l'abri des hautes herbes et se retournèrent. Toy et Poyly se dévisagèrent et, faisant volteface, d'un commun accord, toutes deux se précipitèrent pour la délivrer.

— « Revenez, folles que vous êtes ! » s'époumonna Gren. « Vous allez vous faire prendre à votre tour. »

Mais, sourdes à cet avertissement, les deux femmes continuaient leur chemin. Gren, pris de panique, s'élança à leurs trousses.

— « Revenez ! »

La masse impressionnante de l'assassaule jaillit à un mètre de Toy et de Poyly. A son faîte, noirâtre et ridé, luisait l'affreux champignon. La vision était si horrible que Gren ne comprenait pas comment les autres avaient le courage de rester à le contempler. Il réussit à décocher une bourrade dans le dos de Toy. « Eloigne-toi ! Sauve ton âme ! »

La femme-chef ignora le conseil. A quelques centimètres à peine des racines étrangleuses, elle s'acharnait avec Poyly à libérer Driff dont deux éclats de bois avaient coincé la jambe. L'un d'eux glissa enfin. Se saisissant de la petite, Toy et Poyly, Gren sur leurs talons, reprirent leur course vers les herbes où le groupe les attendait.

Pendant quelques minutes, les rescapés de l'arbre, méconnaissables

sous la couche de boue qui les recouvrait, demeurèrent immobiles et haletants, prostrés. Toy fut la première à se relever.

— « Gren, » fit-elle d'une voix tremblante de rage en s'asseyant, « Gren, je t'exclue du clan. A partir de maintenant, tu es un hors-caste. »

Gren bondit sur ses pieds et ses yeux s'emplirent de larmes. Il n'existait pas de châtiment plus terrible que le bannissement. Cette peine était rarement prononcée à l'encontre des femmes ; qu'un mâle y soit condamné était un événement presque sans précédent.

— « Tu ne peux pas faire cela ! Pourquoi ? Il n'y a pas de raison. »

— « Tu m'as frappée. Je suis le chef et tu m'as frappée. Tu as essayé de nous empêcher de sauver Driff. Tu l'aurais abandonnée à la mort. De plus, tu ne cesses d'agir selon ton caprice. »

— « Ce sont des mensonges ! Des mensonges ! »

— « Non. C'est la vérité. »

Toy, qui se sentait soudain faiblir, prit à témoin les autres humains qui fixaient sur elle un regard angoissé. « N'est-ce pas la vérité ? »

Driff, massant sa jambe douloureuse, convint avec fougue que l'accusation était fondée et Shree fit chorus avec elle. Veggy et May se contentèrent d'opiner du menton : tous deux se sentaient coupables de ne pas avoir participé au sauvetage de leur camarade et leur mauvaise conscience les contraignait à se ranger à l'avis de Toy. Chose inattendue, c'est de Poyly, l'amie la plus chère de Toy, que vint la seule dissonance.

— « Que ce que tu dis soit vrai ou faux n'a aucune importance, » déclara-t-elle. « Si Gren n'avait pas été là, nous serions tous à l'heure actuelle morts au fond de l'ormentraille. Il nous a sauvés et nous devons lui en être reconnaissants. »

— « C'est l'assassaule qui nous a sauvés, » rétorqua la femme-chef.

— « Mais si Gren n'avait pas... »

— « Là n'est pas la question, Poyly. Il m'a frappée : tu l'as vu. Aussi doit-il être chassé. Je le dis, il faut que Gren soit banni. »

Les deux femmes se toisaient et leurs yeux lançaient des éclairs. Chacune avait mis la main sur la poignée de son arme et leurs visages étaient enflammés.

— « Gren est notre homme, » insista Poyly. « Nous ne pouvons pas l'abandonner. »

— « As-tu oublié qu'il nous reste Veggy ? »

— « Tu sais bien que Veggy n'est encore qu'un enfant. »

Veggy s'avança, la mine menaçante.

— « Je suis assez vieux pour te faire l'amour. Regarde-moi : en quoi suis-je différent de lui ? »

Mais Toy et Poyly se contentèrent de lui donner une calotte pour le faire taire et poursuivirent leur dispute. Suivant leur exemple, tout le monde se prit à se quereller. Mais une explosion de larmes de Gren réduisit chacun au silence.

— « Vous êtes tous stupides, » parvint-il à dire entre ses sanglots. « Je sais comment quitter le nomansland et pas vous. Que ferez-vous sans moi ? »

— « Nous saurons bien nous débrouiller, » répliqua Toy qui ajouta néanmoins : « Quel est ton plan ? »

Gren eut un rire amer.

— « Quel chef nous avons là ! Tu ne sais même pas où nous sommes. Tu ne t'es même pas rendu compte que nous nous trouvons à la lisière du nomansland. Regarde, » conclut-il en levant le bras d'un geste théâtral, « on voit la forêt d'ici ! »

Si grande avait été leur hâte à fuir l'ormentraille qu'ils n'avaient guère prêté attention au paysage. On ne pouvait nier que Gren eût raison : le groupe était à la frontière du nomansland. L'écran des arbres torves et rabougris était plus dense, comme s'ils se serraient les uns contre les autres pour renforcer leurs rangs, arbres combattants bardés de piquants, buissons épineux, bambous, hautes herbes aux bords si acérés qu'elles étaient capables de trancher net un bras d'homme et entre lesquelles l'entrelacs des ronciers avait tissé une impénétrable barrière. Tenter de pénétrer dans ce maquis eût équivalu à un suicide. Chaque plante était une sentinelle aux aguets dressée devant l'ennemi commun.

Et l'aspect de cet ennemi, le colossal banian dont la masse sombre planait au-dessus des exilés du nomansland, n'était guère rassurante. Ses rameaux extrêmes au feuillage particulièrement épais se tendaient aussi loin qu'ils le pouvaient vers l'adversaire comme une vague immobile toujours sur le point de déferler afin de le priver de soleil. Il avait ses alliés : les êtres qui hantaient ses galeries, les claque-dents, les rogues, qui se détendaient soudain comme des diables à ressorts, les fouettards, les floque-lèvres au baiser mortel et combien d'autres encore... chiens de garde à l'affût, patrouillant perpétuellement le long du territoire de l'arbre. La forêt, théoriquement si hospitalière aux humains, ne leur montrait ici que ses griffes de harpie.

Gren examinait le visage de ses compagnons, en contemplation devant le double et hostile rempart végétal qu'aucun mouvement n'agitait. Le souffle fugitif de la brise marine n'ébranlait pas la moindre de ces feuilles cuirassées et les humains sentaient la peur leur tordre le ventre.

— « Vous voyez ? Eh bien, laissez-moi donc ici, et passez la barrière ! J'aimerais assister à cela. »

Il avait repris l'initiative et en était tout fier. Le regard de ses compagnons allait et venait de lui au rempart et du rempart à lui.

— « Comme si tu connaissais le moyen de franchir l'obstacle, » lança Veggy d'une voix mal assurée.

Gren poussa un reniflement de triomphe.

— « Justement, je connais un moyen, » répondit-il simplement.

— « Tu crois que les termites t'aideront ? » s'enquit Poyly.

— « Non. »

— « Alors ? »

Il les scruta avec méfiance et se tourna vers Toy.

— « Je vous montrerai le chemin si vous me suivez. Toy n'a pas de

cervelle. Moi, j'en ai. Je ne serai pas banni. Je vous guiderai à la place de Toy. Nommez-moi chef, et je vous conduirai vers la sécurité. »

— « Pouah ! » grogna Toy. « Tu es bien un enfant-homme ! Tu parles trop et tu fais le fanfaron. »

Mais les autres murmuraient.

— « Ce sont les femmes qui commandent, pas les hommes, » dit Shree. Cependant il y avait un doute dans sa voix.

— « Toy est un mauvais chef, » s'exclama Gren.

— « Non, » répondit Driff, et tout le monde, y compris Poyly, se rangea à son avis. Si la foi qu'ils vouaient à Toy n'était pas sans limite, ils n'avaient qu'une piètre confiance en Gren. Poyly s'avança.

— « Tu connais la Voie et la loi humaine, » fit-elle d'un ton calme, s'adressant à Gren. « Ils te banniront si tu ne leur indiques pas un moyen de retrouver la sécurité. »

— « Et si je le leur indique ? »

Gren se détendait sous l'influence du regard apaisant de Poyly.

— « Alors, tu resteras parmi nous ainsi qu'il sied. Mais il n'est pas question que tu prennes le commandement à la place de Toy. Ce ne serait pas juste. »

— « Ce sera à moi de dire ce qui est juste et ce qui ne l'est pas. »

— « Cela non plus n'est pas juste. »

— « Je t'aime bien, Poyly, mais ne me cherche pas querelle. »

— « Je ne veux pas que l'on fasse de toi un hors-caste. »

— « Eh bien, regardez, vous autres ! »

Il sortit de sa poche le curieux morceau de verre avec lequel il avait joué quelque temps auparavant et le leur présenta sur sa paume ouverte. « J'ai trouvé cela quand j'étais prisonnier de l'arbre-piège. On appelle cela du mica ou du verre. Peut-être cela vient-il de la mer. Peut-être est-ce avec cela que les termites fabriquent leurs fenêtres sous-marines. »

Toy voulut examiner l'objet, mais Gren retira sa main.

— « Si on le tient devant le soleil, il fait naître un petit soleil. Je me suis brûlé la main dans la cage et si vous n'étiez pas arrivées je me serais évadé en la brûlant pour m'ouvrir un passage. Il n'y a qu'à mettre le feu aux broussailles et aux herbes du nomansland. La flamme grandira et le vent la poussera vers la forêt. Toutes les choses fuient le feu et nous n'aurons qu'à passer par la piste que l'incendie aura ouverte. »

Les humains se dévisagèrent.

— « Gren est très intelligent, » dit Poyly.

— « Ça ne marchera pas, » déclara Toy avec entêtement.

Pris d'un soudain accès de fureur, Gren lança la lentille à ses pieds.

— « Idiote ! Tu n'as qu'un tas de feuilles dans le crâne ! C'est toi qui devrais être bannie, toi que le groupe devrait expulser. »

Toy ramassa le morceau de verre et recula.

— « Tu es fou, Gren. Tu ne sais pas ce que tu dis. Va-t'en ! »

Gren se tourna vers Veggy.

— « Tu vois comment elle me traite ? Nous ne pouvons pas l'accepter pour chef. Ou nous partons tous les deux, ou c'est elle qui partira. »

— « Toy ne m'a jamais frappé, » déclara d'un ton maussade Veggy qui tenait à éviter de se disputer.

Comprenant son état d'esprit, Toy saisit la balle au bond : « Si les membres du groupe se querellent, c'est la mort du groupe. Telle est la Voie. Quelqu'un doit partir : Gren ou moi. A vous de décider. Votons sur-le-champ. Que celui qui entend que ce soit moi que l'on chasse le dise. »

— « C'est malhonnête, » s'écria Poyly.

Mais un silence pesant succéda à sa protestation.

— « Que Gren s'en aille, » souffla Driff.

Gren sortit son arme. Veggy bondit et en fit autant, imité par May. Seule Poyly ne bougea pas. La peine qu'il ressentait défigurait Gren. Il tendit la main vers Toy.

— « Rends-moi mon verre. »

— « Il est à nous. Nous n'avons pas besoin de toi pour fabriquer le petit soleil. »

Une dernière fois, le banni jeta un regard circulaire sur les visages de ceux qui avaient été ses frères, puis, tournant les talons, il s'éloigna sans mot dire.

En quittant le groupe, Gren était comme aveuglé par la défaite. Son sort était scellé. Dans la forêt, être livré à soi-même était dangereux ; dans le nomansland, ce l'était deux fois plus. Il n'était pas impossible que, s'il parvenait à rejoindre la sylve, il puisse rencontrer d'autres clans, mais ses semblables, peu nombreux et farouches, seraient vraisemblablement enclins à l'abattre plutôt que de prendre des risques. Et même à supposer qu'ils l'acceptent parmi eux, l'idée de s'adapter à des étrangers ne souriait nullement à Gren.

Errer dans le nomansland en ruminant des pensées noires était périlleux : cinq minutes ne s'étaient pas écoulées depuis son exclusion qu'il était devenu la proie d'un végétal hostile.

Il avait atteint une sorte de cuvette aux parois abruptes, au creux de laquelle serpentait le lit d'un ruisseau à sec. Le fond en était couvert de blocs de pierres plus hauts qu'un homme, de galets et de graviers ; la végétation était parcimonieuse : l'herbe-rasoir était la seule plante à pousser là. Comme Gren s'avançait, indifférent au décor, il sentit quelque chose s'abattre sur sa tête. Quelque chose de léger qui ne lui causa aucun mal. A plus d'une reprise, il avait vu, et non sans malaise, le gros champignon noir fixé sur le crâne de diverses créatures. Ce discomycète était le résultat d'une mutation de la morille qui avait mis au point au cours des âges des moyens inédits pour survivre et assurer sa propagation.

Pendant quelques instants, frissonnant au contact de la chose, Gren conserva une immobilité absolue. Ce fut à peine s'il esquissa le geste, vite interrompu. de lever la main. Sa tête était glacée et comme engourdie. Finalement, il s'en fut s'asseoir le dos appuyé contre un rocher, le visage tourné dans la direction d'où il était venu. Il faisait humide et une ombre épaisse enveloppait les lieux. Un rai de soleil soulignait le haut de

la berge au-delà de laquelle, ocellée de vert et de blanc, s'étendait l'impassible tapisserie du feuillage. Gren contemplait distraitement le paysage, essayant d'y trouver un sens. Il avait l'obscure certitude que le décor lui survivrait, que sa propre mort contribuerait à l'enrichir un peu quand le phosphate de son corps aurait été absorbé par les créatures végétales. Il était peu probable en effet qu'il accomplirait la Grande Montée conformément aux coutumes ancestrales des siens. Personne ne serait là pour rendre les derniers devoirs à son âme. La vie était courte. Et après tout, qu'était-il, lui ? Rien !

— « Es-tu un humain ? »

La voix qui l'interrogeait était une voix spectrale, une voix d'au-delà les mots s'exprimant sans le truchement d'aucune corde vocale. Telle une harpe poudreuse, c'était du fond de quelque mystérieuse oubliette de son esprit qu'elle semblait retentir. Dans l'état où il se trouvait, Gren n'éprouva pas de surprise particulière. Il sentait le roc contre son dos. L'ombre environnante ne recouvrait pas seulement son corps, ce corps qui n'était rien de plus qu'une matière banale. Pourquoi n'y aurait-il pas eu de voix silencieuses accordées aux harmoniques de son esprit ?

— « Qui parle ? » demanda-t-il paresseusement.

— « Appelle-moi morille. Je ne te quitterai plus. Et je puis t'aider. »

Si lent était le débit qu'il eut le sentiment que jamais encore la morille n'avait fait usage de la parole. Cette constatation, Gren la fit d'ailleurs avec un absolu détachement.

— « De l'aide... j'en ai besoin. Je suis un hors-caste. »

— « Je l'ai vu. Je me suis fixé sur toi pour t'aider. Je serai avec toi à jamais. »

Gren parvint à surmonter son hébétude pour demander :

— « De quelle façon m'aideras-tu ? »

— « Comme je l'ai toujours fait pour les autres. Une fois que je suis avec eux, je ne les quitte plus. Nombreux sont les êtres à ne pas avoir de cerveau : moi, je suis un cerveau qui recueille les pensées. Ceux de ma race agissent à la manière de cerveau, de sorte que les créatures dont nous sommes les hôtes deviennent plus habiles et plus capables. »

— « Je deviendrai donc plus habile que les autres humains ? »

L'éclat du soleil au dessus de la berge était inaltérable. La plus grande confusion régnait dans l'âme de Gren qui avait l'impression de dialoguer avec les dieux.

— « C'est la première fois que nous prenons contact avec un humain, répondit la voix qui semblait s'exprimer à présent avec une plus grande facilité. Nous vivons uniquement à la lisière du nomansland, alors que vous, vous habitez la forêt. C'est une heureuse rencontre. Je te donnerai puissance et, où que tu ailles, notre association n'aura pas de fin. »

Gren ne répondit pas. Le roc était froid contre lequel son dos s'appuyait. Toute son énergie semblait l'avoir fui. La voix résonna à nouveau dans sa tête.

« Je sais bien des choses sur les humains. Il s'est écoulé un temps infiniment long sur ce monde et sur ceux qui peuplent l'espace. Jadis, à

une époque inconcevablement reculée, lorsque le soleil n'était pas aussi chaud, ta race, la race des Deux-Jambes, dominait cette planète. Tes ancêtres étaient immenses, cinq fois plus grands que toi. Votre taille s'est réduite pour faire face aux conditions nouvelles de l'existence, pour que vous puissiez survivre tant bien que mal. Alors, mes ancêtres à moi étaient petits et les tiens les dévoraient. Mais tout change, même si les transformations sont trop lentes pour qu'on en prenne conscience. Aujourd'hui, vous êtes de minuscules créatures forestières et c'est moi qui pourrais vous dévorer. »

— « Comment sais-tu ces choses puisque tu n'as jamais vu d'humain, morille ? » demanda Gren après avoir médité un instant.

— « Je les ai apprises en sondant ton cerveau. Beaucoup de souvenirs, beaucoup de pensées héritées du passé y sont enfouis. Si profondément que tu ne peux les atteindre. Mais moi, je suis capable de les explorer et ces souvenirs me dévoilent le passé de ton espèce. La mienne est susceptible d'atteindre à la grandeur dont la tienne fut un jour dépositaire... »

Une invincible envie de dormir submergea Gren qui sombra dans un sommeil sans fond, hanté de rêves étranges qui, lorsqu'il voulut plus tard les évoquer, lui glissaient entre les mains comme des poissons frémissants. Il s'éveilla brusquement : quelque chose avait remué tout près.

Sur la berge où brillait le soleil éternel se détachait la silhouette de Poyly.

— « Gren, mon amour ! » s'écria-t-elle quand le léger mouvement qu'il avait fait eut trahi sa présence. « J'ai abandonné le groupe pour te rejoindre et m'unir avec toi. »

A présent, l'esprit de Gren était clair et vif comme de l'eau de source. Une foule de choses dont il ne s'était jamais douté lui apparaissaient avec une limpidité de cristal. Il bondit sur ses pieds.

Les yeux braqués sur la zone d'ombre où il se mouvait, Poyly eut un mouvement de recul horrifié en apercevant collé sur la tête de l'enfant-homme, le noir champignon qui poussait sur les arbres-pièges et les assas-saules. Sa masse contournée où jouaient de reflets sombres retombait sur la nuque du garçon, l'enveloppant à la manière d'une collerette.

— « Oh ! Gren ! le champignon ! » fit-elle avec un sursaut de dégoût. « Il s'est emparé de toi... »

Gren escalada lestement le ravin et, arrivé en haut, il prit la main de Poyly.

— « Ne te fais pas de souci. C'est une morille et elle ne nous fera aucun mal. Au contraire : elle peut nous aider. »

Poyly ne répondit pas tout de suite. Elle connaissait la règle de la forêt et du nomansland : c'est de soi que l'on s'occupe, pas des autres... Le dessein de la morille, se disait-elle, était en réalité de se développer aux dépens d'autrui, de se propager le plus largement possible. Dans cet espoir, peut-être était-elle assez avisée pour ne tuer son hôte que lentement.

— « Le champignon est mauvais, » murmura-t-elle enfin.

Gren se mit à genoux et força Poyly à l'imiter. « Morille peut nous

apprendre bien des choses et nous aurons l'occasion de devenir beaucoup plus puissants que nous ne le sommes. Nous sommes chétifs. Quel mal y a-t-il à gagner en force ? »

— « Comment un champignon serait-il capable de nous améliorer ? »

La morille parla dans la tête de Gren : « Deux têtes valent mieux qu'une seule. Vos yeux se dessilleront. Et vous serez semblables aux dieux. »

Gren répéta presque mot pour mot les paroles de la morille.

— « Peut-être as-tu raison, » dit Poyly d'une toute petite voix. « Tu as toujours été très intelligent. »

— « Toi aussi, tu peux être intelligente. »

Elle s'abandonna, non sans quelque répugnance entre les bras du garçon. Un fragment de la morille tomba sur son front. Elle se débattit, voulut protester mais ses paupières se fermèrent. Quand elle ouvrit les yeux, une nouvelle clarté les habitait.

Telle une nouvelle Eve, elle attira Gren contre elle, et tous deux s'aimèrent à la face du soleil, et leurs âmes de bois roulèrent à terre lorsqu'ils dénouèrent leurs ceintures.

Quand leur étreinte se fut relâchée, ils se regardèrent en souriant.

— « Nous avons perdu nos âmes, » dit Gren.

Poyly eut un geste d'indifférence : « Laissons-les où elles sont. Elles ne font que nous gêner. Nous n'avons plus besoin d'elles. »

Ils s'embrassèrent, s'étirèrent et pensèrent à autre chose. Déjà, ils étaient presque habitués au champignon qui les couronnait.

— « Nous allons nous venger de Toy et des autres, » dit Poyly. « Ils ont laissé derrière eux un chemin qui nous permettra de rejoindre la forêt. Regarde. »

Elle lui fit contourner un tronc. Des volutes de fumées tournoyant doucement dans l'air indiquaient l'endroit où la flamme s'était foré sa route jusqu'au banian.

La main dans la main, le garçon et la fille marchèrent vers la brèche qui leur permettrait de fuir le nomansland, leur périlleux Eden.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : Nomansland.



ROBERT F. YOUNG

Orage sur Sodome

Ce curieux récit prouve, une fois de plus, qu'il ne faut pas s'attendre à des recettes toutes faites de la part de Robert Young. La situation dépeinte ici par lui est simple : deux hommes et deux femmes seuls sur une planète — et, disons-le tout de suite, c'est avant tout sous l'angle des rapports amoureux qu'il la considère. Pourtant, ce ne sera pas pour en tirer les facilités que l'on devine, et c'est au contraire au nom d'une morale fortement teintée de puritanisme que se développe la fin de l'histoire.



Au cours de la dernière demi-heure, Nina s'était insensiblement rapprochée de Collins et maintenant elle se trouvait si près de lui que leurs épaules se touchaient. A la gauche du jeune homme, Joan, elle non plus, n'était pas restée inactive, et l'espace qui les séparait s'était également rétréci. Bedford, assis de l'autre côté du feu de camp, gardait les yeux fixés sur les flammes nerveuses et affectait de ne rien remarquer.

Collins, l'esprit émoussé par la fatuité, retournait le fer dans la plaie. « Notre situation pourrait être cent fois pire, » disait-il. « Supposons, par exemple, que trois d'entre nous seulement aient survécu : un homme et deux femmes, ou deux hommes et une femme. Ne croyez pas que je ramène tout à des histoires de sexe mais, quand même, nous aurions un sacré problème sur les bras ! »

— « Et comment ! » fit Nina en le contemplant respectueusement de ses yeux bruns.

— « Vous n'avez pas tort ! » dit Joan sans détacher son regard bleu de ce visage.

Et c'était vraiment un beau visage... Bedford lui-même devait l'admettre. Des yeux gris, limpides, un nez droit, un menton ferme que fendait une fossette à la Cary Grant. Mais Bedford savait que la beauté de Collins n'était pas la raison unique de l'attraction qu'il exerçait sur les femmes. A ce compte-là, Bedford, lui aussi, était beau.

Non, le charme de Collins avait pour origine d'autres qualités encore. Au contraire de Bedford, il exsudait la camaraderie. Il était affectueux,

© 1960, Mercury Press, Inc.

plein de vie ; Bedford, froid et austère. Ses yeux gris, très clairs, révélaient la simplicité plébéienne de ses processus mentaux, tandis que ceux de Bedford, d'un bleu glacé, étaient des jalousies closes sur une caverne remplie d'érudition, de désillusions, de cynisme, et que leur propriétaire relevait rarement.

— « Quand on y réfléchit, » reprit Collins, poursuivant son petit jeu, « que pourraient désirer d'autre quatre survivants ? Nous disposons d'un stock de nourriture plus que suffisant pour nous maintenir en vie jusqu'à ce que nous cultivions nos propres aliments. Nous avons de confortables abris provisoires où nous réfugier en attendant d'en construire de permanents. Qui sait ? Avant d'en avoir fini, nous aurons peut-être fondé une colonie. Nous l'appellerons la Nouvelle Terre... ou encore la Nouvelle Amérique ! »

Quel idiot ! pensa Bedford. Cet imbécile ne se rendait-il pas compte du tour que prenaient les choses ?

Brusquement, il se leva. « Je vais jeter encore un coup d'œil au canot, » dit-il, et il s'éloigna dans l'obscurité.

Il savait bien qu'il cédait à la jalousie, et que ce sentiment lui était inspiré par deux femmes auxquelles, quarante-huit heures plus tôt, il n'aurait pas accordé un regard. Mais la vieille situation qu'il connaissait si bien se reproduisait cette fois encore, et il s'était trop souvent débattu contre elle dans des circonstances ordinaires pour la supporter à présent sans mot dire. Il avait pensé — ou du moins espéré — que, dans des conditions si particulières, elle ne montrerait pas les dents.

Son apparition était le comble de l'ironie. Que quatre personnes approximativement du même âge eussent pris place dans l'unique canot de sauvetage qui eût réussi à se détacher de l'*Anaxagoras* avant que l'état du bâtiment ne devînt critique, c'était déjà un miracle de belles proportions ; mais qu'il s'agît de quatre personnes approximativement du même âge *et susceptibles de former deux couples,* alors cela devenait un miracle tel qu'il témoignait d'une intervention divine, car si quatre personnes devaient se trouver exilées pour le reste de leur vie sur une planète étrangère, probablement inhabitée, la solution idéale était bien certainement que deux d'entre elles fussent des hommes et les deux autres des femmes. Ainsi, il y aurait une femme pour chaque homme et un homme pour chaque femme, et la génération suivante ne serait sans doute jamais aux prises avec la nécessité d'affronter le problème de l'inceste.

Mais du fait qu'intervenait la situation si familière à Bedford, l'exploit se transformait en tour de force, car avec elle les choses changeaient du tout au tout. On avait à présent deux femmes pour un homme et zéro pour l'autre.

Bedford savait bien que ce n'était pas aussi grave. Il ne doutait pas d'hériter un jour de l'une des deux femmes. Mais cette pensée ne lui était pas moins pénible, car il n'ignorait pas de laquelle il s'agirait.

Ce serait celle dont Collins se lasserait en premier.

***

Les étoiles venaient d'apparaître et une petite lune jaune se levait à l'Est. Des espèces de glapissements qui n'étaient pas sans rappeler des aboiements de chiens retentissaient çà et là. Des vers-luisants clignotaient aux endroits où l'ombre se faisait plus dense, pointillant l'obscurité de petites lumières multicolores, et des insectes inconnus modulaient des chants étranges dans les taillis inhumains.

Le canot de sauvetage était échoué au sommet d'une colline, les réservoirs défoncés par l'atterrissage de fortune. Il n'était pas question de les réparer, et c'est sans raison aucune que Bedford avait escaladé la colline sous prétexte de les examiner à nouveau. Sans raison aucune qu'il restait là, debout dans la clarté des étoiles, à contempler les astres. Sans raison autre que son orgueil.

Retourne au feu de camp, lui disait son bon sens. Tâche d'envisager la situation en adulte. Elle s'améliorera forcément. Et, en attendant, tu ne peux rien faire. Certains hommes attirent les femmes. D'autres, non.

Mais son bon sens lui avait déjà soufflé au cours de son existence beaucoup de choses dont la plupart s'étaient finalement révélées fausses. Si, quand il était enfant, il lui avait accordé foi plutôt qu'aux dires de son professeur, il aurait cru que la Terre était plate, que les nuages étaient des bonbons de coton et les étoiles, les réverbères du ciel. Et, s'il l'écoutait à présent, il croirait qu'un corps céleste de dimensions aussi importantes qu'Equuleus VI ne pouvait manquer d'être détecté avant quelques jours — une semaine au plus — par un astronef de secours.

Quelle blague ! L'astronavigateur était mort. Donc, inutile de lui reprocher l'erreur qu'il avait faite. Mais c'était une bourde véritablement monumentale, et il n'y avait pas une chance contre un million pour qu'un astronef de secours repérât une planète aussi éloignée des grandes routes de navigation qu'Equuleus VI. Puis, il ne fallait pas oublier l'orage de radiations cosmiques dans lequel avait sombré l'*Anaxagoras*. Il sévissait encore tout le système d'Equuleus et un astronef qui se matérialiserait dans son sein se trouverait également en danger.

Sans s'en rendre compte, Bedford avait levé les yeux et regardait les étoiles. Son état de correspondant interstellaire pour le compte des *Nouvelles Galactiques* l'avaient souvent mené dans des mondes lointains et le spectacle de constellations autres que celles qui étincelaient dans le ciel terrestre n'était pas nouveau pour lui. Cependant, il ne se lassait jamais de les contempler, et il avait inventé un petit jeu qui consistait à tâcher de les identifier à l'objet auquel elles ressemblaient le plus. Une constellation qui se levait à l'Est capta son attention. A ses yeux, elle rappelait, plus que n'importe quoi d'autre, le profil d'un visage féminin. Vite, il en chercha une autre, la trouva au Nord, très haut dans le ciel. Celle-là ressemblait à une jambe de femme.

Il baissa les yeux, sortit de sa poche son paquet de cigarettes et en alluma une avec des doigts tremblants. La nuit était douce, un peu humide. La mer n'était pas loin, et le vent qui soufflait avec régularité et douceur sur les forêts et les prairies était certainement un vent alizé. Sans doute tomberait-il bientôt, puisque le soleil était couché, et des

montagnes à la cime enneigée qui bordaient le littoral descendrait en rampant un air plus frais. Ce serait une température idéale pour dormir...

Dormir seul...

Avec emportement, il jeta sa cigarette dans l'obscurité. Sa colère le tourmentait davantage encore du fait que la source en était illogique. Pendant la trajectoire, c'est à peine s'il avait été conscient de la présence de Joan et de Nina. Certes, il les avait remarquées, mais sans s'y attarder. Elles ne manquaient pas de charme — loin de là — mais l'*Anaxagoras* ne représentait à ses yeux qu'un fragment de la Terre lancé dans l'espace, et, sur la Terre, les jolies femmes couraient les rues ; même quand on devait se débattre contre *la situation*, on pouvait toujours se procurer de l'amour en payant...

Sur la Terre c'était possible.

Ici, il fallait se l'approprier de haute lutte.

Mais comment lutter sans armes ? Comment lutter quand on avait la présence physique d'un Cyrano et que l'adversaire était un Adonis ? Autant se jeter les mains nues sur un homme armé d'une mitrailleuse.

Enfin, pensa Bedford, il y a toujours la cité.

Ils l'avaient entrevue dans le lointain juste avant leur atterrissage forcé. Elle semblait morte, mais le contraire restait possible. Et, dans ce cas, peut-être contenait-elle des humains semblables à eux. Les créatures vaguement canines qu'ils avaient vues rôder juste en dehors des limites du camp, dans l'après-midi, parlaient en faveur d'une présence humaine. Elles étaient manifestement apprivoisées — ou du moins l'avaient été — et la domestication des chiens était une pratique strictement caractéristique des humains.

Mais si la ville était morte ? Que se passerait-il alors ? Bedford haussa les épaules. Il ne se trouverait pas en plus mauvaise posture qu'à présent.

Il entreprit la descente de la colline pour retourner au feu de camp, s'arrêta en voyant la haute silhouette qui se dirigeait vers lui en gravissant la pente. Puis il l'attendit dans l'obscurité.

En arrivant près de Bedford, Collins respirait difficilement à cause des efforts que lui avait fait fournir la montée. Il attendit un peu avant de parler. « J'avais envie de prendre l'air avant de me coucher, » dit-il enfin.

— « Vous n'avez pas grimpé jusqu'ici pour le simple plaisir de prendre l'air, » rétorqua Bedford avec froideur.

— « C'est vrai. Je voulais vous parler. »

— « Pour autant que je le sache, nous n'avons rien à nous dire. Tout a déjà été dit et fait. Nous sommes ici et nous y resterons longtemps... toujours peut-être. Voilà qui résume la situation. »

— « Je pensais aux dispositions à prendre, » dit Collins.

— « Aux dispositions ? Quelles dispositions ? »

Collins se balança d'un pied sur l'autre. « Je... je veux parler des relations entre les femmes... et nous. Si les choses restent au point où elles sont maintenant, ça ne marchera jamais. »

— « Tiens, tiens ! » dit Bedford. « La machine a enfin fait tilt. A

vous écouter vous répandre en propos délirants sur l'Utopie que nous allions fonder, je commençais à croire que ça ne viendrait jamais. Eh bien, que proposez-vous ? »

— « Il n'y a qu'une chose à faire étant données les circonstances, » dit Collins. « Tirer au sort. »

— « Tu parles ! » Bedford sentait la peau de son visage se resserrer, son orgueil lui battre dans la tête comme un piston lubrifié de sang. « Tirer au sort... et celle qui perdra me haïra jusqu'à la fin de son existence ! »

— « Mais pourquoi vous haïrait-elle ? Réfléchissez, Bedford. Joan et Nina comprennent la situation. Elles... »

— « Elles ne m'aiment pas. Ni l'une ni l'autre. Et vous le savez aussi bien que moi. Si vous ne le saviez pas, vous ne seriez pas ici, à discuter des « dispositions » à prendre. »

— « Mais enfin, comment diable pourraient-elles savoir si elles vous aiment ou pas quand vous ne leur donnez pas l'occasion d'en décider ? Quand vous boudez de l'autre côté du feu de camp sans leur accorder un regard ! Quand vous ne leur avez pas adressé plus de dix mots depuis l'atterrissage ! »

— « Assez ! » fit Bedford. « Je ne veux pas en entendre davantage. » Son haleine brûlait ses lèvres sèches et son cœur lui martelait la poitrine. « Demain matin, je prends ma part des rations et je m'en vais vers la cité. Vous pouvez garder votre harem. Je n'ai pas envie d'y toucher ! »

Collins resta sidéré. « Vous... vous partez seul ? » demanda-t-il.

— « Exactement, » dit Bedford. « Tout seul. »

Il dévala à grands pas la colline en direction du feu de camp, fleur écarlate qui frissonnait dans la nuit.



Bedford gravit la crête et se retourna pour regarder le chemin qu'il venait de parcourir. Collins et les deux femmes en étaient encore au milieu de la pente. Elles trébuchaient un peu sous le poids de leurs paquetages. Bedford haussa les épaules. Quand Collins, répugnant apparemment à rester seul avec deux femelles rapaces, avait suggéré que mieux valait ne pas scinder le groupe, ni l'une ni l'autre n'avait soulevé la moindre objection. Qu'elles souffrent donc.

Il se laissa rattraper, puis entreprit la descente, de l'autre côté de la crête. On n'était qu'au milieu de la matinée, mais le soleil brûlait déjà. Dans la vallée, en contrebas, une troupe de ces créatures omniprésentes à l'aspect canin gambadait sur la rive herbeuse d'une rivière. De temps en temps, l'une d'elles s'écartait et pénétrait dans un bosquet proche. Quelques secondes plus tard, une autre la suivait.

Ces créatures mystifiaient et contrariaient Bedford. Elles le mystifiaient à cause de la conformation presque humaine de leurs mufles, le contrariaient parce que leurs actions lui rappelaient vaguement quelque chose. Et puis, le terme « canin » ne le satisfaisait pas. Certes, en groupe,

elles ressemblaient à des chiens ; mais la moitié d'entre elles, au moins, avaient des sabots aux pattes de derrière et, avec leurs oreilles bizarrement pointues, lui suggéraient bien davantage encore une autre ressemblance sur laquelle, pourtant, il ne parvenait pas à mettre le doigt.

Les créatures levèrent la tête sur le passage de la petite troupe, et plusieurs d'entre elles émirent une série d'aboiements moqueurs. Malgré lui, Bedford frissonna. Joan se trouvait juste derrière lui et, jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, il vit que le visage ovale de la jeune femme avait blêmi. Il jugea que cette pâleur exprimait le dégoût. C'était bien ce qu'il ressentait, lui aussi. De Joan, il passa à Collins et à Nina. Leurs visages ne lui apprirent rien... si, quelque chose quand même. Le visage brun de Nina, qui lui prêtait une certaine ressemblance avec la Reine de Saba, lui fit clairement comprendre qu'elle était bien décidée à séduire Collins.

Mais cela, il le savait déjà.

Nina n'était pas une fille compliquée. Il n'avait fallu qu'un seul regard à Bedford pour la juger. Elle appartenait à un type qu'il avait rencontré maintes fois. Elle était l'épouse — du moins l'aurait-elle été si les événements avaient suivi leur cours normal — l'épouse donc qui complète le salaire de son mari à l'aide de ses revenus personnels et qui, si possible, assure les dits revenus grâce à une liaison avec son patron, mais reste à tous autres égards une femme fidèle. Elle avait besoin de sécurité comme un ivrogne a besoin de vin et Collins, avec son évidente virilité, représentait, pour son âme fruste, la seule source de sécurité disponible pour le moment.

Ils firent une courte halte à la base de la crête suivante pour se restaurer, puis ils reprirent leur route. Depuis quelque temps, le terrain s'élevait graduellement, et ils débouchèrent enfin sur un plateau strié de ruisseaux, parsemé de bouquets d'arbres verdoyants qui rappelaient des oasis. De l'autre côté, les pentes vertes des collines s'unissaient avec tant de douceur aux premiers contreforts des montagnes qu'on eût dit celles-ci surgies abruptement de la plaine.

Le spectacle était bouleversant de beauté. Derrière lui, Bedford entendit Joan retenir son souffle. « On dirait presque qu'elles vont nous tomber dessus, » dit-elle.

— « Simple illusion d'optique, » répliqua Collins.

— « Quel endroit merveilleux pour y passer sa lune de miel, » fit Nina.

Les « chiens », plus nombreux ici que partout ailleurs, couraient par couples dans la plaine ou, plus souvent, se groupaient dans le voisinage des oasis. C'était apparemment là qu'ils trouvaient leur nourriture. Parfois, l'un d'eux grimpait dans un arbre, cueillait quelque chose sur une branche et redescendait par terre pour le dévorer.

La comparaison avec la race canine devenait de plus en plus inadéquate.

Soudain, Bedford se rendit compte que Joan marchait à ses côtés. Il garda les yeux résolument fixés droit devant lui et ne dit rien.

Le silence dura quelque temps, présence invisible entre eux deux. Une personne moins cynique que Bedford eût peut-être admis que la fameuse « situation » s'était légèrement déformée, surtout lorsque Joan amorça la première la conversation. « A votre avis, qu'allons-nous trouver dans la cité, Mr. Bedford ? »

Mais Bedford se refusa à cet aveu. « De la poussière, » répliqua-t-il.

— « Et pourquoi pas la vie ? »

— « Vous avez vu la cité avant l'atterrissage. N'est-elle pas aussi moderne que presque toutes les villes de la Terre ? Et croyez-vous qu'une race assez avancée techniquement pour la construire ne disposerait pas des instruments nécessaires à la détection de bâtiments étrangers voguant dans son ciel, ou des moyens de les contacter immédiatement ? Non, si cette cité abritait des êtres vivants, nous le saurions depuis deux jours. »

— « Alors, pourquoi avez-vous insisté pour venir ? »

— « Parce que j'éprouve, pour la réalité, autant d'antipathie que le commun des hommes, » répondit Bedford. « Parce que je veux feindre de croire, jusqu'au moment de l'amère désillusion, que les choses ne sont pas vraiment ce qu'elles semblent être. Parce que je veux continuer d'espérer qu'en arrivant en vue des portes, je trouverai une longue file d'Atlantes en tuniques d'or venus nous accueillir. »

Elle sourit. « Ce serait épatant, non ? Mais, puisque nous y sommes, pourquoi nous restreindre à la perfection d'un seul royaume ? Peut-être trouverons-nous rassemblés en un seul état la Cité du Soleil, l'Océanide, Utopie et la Nouvelle-Atlantide. »

Pour la première fois, Bedford la regarda vraiment. Mais il ne vit rien qu'il ne connût déjà : un visage ovale, presque majestueux, encadré de cheveux bruns foncés qui descendaient jusqu'aux épaules ; un teint étonnamment clair ; des yeux bleus, largement écartés... un corps long et souple où s'unissaient avec bonheur la grâce et la volupté... Aphrodite. La Belle Dame Sans Merci. Une déesse d'amour revêtue de treillis du XXIIe siècle... Mais une déesse qui lisait More et Harrington. Bacon et Campanella.

Puis il pensa : c'est une ruse. Elle sait que je suis un intellectuel. Ou elle l'a deviné, ou Collins le lui a révélé. Et c'est probablement Collins qui lui a dit d'aller me tenir compagnie. Il veut me la refiler le temps d'essayer ses chances auprès de Nina.

Son cœur se glaça, comme tant de fois auparavant. Il ne tenta même pas de le réchauffer. Sa voix était froide, elle aussi, quand il parla.

— « Je n'ai jamais vu ces endroits dont vous me parlez, » dit-il. « S'agit-il de cités terrestres ? »

Issues de rosiers grimpants invisibles, des fleurs vinrent s'épanouir sur ses joues. Elle baissa les yeux. « Je ne sais pas, » dit-elle. « Moi non plus, je ne les ai jamais vus. »

La conversation en resta là. Il ne la regarda plus. Elle se laissa distancer et se mêla aux autres. Bedford accéléra le pas. La situation se reproduisait constamment et il ne pouvait pas lui échapper. Mais il lui était loisible de manifester son mépris et son indifférence. De prouver

que la solitude ne lui faisait pas peur, qu'il se suffisait à lui-même. Et qu'il avait sa fierté. Oui, par-dessus tout, qu'il avait sa fierté.

Cette nuit-là, ils campèrent au pied des collines, dans une petite vallée ; ils gonflèrent leurs abris démontables, firent du feu, et réduisirent leur repas du soir à quelques tablettes alimentaires condensées, arrosées d'eau puisée à une source voisine. Bedford se réserva le premier tour de garde : il s'assit sur une bûche, à quelques mètres du feu, son fusil à rayons posé en travers de ses genoux. Outre les créatures qui ressemblaient à des chiens, les seuls animaux qu'ils eussent aperçus jusque-là s'apparentaient aux rongeurs et aux oiseaux de la Terre ; mais il n'était pas impossible que des spécimens plus gros de la faune équuléenne hantassent la région et mieux valait prendre des précautions.

Assis sur sa bûche, il écoutait les stridulations des insectes cachés dans les ombres de cette planète étrangère, et les comparait à celles des insectes terrestres qu'il avait souvent étudiés pendant son enfance. La différence était vraiment minime. Du reste, les deux planètes se ressemblaient beaucoup. On trouvait sur l'une comme sur l'autre des mers, des continents et des forêts ; des collines, des vallons et des lacs ; des montagnes, des plaines et des fleuves... Ah ! si. Une différence importante :

Seule, l'une des deux planètes abritait une vie intelligente.

Mais Bedford se rappela que cela restait à débattre. Tout au fond de lui-même, il croyait à la validité de l'argument qu'il avait exposé à Joan : qu'une race assez évoluée pour avoir construit la cité les aurait contactés dès leur arrivée si elle existait encore. Cependant, peut-être y avait-il d'autres villes, des villes primitives bâties par des êtres sans culture technique et, dans ce cas, l'argument ne serait plus valable. Il n'y croyait pas vraiment, mais c'était une possibilité qu'il ne fallait pas dédaigner.

Soudain, l'une des femmes parla dans son sommeil. Comme elles couchaient toutes deux dans le même abri, il ne put distinguer à qui appartenait la voix, mais il identifia le mot prononcé. *David.* Un mari ? se demanda-t-il. Non, pas un mari. Elles n'étaient mariées ni l'une ni l'autre. Alors, un amant ? Ou un frère ? Brusquement, il interrompit le cours de ses pensées. Il ne lui était tout simplement jamais venu à l'esprit que Joan ou Nina pussent aimer quelqu'un de la Terre, quelqu'un qui les aimait en retour. Cette notion était trop éloignée du centre de son univers, de la planète personnelle autour de laquelle tournait son ego.

Il avait failli éprouver un sentiment de pitié pour une personne autre que lui-même ; instinctivement, il se déroba.

***

Ce nom, l'avait-elle prononcé à haute voix ?

Elle se redressa sur son matelas pneumatique, dans la profonde obscurité de l'abri. De Nina, étendue sur la couchette voisine, lui parvenait

un bruit de respiration régulière. Dehors, des insectes chantaient ; au loin retentirent des aboiements plaintifs. Rien d'autre.

Elle se recoucha et ferma les yeux. Elle retrouva le sommeil... le sommeil et le rêve-qui-n'était-pas-un-rêve.

Pour la centième fois, elle regardait David traverser dans sa direction la salle du départ. David qui portait dans ses bras une boîte de bonbons, une douzaine de roses et le monde entier. Elle lut dans ses yeux quand il la rejoignit, dans sa voix quand il lui parla, la même supplication abjecte. « Je t'en prie, Joan, ne pars pas. Je t'en prie. »

Elle sentit son corps se raidir, ses yeux devenir de glace. Elle entendit les paroles froides, irrévocables qu'elle-même prononçait. « Ne mendie pas ainsi. Tu me fais penser à un chien. »

Le profil effilé de la navette, étincelant sous le soleil et haute comme un gratte-ciel, s'encadrait dans la fenêtre ovale. Dans le haut-parleur, une voix infatigable entonnait : « Passagers de l'*Anaxagoras*, rendez-vous immédiatement à la section C. Passagers de l'*Anaxagoras*, rendez-vous immédiatement à la section C. »

— « Ne pars pas, » répéta David. « Je t'en supplie, ne pars pas. »

Et elle s'entendit répondre : « Adieu, David. Amuse-toi bien. »

Elle se regarda s'éloigner. Elle essaya d'obliger son double à se retourner pour contempler une dernière fois cet homme qui l'adorait, qui lui offrait une existence sûre. Mais son double poursuivit son chemin sans détourner les yeux, avec au fond du cœur un sentiment de haine pour l'imbécile qui voyait bien son corps, mais qui ne pouvait entendre sa voix...

Quand elle s'éveilla, une aube grise filtrait à travers les parois de l'abri. Cette fois, son sommeil n'avait pas été troublé par le rêve-qui-n'était-pas-un-rêve, mais par quelque chose d'autre. Elle écouta. Le son se reproduisit. Il provenait de la couchette voisine. Nina gémissait dans son sommeil.

Joan se tourna sur le côté et referma les yeux. Il était rassurant de savoir qu'elle n'était pas seule à être hantée par le passé.



Le cauchemar avait été si terrible que même les rayons tièdes du soleil levant ne pouvaient le dissiper tout à fait. Nina frémit. Elle revit l'atelier, le contremaître debout près de la machine, appuyé sur son épaule. Elle le vit lever la tête et, suivant son regard, elle aperçut la nouvelle qui se tenait sur le seuil. Elle vit la nouvelle rougir, l'expression que prenaient les yeux du contremaître, elle comprit que les rendez-vous dans le magasin, après le travail, étaient terminés... et elle eut brusquement envie de quitter l'abri, de courir rejoindre Collins, de se jeter dans ses bras avant qu'il soit trop tard.

Elle combattit cette impulsion et se força à se lever calmement, puis à enfiler la combinaison grise qu'elle avait trouvée dans le canot de sauvetage, avec le stock de provisions. Joan dormait encore ; ses che-

veux bruns s'étalaient autour de son visage classique et le drap transparent ornait son long corps aux seins fermes comme une tunique grecque. Nina lui lança un regard qui trahissait une haine cordiale et sortit dans le matin.

Elle se lava dans une crique proche. Quand elle revint, Bedford attisait le feu et Joan se coiffait devant l'abri. Enfin, Collins apparut et Nina lui adressa son plus beau sourire. Pendant le petit déjeuner, assise à côté de lui, elle admira ses bras musclés, la robuste colonne de son cou, son port de tête, la beauté de son visage. Collins était un homme. Un vrai. Auprès de lui, Bedford ressemblait à un gosse qui n'est pas encore sorti de l'adolescence.

Et cependant, il y avait en Bedford une force dont Collins était dépourvu. Un arriviste, voilà ce qu'il était, Bedford. Non pas le contremaître ou le surveillant, mais le... Elle secoua la tête, tâchant d'ordonner ses idées. Pas le chef... voilà ce qu'elle voulait dire. Le chef, ce n'était pas Bedford, mais Collins. Collins, c'était celui auquel on s'adresse quand ça va mal, celui qui vous protège quand on fait une bêtise, qui vous recommande au patron pour une augmentation...

D'un geste frénétique, elle pressa la paume de sa main sur son front, s'empressa de camoufler son mouvement en tapotant du bout des doigts les ondulations de ses cheveux noirs. Elle jeta un coup d'œil furtif dans la direction de Collins pour voir s'il avait remarqué. Non. Il parlait à Joan.

La panique l'envahit. Elle la repoussa, se rassura en pensant qu'elle avait tout le temps. Et des armes dont, sans doute, Joan ne soupçonnait même pas l'existence. Ce soir, pendant le tour de garde de Bedford, elle irait retrouver Collins. Quand il aurait couché avec elle, il n'accorderait même plus un regard à sa rivale. Pas avant longtemps, en tout cas.

Ce serait donc pour ce soir. Pour ce soir...

***

Ils levèrent le camp et repartirent, Bedford toujours en tête. Le plateau s'élevait en pente douce pour s'unir aux premiers contreforts verdoyants des collines. De plus en plus souvent, les arbres faisaient irruption dans le paysage, et finissaient par former une forêt semblable à un parc.

Cette forêt grouillait de « chiens ». Il s'en cachait derrière chaque tronc d'arbre. Et ils passaient leur temps à se poursuivre comme si leur vie en dépendait. En les observant, Bedford commença de remarquer des détails qui avaient, jusque-là, échappé à son attention. Au contraire de ce qu'il avait cru au début, leurs visages humanoïdes n'étaient pas identiques. Ils se distinguaient par des caractéristiques personnelles et les uns étaient nettement mâles, les autres femelles. Chose tout à fait logique, bien sûr.

En outre, c'était chez les mâles qu'on trouvait les sabots, et les oreilles pointues...

Les collines étaient douces, mais le terrain s'élevait constamment et,

quand le groupe s'arrêta, en fin d'après-midi, l'air s'était considérablement rafraîchi. Collins monta la garde en premier, Bedford en second. Lorsque son tour vint, son haleine était visible : il ranima le feu et se rapprocha le plus possible des flammes.

La chaleur avait une qualité soporifique et il finit par s'assoupir. Soudain, il entendit le léger bruissement d'une fermeture métallique : ouvrant les yeux, il vit Nina se glisser furtivement hors de l'abri qu'elle partageait avec Joan. Un autre bruissement et elle s'élança, nue, ses cheveux noirs tourbillonnant autour de son visage, vers l'abri où Collins dormait seul. Bedford la regarda ouvrir la toile et disparaître à l'intérieur. Il regarda la toile se refermer.

Il fit la grimace. Et d'une, pensa-t-il.

***

Ils arrivèrent en vue de la cité aux premières heures de la matinée. Ils la virent à leurs pieds, nichée comme une goutte de rosée macrocosmique, dans la paume verte d'une vallée idyllique. Au-delà, les dernières collines déroulaient leurs verdoyantes ondulations jusqu'aux pentes des plus proches montagnes.

Joan inclina la tête, tendit l'oreille. Alors, tout le monde l'entendit : la musique issue de la vallée, portée par la brise matinale.

Incrédule, Bedford prit une profonde inspiration. « Donc, la vie existe, après tout !... Mais pourquoi ne nous ont-ils pas contacté ? Ils ont *sûrement* une technologie évoluée, un système de communications. Tenez, regardez ces tours de transmission, aux limites de la ville. Et cette longue bande, là-bas... une sorte d'aérodrome, sans doute. »

— « Quant à ces petites taches alignées au bord, ce sont probablement des appareils au sol, » dit Nina.

— « Tous les vols ont dû être annulés, » dit Joan. « Sinon, nous aurions déjà vu au moins un de ces appareils. »

— « Pas à cause du temps, en tout cas, » dit Collins.

— « Ou du moins pas à cause des conditions atmosphériques locales, » corrigea Nina.

Une soudaine poussée du vent accrut le son de la musique. On y percevait une sorte de gaieté sauvage, d'abandon. « Des vacances ! » s'écria brusquement Bedford. « Des vacances de trois ou quatre jours. Ça expliquerait tout. »

Joan acquiesça. « Des vacances... ou une fête quelconque. Peut-être célèbrent-ils la naissance de leur civilisation, ou encore... » Elle fut interrompue par l'irruption d'un « chien », lancé dans une course effrénée. Quelques secondes plus tard, le poursuivant apparut, la langue pendante, les yeux vitreux, et ils s'enfoncèrent tous deux dans les buissons.

Deux taches roses embrasèrent ses joues. « J'espère qu'ils se révéleront plus civilisés que leurs animaux domestiques, » dit-elle.

— « Ces chiens n'ont pas l'air d'animaux domestiques, » répliqua

Collins. « Si toutefois il s'agit bien de chiens. » Il se tourna vers Bedford. « Qu'en pensez-vous ? »

Bedford se sentit bizarrement peu enclin à en discuter. « C'est difficile à dire, » déclara-t-il. Puis : « Allons-y. Si nous nous dépêchons, nous pourrons y être avant la tombée de la nuit. »

Il se mit à descendre la pente boisée. Joan suivit, et Nina. A l'arrière-garde, Collins regardait le balancement provocateur des reins de Nina. Ses doigts tremblaient, ses tempes commencèrent à battre.

Bon Dieu ! pensa-t-il. Jamais il n'avait soupçonné qu'une femme pût se conduire ainsi, et pourtant il en avait connu des tas. Il aurait bien aimé en parler à quelqu'un, fanfaronner un peu. Mais il ne pouvait guère aller se vanter auprès de Bedford et il ne serait pas assez bête pour narrer ses aventures à Joan. C'était horriblement vexant. Quand on connaissait une expérience qui sortait de l'ordinaire, la moitié du plaisir consistait à la raconter le lendemain. Enfin, sa situation n'était pas si désagréable. Surtout en comparaison de Bedford, réduit à chercher sa jouissance dans l'apitoiement sur soi-même. Quelle tête un type de ce genre ferait-il dans un lit avec un volcan comme Nina ? Collins faillit en rire tout haut.

Après Nina, ses yeux se fixèrent sur Joan. Elle marchait un peu en avant, juste derrière Bedford. Nina ou pas, se dit Collins, c'est Joan que je veux. Des Ninas, on en trouvait à la douzaine dans les bordels à bon marché, mais les filles comme Joan, c'était celles dont on rêvait toute sa vie sans jamais réussir à les posséder vraiment. Celle-là, cependant, serait l'exception à la règle. Elle lui battait froid depuis la veille, pourquoi, il n'en savait rien... à moins que ce fût à cause de la remarque méprisante qu'il avait faite au sujet de la musique classique. Sur le moment, elle n'avait rien répondu, mais elle avait pris un air comme offensé. Aucune importance, d'ailleurs : elle serait quand même l'exception à la règle. Bedford ne comptait plus. En refusant le tirage au sort, il n'avait fait que hâter l'inévitable.

Subitement, Collins se rendit compte que Joan ne marchait plus derrière Bedford, mais à côté de lui. Un instant, il sentit l'aiguillon de la jalousie, puis il pensa : *Ils sont probablement en train de parler de la lune. Ou des étoiles. Elle est aussi romanesque que lui.*

Son regard se reporta sur le postérieur callipyge de Nina. De nouveau, ses tempes se mirent à battre, ses doigts à trembler. S'il la rejoignait et s'ils se laissaient tous les deux distancer davantage, peut-être que... Les cachettes ne manquaient pas... Ces buissons, par exemple... Il pressa le pas pour la rattraper.

Et, à ce moment-là, il remarqua qu'il était en train de marcher à quatre pattes.

***

Cette fois encore, Bedford gardait les yeux fixés devant lui et ne disait rien. Cette fois encore, le silence les accompagnait, présence invisible entre eux deux. Mais, à la différence de la veille, Joan ne faisait

aucun effort pour le rompre et finalement ce fut Bedford qui, ne pouvant le supporter plus longtemps, accomplit lui-même la besogne. « Si la ville est un critère valable, » dit-il, « nous devrions nous trouver en présence d'une race semblable à nous. Certains bâtiments m'ont paru être des œuvres d'art. »

— « L'architecture n'est pas un art, » répondit Joan, « du moins pas dans le sens strict de ce mot. Elle est trop tangible. Dans leur signification la plus pure, les termes « art » et « artiste » ne sont applicables ni aux constructions ni aux architectes. Mais nous avons dépouillé les mots de leur sens original en les appliquant trop souvent à des occupations d'ordre inférieur. Si l'on creusait encore des fossés à la main, sans doute appellerait-on cela Sculpture à la Pioche et à la Pelle ».

— « Ou Archéologie Appliquée. »

— « Vous... » commença-t-il, et il s'arrêta. Il voulait savoir quel rôle elle avait joué sur la Terre, ce qu'elle avait fait, aimé, cherché ; mais ce serait faire le premier pas vers une intimité intellectuelle, et il n'y avait pas beaucoup de chemin à parcourir pour passer de l'intimité intellectuelle à l'intimité émotionnelle et physique ; ce passage, il se refusait à le rendre possible car, au fond de son cœur, il croyait qu'elle resterait en arrière, que leurs relations se maintiendraient exclusivement sur le plan intellectuel, qu'elle chercherait ailleurs les moyens d'assouvir son besoin d'intimité intellectuelle et physique.

Mais elle devina la question, et elle souleva de son plein gré le voile. « J'étais soprano d'opéra, » dit-elle d'une voix bizarrement tendue. « Quand on exerce une profession si anachronique, on est bien obligé de faire connaissance, un jour ou l'autre, avec les mesquines fourberies de la plèbe. »

La poitrine large, les seins épanouis, la colonne majestueuse du cou, la déesse... « Wagner ? » demanda-t-il.

Elle hocha la tête. « Freia. Brunhilde. Isolde... »

Seigneur ! pensa-t-il. Elle a dû chanter le *Liebestod*. Et il se rappela quand il l'avait entendu pour la première fois : un soir qu'accoudé, ivre, au comptoir dans un petit bar d'Old York, il écoutait la bande que l'excentrique propriétaire avait substituée en cachette au méli-mélo anémique des pots-pourris modernes qui sévissait habituellement ; et il se remémora comment l'aria, avec son arrière-plan déchirant de thèmes entremêlés, avait dissipé son ivresse, le laissant là, debout, presque en sanglots, submergé d'une douleur qui n'était pas une souffrance mais une apothéose.

Tout à coup, il découvrit que Joan parlait encore, que la tension avait disparu de sa voix. Les premières phrases ne lui parvinrent que par bribes : « ...fonder un nouveau Bayreuth à Thule... ressusciter Wagner dans les colonies... » Puis : « C'est pour cela que je me trouvais sur l'*Anaxagoras*. Mieux vaut être une Brunhilde respectée dans un désert qu'une Brunhilde négligée dans une civilisation adonnée aux orgues électriques automatiques. »

— « Vous voudrez bien me le chanter un jour ? »

— « Vous chanter quoi ? »

— « Le *Liebestod,* » dit-il, et, à peine eut-il prononcé ce mot qu'il vit une expression nouvelle transformer son visage et une chaleur qu'il n'avait encore jamais vue envahir son regard, et il sut qu'il avait découvert par hasard la clé, le mot de passe... le sésame qui ouvrait son cœur.

— « Oui, » dit-elle après un long moment, d'une voix tendre, en posant sur lui un doux regard. « Le *Liebestod.* J'aimerais vous le chanter. »

***

Ce ne fut qu'au moment où ils s'arrêtèrent pour manger dans une clairière herbeuse qu'ils remarquèrent l'absence de Collins et de Nina. Une fois terminées leurs rations de midi, ils restèrent là pendant près d'une heure à surveiller la route par laquelle ils étaient venus. Mais, à part les « chiens » qui se manifestaient çà et là, ils ne virent rien.

Enfin, Joan demanda : « Faut-il continuer ou retourner les chercher ? »

— « Si nous revenons sur nos pas, » répondit Bedford, « nous n'arriverons jamais à la cité avant la tombée de la nuit. »

— « Oui, mais... »

Il fallait le dire. « Croyez-vous vraiment qu'ils aient *envie* d'être retrouvés ? »

Elle se leva. « La mentalité du vulgaire, » dit-elle. « Cela fait toujours ressortir ma naïveté. Venez. S'ils le désirent, ils peuvent nous rejoindre dans la cité. »

Ils firent la plus grande partie du chemin en silence, dans le vent et la musique. Au-dessus de leurs têtes, les oiseaux striaient le feuillage de couleurs évanescentes. Les « chiens », plus nombreux que jamais, tourbillonnaient autour d'eux.

— « Je croyais... » commença Bedford.

— « Je sais, » dit-elle, devinant à nouveau sa question. « Il est vrai qu'au début j'ai trouvé Collins amusant, pour un plébéien. Et puis... »

— « Et puis quoi ? »

Elle évita son regard. « Il s'est trahi. Tous les gens de sa sorte le font, un jour ou l'autre. »

— « Ils sont, en effet, délicieusement doués pour cela, » dit Bedford.

Quand ils arrivèrent devant les murs de la ville, les ombres s'étaient allongées, et le soleil venait de se coucher lorsqu'ils trouvèrent la porte. Derrière, une large avenue s'écoulait entre les rives suaves des bâtiments. Au-dessus, très haut dans les airs, des trottoirs entrelacés se suspendaient comme des serpentins pris dans les cheveux de la cité.

La porte était ouverte. L'avenue, inondée de cette musique ardente et désinvolte, aurait dû être pleine de gens en fête, vêtus de couleurs gaies. Mais seules les ombres la peuplaient.

Tout à coup, un « chien » surgit de la forêt, les dépassa en flèche et pénétra dans la ville où il se perdit parmi les ombres. Un autre suivit dans son sillage, la langue pendante, l'œil vitreux. Lui aussi disparut dans l'obscurité.

Bedford fut choqué, non pas à cause du vague souvenir que le spectacle des deux mufles humanoïdes avait évoqué, mais parce qu'il venait enfin de trouver la comparaison qui lui avait échappé jusque-là. Dans ce cas-ci, comme dans tous les autres, le mâle poursuivait la femelle ; mais il savait à présent qu'il ne la poursuivait pas uniquement parce qu'elle était femelle. Il la poursuivait parce qu'elle était en chaleur.

***

— « On entre ? » demanda Joan.

Bedford secoua la tête. « Je crois que nous ferions mieux d'attendre demain. D'ailleurs, il fait trop sombre pour distinguer quoi que ce soit. »

— « Mais non. Regardez ! »

Une à une, les lumières de la cité s'allumaient. Elles étaient de teintes variées, et suspendues dans mille endroits imprévus. Certaines d'ailleurs ne semblaient accrochées à rien mais flottaient comme des ballons éclatants. Une brume s'était levée avec le coucher du soleil et se transmuait subtilement en une averse immobile, dont les gouttes étaient dorées, bleues et violettes ; jaunes, rouges, écarlates et roses ; ambrées, mauves, turquoise ; argentées, bleu lavande et grises.

Joan eut un rire joyeux. « Mais on dirait un carnaval ! » s'écria-t-elle.

Bedford lui prit le bras et ils avancèrent tous deux dans la brume multicolore. En effet, on eût dit un carnaval, pensait Bedford. Mais à une différence près. Aux vrais carnavals, des milliers de gens assistaient. Là, le public se réduisait à deux personnes.

Pourquoi la ville est-elle vide ? se demanda-t-il. Qu'est-il arrivé à la population ? L'avenue vibrait légèrement au rythme de machines souterraines et les dalles cristallines étaient immaculées ; mais les maisons ténébreuses se fixaient avec des yeux vides, aveugles, et les trottoirs étaient déserts.

L'architecture, bien qu'étrangère, présentait une similitude fondamentale avec celle de la plupart des cités terrestres... probablement parce que le même instinct héréditaire les avait influencées toutes deux. On retrouvait les structures ityphalliques habituelles, à la décoration imprévue, mais dont la présence n'était pas faite pour surprendre. Toutefois, sur Equuleus VI, la poitrine féminine avait dû jouer un rôle important dans les rites primitifs de la fertilité, car les édifices en forme de dômes abondaient, et la mamelle était interprétée de mille manières différentes.

Ils abandonnèrent l'avenue pour une rue latérale et, choisissant un bâtiment au hasard, ils l'explorèrent du bas jusqu'en haut. Ils montèrent et descendirent dans des ascenseurs pneumatiques, visitèrent l'un après l'autre plusieurs appartements et, dans l'un d'eux, surprirent des balayeurs mécaniques au travail. Tout semblait récemment habité, mais nulle part ils ne trouvèrent la vie.

Dans la rue, Bedford dit : « Nous pourrons choisir entre plusieurs milliers de maisons. Si nous réussissons à repérer leurs entrepôts de nourriture, je crois que nous serons sauvés. »

— « A propos de nourriture... » dit Joan.

Ils mangèrent leurs rations du soir, assis sur leurs paquetages au milieu de la rue. Leur repas terminé, ils repartirent.

La rue débouchait dans une autre avenue. Ils l'empruntèrent. Ils marchaient main dans la main, à présent, dans la brume et la musique qui tournoyaient autour d'eux. Cette avenue différait de la première : les portails des maisons étaient grand ouverts et l'on distinguait dans les pièces des lumières voilées qui passaient par des teintes successives. Poussés par la curiosité, ils se dirigèrent vers le portail le plus proche et le franchirent.

Ils se retrouvèrent dans une grande pièce circulaire. Au centre, un dais qui leur arrivait à la taille, de couleur blanche et frangé de pétales de la même nuance, tournait presque imperceptiblement sur un axe caché. Un cylindre transparent rempli d'images mouvantes était suspendu au-dessus. Le sol était un miroir sans failles, et sur le mur concave des portes s'espaçaient à intervalles réguliers. Une musique d'ambiance supplantait celle des rues, accompagnée de lumières masquées dont la teinte se transformait pour s'adapter à chaque variation.

Joan contemplait fixement le dais. « On dirait... on dirait presque un autel. »

— « Ou un bar, » fit Bedford.

***

Ce fut Joan qui découvrit que les pétales étaient des tabourets de bar. Elle prit place en riant sur l'un d'eux et s'accouda au dais. Aussitôt, d'une ouverture en forme de sphincter surgit un verre rempli jusqu'à ras-bord d'un liquide rouge-doré. Joan s'en saisit, mais Bedford, s'avançant, le lui prit des mains. « Laissez-moi jouer les cobayes, » dit-il.

Il porta le verre à ses narines et en huma le contenu. C'était du vin. Du vin... et quelque chose d'autre. Il l'effleura de ses lèvres dans le seul but de le goûter, mais il avait compté sans la saveur. Avant de se rendre compte de ce qui lui arrivait, il le but jusqu'à la dernière goutte.

Le verre, qu'il reposa sur le dais avec des doigts tremblants, disparut et fut remplacé par un autre. Celui-là, Bedford n'y toucha pas.

Joan le regardait. « Il y avait peut-être du poison là-dedans. »

Il secoua la tête. « Non. Pas du poison. De la drogue. »

Des flammes bleues l'embrasaient. Il leva la tête vers le cylindre transparent. Bien que prévenu, il fut choqué par ce qu'il voyait. Les anciens habitants de la cité étaient bien humains... assez, en tout cas, pour qu'il n'éprouvât aucune difficulté à saisir l'effet exercé par ces images. Soudain, il s'aperçut que Joan regardait, elle aussi, et malgré l'aphrodisiaque qui coulait dans ses veines, il rougit.

Il tourna le dos au cylindre et contempla fixement les portes percées dans le mur concave à intervalles réguliers... chacune d'elles, il le savait maintenant, ouvrait sur une chambre avec lit mais sans vue sur la mer. Ses tempes battaient, il avait la gorge sèche. Brusquement, il fit face à

Joan. Il poussa le second verre plus près de sa main. « Buvez ça, » dit-il.

Son regard clair soutint le sien sans faiblir. « Est-ce ainsi que vous me voulez ? Droguée, sans défense, prête à me donner à n'importe qui ? »

Il lui sembla que la pièce tournait, s'estompait. Il vacilla légèrement et se retint au dais. Lentement, il secoua la tête. « Non, ce n'est pas ainsi que je vous veux, » dit-il.

Elle se leva, lui saisit le bras. « Allons prendre l'air. »

Il la suivit dans la rue.



Les lumières multicolores étaient devenues étranges, un peu obscènes. A errer parmi ces motifs vacillants, on s'imaginait sans mal ce qu'avait été cette ville. Les gens répandus dans les rues, passant d'un bar à l'autre, d'un lit à l'autre. Des satyres... des nymphomanes...

A présent, l'air frais de la nuit qui se pressait sur son visage et sur sa gorge lui permettait de réfléchir. Quelques instants plus tôt, il avait failli arracher de ses épaules le manteau de la civilisation et lâcher la bride à la bête qui s'agitait en lui. Il avait failli se conduire comme un Collins ou une Nina, comme un plébéien. Mais Joan et lui vivaient sur un plan beaucoup plus élevé. Quand le temps viendrait pour eux de faire l'amour, ils le feraient comme des êtres humains et non comme des bêtes.

Ils gravissaient une large rampe en spirale ; Joan le guidait et il tenait sa main tiède dans la sienne. Les motifs lumineux se jouaient sur son corps, transformant sa combinaison en costume d'arlequin. Ils montaient, ils montaient toujours. Sous leurs pieds, l'avenue béait comme un abîme. Autour d'eux, les bulles de lumière flottaient et tournoyaient, aussi impalpables que l'air. La clarté des étoiles perçait la brume qui se dissipait peu à peu et les inondait comme une pluie douce.

— « Voilà. Nous sommes assez haut pour ne plus entendre la musique, à présent. »

Il la suivit, par une passerelle haut suspendue, sur le toit d'un grand immeuble. Maintenant, il percevait le silence. Il voyait la lumière des étoiles inonder son visage, ses cheveux. Enfin, il entendit sa voix.

Isolde...

Les magnifiques colonnes sonores, composées de notes toujours plus poignantes, s'élevèrent au-dessus de la cité carnavalesque et montèrent jusqu'aux étoiles. Puis éclata la note culminante, et ce fut le lent, le triste déclin vers la mort, vers la transfiguration...

Il s'était laissé tomber sur le toit et il contemplait les étoiles. Elle s'agenouilla près de lui et, quand il tourna la tête, elle lui noua ses doigts autour du cou, lui prit le visage qu'elle appuya contre sa poitrine. « Maintenant, » murmura-t-elle, « *maintenant !* » en serrant avec plus de force encore, et elle l'enfouit dans une obscurité douce, réprima son souffle jusqu'à ce qu'il se crût sur le point de mourir, jusqu'à ce qu'il désirât la mort plus que tout au monde. Alors, quand il fut au seuil

même de la mort, elle le libéra, lui prit les lèvres et insuffla le premier souffle de vie dans ses poumons avides.

***

Le matin balaya les lumières bariolées et nettoya les rues de leurs ombres. Bedford et Joan longeaient, main dans la main, l'avenue de bars.

Comme elle débouchait dans un parc idyllique, ils choisirent un chemin au hasard et s'égarèrent parmi les arbres. Ils s'arrêtèrent au bord d'un lac artificiel dont ils contemplèrent l'eau étincelante. Une volée d'aboiements ironiques éclata derrière eux et Bedford, en se retournant, vit deux « chiens » gambader parmi les arbres.

Leurs mufles lui rappelaient vaguement quelque chose, et soudain il comprit quoi. Ces deux créatures étaient celles qui les avaient précédés, Joan et lui, dans la cité.

Sans qu'il sût trop pourquoi, elles le fascinaient et il continua d'observer leurs gambades. Joan, elle aussi, s'était retournée et regardait. Enfin, l'une des deux s'élança hors des arbres et se mit à galoper le long de la rive. L'autre suivit. Les rayons du soleil, tombant en plein sur leurs têtes, en faisaient ressortir chaque détail.

Derrière lui, Bedford entendit Joan pousser un cri léger. Lui-même respirait avec difficulté. Les mufles étaient étroits, les traits exagérés Cependant, on ne pouvait se méprendre sur l'identité de leurs propriétaires. Ceux de la première appartenait à Nina, ceux de l'autre, à Collins.

Des caricatures, pensa Bedford. Voilà ce que c'était. Et tous les mufles qu'il avait vus jusqu'ici étaient aussi des caricatures... des caricatures accentuant les caractéristiques sensuelles des originaux.

En même temps, il eut une brusque illumination. Il ne s'était pas trompé : les deux sexes ressemblaient bien à ces chiens, surtout les femelles, mais on trouvait dans la mythologie grecque des termes plus adéquats.

Des satyres et des nymphes des bois.

Alors, Bedford comprit tout : la ville déserte, le vin aphrodisiaque, la musique sensuelle. Car, s'il était vrai qu'une race pouvait s'apparenter aux dieux en s'élevant au-dessus d'elle-même et en sublimant l'instinct sexuel, il était également vrai que la même race pouvait s'apparenter aux bêtes en s'abaissant au-dessous d'elle-même et en lâchant la bride à l'instinct sexuel. Et rien n'empêchait qu'un orage cosmique contenant des particules non classifiées, capable de créer l'instabilité à l'intérieur d'une pile atomique, pût aussi aisément renfermer d'autres particules non classifiées, capables d'effectuer des transformations chromosomatiques chez des individus dont les qualités physiques et la nature fondamentale étaient incompatibles.

Certes, il y avait d'autres cités, mais pourquoi leurs habitants auraient-ils été différents de ceux-là ? L'absence d'avions dans le ciel indiquait qu'ils avaient succombé au même destin. Eux aussi sans doute vivaient

déjà comme des bêtes, sous leurs vêtements d'hommes civilisés, bien avant la venue de l'orage. Et une fois celui-ci éclaté, une fois commencé le bombardement de particules, la métamorphose avait dû être partout instantanée.

Si elle ne s'était pas accomplie aussi vite dans le cas de Nina et de Collins, c'est que, jusqu'au moment où leur accouplement avait détruit les derniers vestiges de leur pudeur, ni l'un ni l'autre ne s'était montré suffisamment incompatible. Cependant, une fois ce niveau d'incompatibilité atteint, la métamorphose avait suivi inévitablement.

Pourquoi, alors, Joan et lui-même y avaient-ils échappé ? Eux aussi avaient fait l'amour.

La réponse battit dans le cerveau de Bedford, accéléra la course triomphante de son sang dans ses veines. La métamorphose ne s'était pas produite — et ne se produirait pas — pour la simple raison qu'il n'y avait pas eu dissonance chez eux entre l'acte sexuel et les qualités physiques. Grâce à la hauteur du niveau intellectuel sur lequel ils s'étaient placés, leurs rapports avaient été nobles, et non abjects. Ils n'avaient fait l'amour comme des bêtes, ni même comme des êtres humains.

Ils avaient fait l'amour comme des dieux.



Avec empressement, il se tourna vers Joan pour lui faire part de sa découverte. A ce moment même, elle le quitta et s'élança à la poursuite de Collins et de Nina, en arrachant ses vêtements. Pour quelque raison indéterminée, son comportement ne lui parut pas illogique et, quelques secondes plus tard, il fit de même. Quand elle se mit à marcher à quatre pattes, il l'imita.

Une pensée s'agitait encore au fond de son cerveau. Il avait quelque chose à lui dire, non ? Quelque chose de très important. Il s'efforça de se concentrer, mais il perçut son odeur et son cerveau se vida. Se vida délicieusement. Quand elle vira à angle droit pour se faufiler parmi les arbres, il la suivit avec avidité, la langue pendante.

Traduit par Elisabeth Gille.
Titre original : Storm over Sodom.



ROSEL GEORGE BROWN

Un contact humain

Rosel George Brown est un des auteurs féminins de science-fiction d'arrivage récent. C'est notre confrère « Galaxy » qui l'a fait connaître au public américain. Elle apporte à la S. F. un sens de l'ironie et une vivacité de style tout à fait remarquables, comme on en jugera par ce récit des tribulations d'une ménagère des temps futurs.



DITES-MOI un peu pourquoi les hommes sont tellement différents des femmes ? Et comment se fait-il que je me trouve en présence non seulement de Bob, qui devient plus inexplicable chaque jour, mais aussi de son rejeton, qui est encore moins explicable ? Oui, je comprends que les femmes ne se soient pas senties autre chose que des Vaisseaux, car je suis incapable de découvrir un vestige de *mon* hérédité dans mon fils Robert.

Je me laissais flotter avec chagrin dans la mousseuse Floatwater, tâchant d'éprouver le sentiment extatique peint sur le visage des dames des affiches. Je calculai que j'avais au moins huit minutes supplémentaires pour me détendre et réfléchir. Il fallait d'abord me détendre... en admettant que Robert ne se remette pas à fourrer notre service en porcelaine dans le broyeur à ordures. Quel vacarme il avait déclenché ! Et ma belle-mère avait dit : « Qu'est-ce qui est arrivé au Grand Plat à Légumes que je vous ai donné, à Bob et toi pour votre anniversaire ? » Et ensuite : « Je ne comprends pas comment Robert a pu se montrer si... »

Bref, je ne le comprends pas non plus, pensai-je avec agacement, oubliant de me détendre. La variété mâle de l'espace, conclus-je subitement, est en réalité une race complètement différente, comme je l'avais lu un jour quelque part. Après tout, les hommes manquent de ce chromosome Y, si toutefois c'est bien ainsi qu'on appelle le facteur civilisateur. Ils souffrent tous d'envie de chromosome Y et c'est ce qui les fait agir si bizarrement...

Mais, à considérer le problème de sang-froid, Bob avait bien paru tout à fait humain quand nous nous étions mariés. Je soupirai, sensible à la pression enveloppante, réconfortante, de la Floatwater autour de mon corps, et quand je fermai les yeux, je me remémorai une suite de longues soirées au rythme lent qui commençaient avec des martinis et se poursuivaient par

© 1960, *Mercury Press, Inc.*

toutes sortes de discussions intéressantes à propos de tout et rien et qui... eh bien, la fin de chaque soirée semblait en quelque sorte se fondre avec le commencement de la suivante.

Puis Robert était né. Bébé, il avait été si *gentil*. Mignon, gazouillant et plein de tact pour s'endormir juste au bon moment. Rien n'est venu nous préparer. Je veux dire que nous croyions qu'il allait rester le même. Et chaque fois que je plaçais Robert dans le change-couche, je pensais : « Quelle chance que ce soit un garçon, parce que si ç'avait été une fille, peut-être que j'en aurais été jalouse. »

Je plongeai sous l'eau et comptai jusqu'à cent en retenant ma respiration. Quand je revins à la surface, les murs rougirent légèrement et une petite fée cria d'une voix chantante : « Surprise ! Surprise ! »

— « Va ouvrir la porte, Robert, » criai-je.

Je le voyais, par la paroi à visibilité unilatérale de sa chambre, qui essayait de mettre le feu au chat avec une pochette d'allumettes à flamme froide.

« Robert ! Tu as presque quatre ans ! »

La sonnerie de la porte d'entrée déclencha une seconde rougeur à travers la maison.

Robert continua tranquillement à frotter toute la provision d'allumettes. Puis il dit :

— « Quoi ? »

— « Va ouvrir la porte. Maman n'est pas habillée. Si c'est quelqu'un que nous connaissons, fais-le entrer et demande-lui d'attendre. »

Je fis coulisser le mur de la salle de bains pour entendre qui c'était.

— « Ma mère, » déclara solennellement Robert, « dit de vous dire qu'elle est toute nue. Entrez donc. »

— « Eh, c'est bigrement gentil de ta part, fiston. » C'était une voix mâle rocailleuse. Totalement inconnue.

Je me suis précipitée dans la Salle Familiale, boutonnant mon peignoir tout en courant.

— « Voulez-vous boire quelque chose... gin, eau gazeuze ? » demandait Robert.

— « Eau gazeuse, » répondit la voix aimablement rocailleuse.

Je me saisis de Robert, le cœur battant. Il y avait eu tous ces vagabonds, ces temps-ci, depuis qu'on avait rasé les derniers taudis. Je pinçai mon fils avec vigueur et il hurla comme un perdu.

— « Mon enfant n'est pas très bien, » dis-je d'une voix tremblante. « Si vous pouviez revenir une autre fois, peut-être... »

— « Je pourrais, » dit-il sans s'engager. Il prit une tablette ignifiante sur le servo-plateau, en bourra son cigare et aspira pour donner vie au tabac.

C'était un petit homme maigre, couleur de poussière pour ainsi dire, avec l'air de manquer de quelque chose. Pas affamé de nourriture, non. De quelque chose d'autre.

— « Elle m'a pincé ! » clama Robert qui avait fini par maîtriser suffisamment ses sanglots pour parler. Il se dégagea en projetant ses deux

pieds contre moi, atterrissant dans le giron de l'inconnu et me laissant aplatie sur le plancher.

— « Pauvre petit chou, » dit l'homme en tapotant Robert d'une main qui aurait dû être crasseuse et ne l'était pas. « Rien d'étonnant à ce qu'il ne se sente pas bien. »

— « A parler franc, je m'efforçais avec tact de vous faire partir. Somme toute, qu'est-ce que je dois penser en voyant un parfait inconnu envahir mon domicile, alors que je suis seule avec mon petit garçon sans défense ? »

— « Je ne suis pas un petit garçon, » grommela Robert en montrant les dents.

— « Robert, » annonçai-je de mon ton le plus farouche, « si tu me mords devant cet étranger, je... » Je n'arrivais pas à trouver quelque chose d'assez violent, mais Robert comprit. Il se propulsa d'une culbute jusqu'à notre troisième paire de rideaux indéchirables et se mit à grimper.

— « Vous voyez ? » dis-je à l'intrus. « Il s'énerve quand il est avec des étrangers. Allez-vous-en maintenant, je vous en prie. »

— « Ce n'est pas lui qui est énervé, » fit-il remarqué. « C'est vous. Et je ne suis pas un étranger. Je suis le baby-sitter et l'ami de la famille. »

— « Descends, Robert, tout de suite ! » ai-je crié en me tordant les mains.

— « Je suis un vieux clochard issu du dernier des taudis, » déclara fièrement l'inconnu « Et grâce à la technologie moderne et à l'efficience sociale, les vieux clochards ont été réadaptés et remis en circulation pour que le monde puisse vivre mieux. »

— « C'est comme ça que vous vous y prenez ! » ai-je commencé. Un bruit semblable au crissement de l'ongle sur de l'ardoise m'interrompit. J'ai tiqué et j'ai même essayé de ne pas regarder. C'était Robert qui descendait avec la partie inférieure du rideau de la paroi nord.

— « C'est le comble. Je vous avais dit que les étrangers l'énervaient, » déclarai-je avec fureur au vieil homme.

— « Ce rideau ne vaut rien, » bougonna Robert en drapant l'étoffe autour de ses tempes comme le casque de l'Homme de l'Espace.

— « Pourquoi ne pas lui donner la fessée ? Cela ne lui servirait à rien, mais vous vous sentiriez beaucoup mieux. »

— « Son chef de groupe de jeu ne veut pas que je lui donne la fessée. » Je commençais à trembler et j'avais des fourmis dans les paumes. « Si vous partiez, il se calmerait. L'ami de la famille ! S'il y a quelque chose que je *déteste,* c'est bien les gens pleins de bonnes intentions qui s'amènent avec des petits discours enthousiastes juste au mauvais moment. Maintenant fichez-le camp, Monsieur-je-ne-sais-qui. »

— « Je m'appelle Smitty et j'habite en face au troisième niveau. Je vous observe depuis longtemps, je suis venu vous aider et je ne savais pas que je n'étais... » Il s'interrompit et, à ma profonde horreur, il se mit à pleurer. Je n'avais encore jamais vu pleurer un homme et j'en ai été toute ramollie. Et aussi... eh bien, j'avais toujours cru que les hommes étaient d'une seule pièce. Je ne pensais pas qu'ils se composaient de couches successives, comme les femmes. L'expérience m'avait appris qu'ils beuglaient, comme Ro-

bert, ou arpentaient la maison en jurant, comme Bob. Et qu'ils ne possédaient que deux humeurs, une bonne et une mauvaise, comme les robinets. Mais ce... bref, cet homme avait pris beaucoup de peine pour paraître à son aise et je l'avais sabordé, et même moi, je sentais que c'était la pire méchanceté qu'on puisse faire à quelqu'un.

— « Donne-lui un verre de gin, Robert, » dis-je.

— « Il a dit qu'il voulait de l'eau gazeuze. »

— « Il a besoin de gin. »

— « Ne vous dérangez pas, madame. Je m'en vais. »

Je le repoussai sur son siège, parce que les mots, c'est très bien, mais il n'y a pas un mot qui vaille un contact humain, si bref soit-il.

« Je ne sais pas pourquoi, » reprit-il, « j'avais cru que de me nettoyer un peu allait me rendre respectable. Je ne suis pas... je ne ressemblerai jamais aux autres gens, Miss Angie. Cela, je l'ai déjà compris. Mais voici ce que je m'étais dit. Moi et les autres Réadaptés Volontaires. Je ne peux pas trouver de travail stable. Aucun travail. Même s'il n'y avait pas le handicap de mon passé, je suis trop vieux. Je n'ai pas de formation professionnelle, à part des travaux manuels quand j'étais en cabane, et ça... Bref, je me suis dit : « Quel genre de travail peut-on trouver sur terre qu'une machine ne fait pas et que les gens ne veulent pas faire, mais que je pourrais faire moi ? »

— « J'en connais un, » dis-je avec amertume, « seulement vous n'êtes pas équipé pour le faire. Au vrai, même moi, j'ai l'air de ne pas y arriver. »

— « Voilà ce que je pensais, » reprit-il en rallumant son cigare et en arborant une expression un peu rassérénée. « Ecoutez. On a des mécaniques pour s'épargner de la peine dans tous les autres domaines. Mais on n'a rien pour remplacer la mère et l'épouse. Vous avez des conseillers, des groupes de jeux et tout le bataclan, mais vingt heures par jour au moins, c'est à la mère que revient le travail. »

— « Je sais, » dis-je en soupirant. « Mais, Smitty, si sensible que je sois à votre offre de devenir le baby-sitter et l'ami de la famille, je vois mal ce que vous pourriez faire. Il ne s'agit pas seulement de me débarrasser de Robert de temps à autre. Il faut s'occuper de son développement. Pourquoi Robert veut-il grimper aux rideaux ? Pourquoi dois-je fermer les yeux et conjurer le sort chaque fois que j'entre dans une pièce où il m'a précédée ? Et il est exactement comme Bob ! Alors qu'il vient de faire quelque chose de positivement atroce, il me regarde avec ces grands yeux innocents et il a l'air de m'accuser. Vous croiriez que je lui ai enfoncé des échardes de bambou sous les ongles au lieu de me creuser la cervelle nuit et jour pour trouver des moyens de le contenter. »

— « Allons, Miss Angie, votre mari ne commet tout de même pas d'atrocités, n'est-ce pas ? Il semble être un jeune monsieur si raffiné, si gentil. »

— « Evidemment, se retrancher tous les soirs dans la Salle d'Omnivision n'est peut-être pas à proprement parler une atrocité. Mais c'en est peut-être une si vous considérez que cela tue une magnifique soirée sept fois par semaine. »

— « Vous pourriez aller vous asseoir à côté de lui. »

— « Je n'aime pas les émissions sportives. Toutes ces marionnettes qui s'agitent sur un terrain ou un autre ! Je ne vois vraiment pas ce que des hommes conscients et organisés... »

— « Voilà le gin, » déclara Robert cordialement en renversant sens dessus dessous le gyroverre.

— « Ne fais pas ça. » (Même moi, cela me démonte.)

— « Buvez-le, » dit Smitty généreusement.

— « Non, non. C'est pour vous. Je ne bois jamais si tôt. »

Smitty prit le gin et le contempla.

— « Je... j'ai suivi la cure, » dit-il lentement.

— « Oh ! excusez-moi. Mais vous aviez l'air de quelqu'un qui a besoin d'alcool. »

— « Je t'avais dit qu'il voulait de l'eau gazeuze, » commenta Robert avec dédain. Et pour montrer à quel point il était méprisant, il s'élança à l'assaut du second rideau. J'ai pensé : « Après tout, il faudra de toute façon que j'en rachète une paire neuve. »

Mais Smitty tenait toujours le gin qu'il regardait en le faisant tourner lentement.

— « J'ai suivi la cure, » reprit-il. « mais cette fois... l'odeur de l'alcool me rappelle des tas de choses. Vous savez d'où je suis sorti, Miss Angie ? »

— « J'en ai une petite idée, » dis-je. Comment répondre à quelqu'un que l'on sait. Surtout quand on ne sait manifestement pas. Pas vraiment.

— « Je sors d'un taudis. En avez-vous jamais vu ? »

— « Oui, pendant ma dernière année d'université. J'en ai visité un pour rédiger un exposé trimestriel. Je l'ai appelé « Etude sur un type social en voie de disparition. » Je portais une robe en voile de plastique blanc, avec un camélia rose dans les cheveux. J'avais l'impression d'aller au zoo. Les gens ne sont pas gentils, Smitty, » ajoutai-je pour m'excuser.

Smitty tenait toujours son gin et le humait.

— « Je n'étais pas non plus si formidable que ça. Continuez. »

— « Je me rappelle avoir suivi une sorte de balcon tout tremblant qui me donnait l'impression de devoir s'effondrer sous mon poids d'une minute à l'autre. Je suis passée devant des portes-fenêtres tapissées de vieux journaux fixés par des punaises et je me suis arrêtée devant l'avant-dernière. J'étais censée rendre visite à l'homme qui habitait là pour lui proposer de l'emmener se faire soigner à la clinique. C'était le prétexte.

» J'ai frappé. Je suis entrée. J'ai dû attendre que mes yeux s'habituent à l'obscurité pour y voir quelque chose. L'atmosphère était imprégnée d'une odeur d'ammoniaque, de pétrole et de haricots rouges en train de cuire, bien que rien ne cuisît dans la pièce. Quelqu'un a toussé. L'homme que j'étais venue voir était maigre, avec l'air soupçonneux, et il était atteint de tuberculose. Il y avait de la vieille, très vieille crasse dans les fentes des murs, les replis des draps et jusque dans l'atmosphère. Pas seulement sa crasse à lui. Une espèce de crasse anonyme refroidie provenant de tous les gens qui avaient séjourné là sans y vivre.

» Je lui ai dit : « Je suis venue pour vous conduire à l'hôpital. » Il m'a répondu : « Allez au diable. » Et il ne m'a même pas regardée. »

— « Ç'aurait pu être moi, » commenta Smitty. « Qu'est-ce que vous avez fait ? »

— « Je suis partie. L'exposé n'avait pas besoin d'être long. Mais je n'étais pas aussi mauvaise que j'en ai l'air, Smitty. Je n'ai cessé de penser à cet homme. Et à cette pièce pleine de la crasse d'autrui où il vivait. Il y a de la crasse plaisante et pas malpropre, vous savez. Comme celle de Robert. Mais j'essayais d'imaginer ce que cela devait être, quand on est toujours abruti par les drogues ou l'alcool sans jamais voir le monde et sans jamais savoir ce que c'est que d'être un homme. Oh ! Smitty, je suis *désolée*. Je ne voulais pas... »

— « Non, je suis content que vous sachiez. Parce que, voyez-vous, j'ai passé par la Réadaptation Volontaire. Physique et mentale. Le physique, ce n'était rien. Je ne sais même pas quelles maladies j'avais. Mais le mental... »

Smitty avala le gin, tout d'un seul coup. Puis son regard devint vide et il frissonna.

« C'est pire d'en avoir et de ne pas en avoir envie que d'en vouloir et d'en manquer, » remarqua-t-il tristement. « Si on vous enlève vos habitudes, qu'est-ce qui vous reste ? Le décor en papier s'envole et il n'y a plus rien de beau nulle part.

» Il a fallu que je « naisse » à un âge avancé, » finit par ajouter Smitty, « que je naisse adulte. Croyez-moi, Miss Angie, quand les bébés crient, ils ont leurs raisons.

» Mais voyez-vous, maintenant je sais comment fonctionne le cerveau humain, parce que le mien a été ouvert et passé au jet sous mes yeux. Et j'ai aussi quelque chose d'autre, de spécial, pour Robert. »

— « Pour Robert ? »

— « Miss Angie, je ne veux pas vous choquer. Mais ce qu'est en réalité un petit garçon... eh bien, quand je voulais à manger ou de l'alcool ou autre chose du même ordre quand je n'avais pas simplement envie de donner des coups de pied dans les boîtes à ordures, je le voulais avec tout mon être, je le voulais tout de suite et je me moquais pas mal qu'il y ait quelqu'un de blessé, quelque chose de cassé ou même que je risque de me faire prendre. Alors vous voyez, j'ai ce vieux « moi » que je garde dans un coin de mon cerveau et qui ne bouge plus ni pied ni patte, mais je le regarde tout le temps et vous savez à quoi il ressemble terriblement ? »

— « A quoi ? » demandai-je, grinçant un peu des dents au bruit du deuxième rideau qui se déchirait.

— « A un très petit garçon. »

— « D'accord. Mais comment s'y prendre pour lui ouvrir le cerveau et le passer au jet ? »

— « Vous n'y êtes pas du tout, Miss Angie. Je veux dire que je comprends ce qu'il ressent. Alors que ce n'est pas votre cas, si vous me pardonnez cette liberté. »

— « Oh ! je... » Une idée me traversa brusquement. « Mon Dieu !

La cousine Alice ! J'étais en train de m'habiller pour conduire Robert à un goûter d'anniversaire. »

— « Qu'elle aille se faire..., la cousine Alice, » déclara Robert. Il ressemble étonnamment à son père.

— « Tss-tss, » fit Smitty d'un ton réprobateur. « Ce n'est pas correct. Dis plutôt : « Que la cousine Alice aille se faire cuire un œuf. »

— « C'est bien ? » questionna Robert avec le regard adorateur qu'il réserve généralement aux ouvriers qui viennent faire des réparations.

— « Ce n'est pas correct non plus, » ai-je remarqué.

— « Il faut bien qu'un petit garçon dise quelque chose, » répliqua Smitty. « C'est ce que j'essayais de vous expliquer. »

— « Oui ! » acquiesça Robert avec enthousiasme.

***

Après l'enfer que représente invariablement une réunion d'enfants réussie, la maison était un véritable paradis, même avec Robert dedans.

Je suis allée dans la cuisine pour concocter quelque chose pour le dîner et Robert est survenu comme une trombe en hurlant, ce qui est le diapason ordinaire de sa voix.

— « Chut, mon petit, » dis-je, occupée à réduire convenablement de moitié une recette de soufflé. « Comment divise-t-on trois œufs en deux ? » Impossible d'avoir un demi-œuf. J'optai pour deux.

— « Où est mon couteau ? » hurla Robert.

— « Tais-toi, chéri. Voyons, cela ferait deux cuillers et demie de farine. Mais je ne peux pas avoir une moitié de... »

— « *Maman* ! »

— « Oh ! bon. Ton couteau ? Ton couteau ? » marmonnai-je en tâtant ma personne. Il était enfilé dans ma ceinture.

— « Y a un loup dans ma chambre, » expliqua Robert en repartant, couteau de caoutchouc au poing.

— « Cinq, six, » dis-je, pointant la farine. Robert s'imagine que le quartier est infesté de loups. « Six, sept. » Qu'est-ce que c'est comme complexe ? Lupomanie ? Est-ce le mot juste ? « Huit .»

Un fracas abominable retentit à ce moment dans la chambre de Robert. « Oh ! mon Dieu, » pensai-je. « J'ai oublié d'emporter la chatte. Je parie qu'il lui a lancé le lit à la tête. »

— « Un loup ! » hurlait Robert.

J'entrai dans sa chambre.

Au beau milieu de la pièce, il y avait un énorme loup à la gueule dégoulinante de bave. Robert tournait autour, poignard de caoutchouc à la main. Le loup me regarda et banda ses muscles pour me sauter dessus.

— « Sauve-toi, Robert ! » ai-je hurlé.

J'entendis Smitty s'écrier : « Qu'est-ce qui se passe ? » Il avait été alerté par ma voix et il accourait.

C'est la dernière chose que j'ai entendue. La dernière chose que j'ai

vue, c'est Robert sautant sur le dos de ce fauve vorace et lui donnant de grands coups de couteau en caoutchouc.

Smitty me balançait sous le nez un flacon d'alcali quand je revins à moi.

— « T'en fais pas, maman, » disait mon fils de sa voix la plus douce. « Robert a tué le loup. »

Robert et Smitty se tordaient les côtes de rire. Je les aurais étranglés avec plaisir.

— « Et comment t'es-tu débrouillé pour réussir ce coup d'éclat ? » demandai-je.

— « Avec un acoplace, » déclara mystérieusement Robert. « C'est Smitty qui me l'a donné. »

— « Qu'est-ce que c'est que cet acoplace et comment Robert s'y est-il pris ? »

— « Un ectoplasme, » reprit Smitty avec une savante correction. « Je l'ai eu pendant ma réadaptation. Cela sert pour... heu... la technique projective. Vous pouvez me croire, Miss Angie, il en a eu de l'exercice, cet ectoplasme. »

— « Où est-il maintenant ? » Je n'osais pas regarder autour de moi.

— « Je ne sais pas, » répondit Smitty. « Je l'ai donné à Robert. Maintenant c'est le sien. »

— « Absolument pas. Je ne veux pas de ce truc-là chez moi. »

— « Les garçons ont besoin d'exercer leur imagination, » répliqua Smitty. « Et tu ne feras plus de loups, n'est-ce pas, Robert ? »

— « Je ferai plus de loups, » acquiesça Robert.

— « Je *ne* ferai plus, » corrigea Smitty. « Voyez quel bon petit garçon vous avez là ? Laissez-moi m'occuper de son éducation et concentrez-vous sur votre mari. »

— « Smitty, vous êtes un merveilleux baby-sitter et ami de la famille. Mais je me concentre *déjà* sur mon mari. Ce n'est pas ma faute. Il n'écoute pas. Je pourrais aussi bien m'adresser aux moteurs de la maison. »

— « Ah ! il n'écoute pas ? » répéta Smitty énigmatiquement.



— « Il y a un cheval dans la baignoire, » annonça mon mari.

— « Je sais, je sais, » marmottai-je nerveusement. Je venais de sortir le soufflé. Il avait quelque chose qui n'allait pas. Je remarquai tout de suite un détail. J'avais oublié d'ajouter le fromage.

— « Est-ce que tu aimes le soufflé raté ? » demandai-je sans espoir.

— « Je te dis qu'il y a un... »

— « Oh ! ça va. Pas besoin de crier. Prends le couteau en caoutchouc de Robert et tue-le. »

— « Angie, » dit Bob du ton qu'il eût employé si nous avions parlé deux langues étrangères, « quand je rentre chez moi après une journée de travail, je suis fatigué. Ne peux-tu pas t'arranger au moins pour que je puisse... »

— « Tu n'es pas fatigué. Tu n'étais pas fatigué autrefois ! » fis-je en éclatant en sanglots.

— « Oh ! pour l'amour du ciel ! » gronda Bob. « Je vais aller avec Robert. Qu'est-ce qu'il fait ? Il verse de l'encre sur mes chemises blanches ? »

Tristement, je formai l'indicatif d'un sandwich au jambon.

Bob réapparut presque aussitôt, l'air bizarre.

— « Il y a un vieux vagabond dans la chambre de Robert, » chuchota-t-il comme s'il ne voulait pas donner l'éveil avant d'avoir appelé la police.

— « Ne t'inquiète pas, » dis-je, tout en sachant que je ne parviendrais pas à lui faire comprendre. « Ce n'est pas un vieux vagabond. Il s'appelle Smitty et c'est un ancien repris de justice. »

— « Un repris de justice ! Et il n'y a pas de quoi s'inquiéter. »

— « Inutile de t'égosiller. Il est corrigé maintenant et il a une bonne conduite. C'est un Réadapté Volontaire. »

— « Comment sais-tu s'il a une bonne conduite ? »

— « Je le sais, voilà. »

— « Angie, » reprit Bob, toujours dans cette langue étrangère, « tu ne sais rien du tout. Viens. Nous ne pouvons pas laisser Robert seul avec ce criminel. »

Mais Bob fut si fasciné par le spectacle qu'offrait la chambre de Robert, vue par le mur semi-transparent, que nous sommes restés plantés là à regarder.

Il y avait deux chats au lieu d'un, et Tina Louise crachait de fureur à l'adresse de son double.

— « C'est ça, » disait Smitty. « Laisse tranquille cette vieille chatte. Tout ce que désire un ex-repris de justice, tu comprends, c'est éviter les ennuis. Que ta bourgeoise te surprenne à tondre son chat, et elle te tannera le cuir. Mais comme ça, tu vois, tu fais ce que tu veux et elle ne peut rien dire. »

— « C'est vrai ? » répliqua Robert, les yeux brillants.

— « Oui. Vas-y. »

Robert tondit à cœur-joie. Il tondit jusqu'à ce le pseudo-chat disparaisse complètement.

Tina Louise quitta la pièce, le regard trouble. Elle n'a jamais été la même depuis.

— « Qu'est-ce que vous aimeriez pour dîner, Smitty ? » demandai-je.

— « Des épinards. Un steack haché et des pommes vapeur. Un verre de lait. »

— « Moi aussi, » cria Robert.

Un rugissement jaillit de la cuisine.

— « A qui diable destines-tu ce sandwich ? »

— « A toi, puisque tu as été si désagréable à propos du soufflé. »

— « Je n'ai pas été désagréable... »

— « Ecoutez, Miss, ce n'est pas le genre de dîner qu'il faut pour votre mari quand il rentre d'une dure journée de travail, » dit Smitty d'une voix réprobatrice.

— « Qu'est-ce que c'est que cette légende ? Il ne travaille pas tellement que ça. »

Je commençais à m'énerver un peu.

Un monstre bicéphale aux crocs imposants, couvert de piquants verts, fit son apparition. Je me saisis du coutelas de Robert et je le mis en pièces.

— « Tu as démoli mon monstre ! » gémit Robert.

— « Vous n'auriez pas dû lui détruire son monstre, » me dit Smitty avec reproche.

— « Oh ! pitié ! » Je fondis en larmes et me jetai sur le divan. « Allez tous au diable. »

— « Tss-tss, ce n'est pas le moment de renoncer, » dit Smitty d'un ton apaisant. « Cela marche très bien avec Robert et vous êtes exactement la femme qu'il faut à votre mari. C'est seulement... »

— « Seulement *quoi* ? »

— « Vous seriez furieuse si je vous le disais. »

Smitty sortit et revint peu après avec deux verres pleins de ce qui ressemblait à du rouge à lèvres liquide.

— « C'est un Bloody Paradise, » dit-il en réponse à mon coup d'œil interrogateur.

— « Qu'est-ce qu'il y a dedans ? »

— « Vous le trouveriez moins bon si je vous l'expliquais. C'est quelque chose que j'ai appris avant ma Réadaptation. J'ai des connaissances particulières, vous voyez, et il y a des fois où ça sert. »

Une seule gorgée d'un Bloody Paradise est déjà agréable et la moitié du verre vous donne l'impression de vivre sous l'eau. Sous l'eau, Bob commençait à avoir l'air positivement humain. L'expression de ses yeux n'était plus en langue étrangère.

J'ouvris la bouche pour dire : « Pourquoi ne me regardes-tu pas comme ça tout le temps ? » Mais mes cordes vocales étaient paralysées. Je ne pouvais pas prononcer un mot.

Smitty émergea de la cuisine et me sourit :

— « Voilà le tort que vous avez, » expliqua-t-il. « Vous parlez trop. »

J'entendis la porte de la Salle de Famille s'abaisser doucement derrière Smitty.

La soirée fut absolument délicieuse.

Non, il n'y a pas un seul mot qui vaille un simple contact humain.

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : A little human contact.



JUDITH MERRIL

Mort, où est ta victoire ?

Judith Merril est une personnalité de la science-fiction américaine. Les anthologies annuelles qu'elle publie sous le titre « The year's best S. F. », *et qui rassemblent les meilleures nouvelles de l'année écoulée, font autorité. Elle est en outre auteur, notamment de nouvelles où elle traite avec réalisme et minutie des thèmes de nature psychologique. Sur un sujet à l'apparente platitude (l'amour entre une femme et un fantôme !, elle donne ici la mesure de son talent.*



EDNA COLBY s'éveilla une heure après le lever du jour, n'ayant dormi que trois heures d'un sommeil agité. En peignoir et mules, elle se traîna jusqu'à la fenêtre et contempla sa ferme de Dutchess County (la sienne et celle de Jack, corrigea-t-elle en bonne épouse), le verger et les champs qu'effleuraient les premières lueurs d'une aube hivernale. Tout juste le début de l'hiver selon le calendrier, mais l'hiver... et le lit de Jack, près du sien, était aussi lisse, aussi vide que lorsqu'elle l'avait fait la veille.

Séparés par un tapis et une table de nuit en sycomore de style virginien, les deux lits paraissaient gris dans la lumière. Elle regarda par la fenêtre les pommiers, aux troncs torturés, dépouillés, et murmura : « Comme mon propre cœur. » Elle répéta la phrase, goûtant la saveur de chaque syllabe, écoutant sa voix de femme abandonnée. Puis elle descendit, un ruban rose ajoutant une note de langueur à sa chevelure artistement coupée.

Debout devant la cuisinière étincelante, elle préparait le café, les yeux fixes, sans voir les lambris en pin doré des murs de la cuisine. Elle réfléchissait à ce qu'elle devrait dire aux ouvriers de la ferme quand ils viendraient chercher les instructions de Jack pour la journée. Le café déborda avant qu'elle eût trouvé la bonne formule. Elle pinça les lèvres et passa une éponge sur le fourneau.

— « Il aurait au moins pu téléphoner, » marmotta-t-elle sèchement. « Les autres fois, il s'était quand même donné la peine d'essayer de donner le change. » Elle se rendit soudain compte que ces « autres » fois (jusqu'alors restées hypothétiques) s'étaient transformées ce matin en une

© 1958 *Mercury Press, Inc.*

certitude trop longtemps ignorée. « Je suis en train de le perdre, » songea-t-elle avec intensité. Puis, avec une colère jalouse : « Je l'ai perdu ! » Et enfin, dans un élan de pure rage, elle cria : « Non ! »

La porte de la cuisine claqua bruyamment. « Du café ! » cria la voix joviale de Jack dans une bouffée d'air glacé. « Ah ! mon chéri, on peut dire que ça sent bon ! »

Avant qu'elle eût esquissé le moindre mouvement, Jack traversa la pièce, l'enlaça chaleureusement d'un côté (pour éviter la cafetière qu'elle tenait dans l'autre main) et murmura tendrement : « Heureux anniversaire, ma chérie ! »

Il y avait en effet huit ans jour pour jour qu'avait eu lieu le cocktail. Ce cocktail d'avant Noël où Edna Arkwright, acheteuse adjointe de vêtements pour dames, avait rencontré Jack Colby, qui était quelque chose dans Madison Avenue. Elle, trente-cinq ans, chic sinon particulièrement jolie, fine de silhouette dans son nouveau soutien-gorge, et lui qui avait à peu près le même âge (légèrement plus jeune, en fait), sympathique, amical, bien de sa personne, et ne sachant guère à quel saint se vouer.

Ne sachant guère à quel saint se vouer et prêt à charger quelqu'un de la corvée, si ce quelqu'un montrait un certain tact. Il paraissait ignorer totalement quelle admirable matière première il formait ; il se contentait de se laisser aller, de voguer agréablement au fil des jours, bref, de se dissiper au lieu d'assumer dans la vie le rôle solide, bien établi, auquel ses antécédents le destinaient.

Il avait quitté les pommiers paternels à l'âge normal pour devenir officier dans l'Armée de Terre (ou était-ce les Forces Aériennes, Edna ne se rappelait jamais) et, après la guerre, il avait simplement accepté le poste qu'un parent éloigné lui avait offert dans sa société.

Et voilà, voilà ce qui, chez lui, attirait et irritait en même temps Edna Arkwright, talonnée par l'idée qu'il fallait chercher à améliorer son existence, au nom du code personnel qui l'entraînait inexorablement à la poursuite de sa destinée. Sans se lasser, elle chercha à convaincre Jack qu'il y avait en lui plus de possibilités qu'il n'en réaliserait jamais s'il se laissait ainsi couler sans effort vers la vieillesse. Que *faisait-il* de sa vie, de lui-même ? A cela, Jack ne trouvait pas de réponse.

Edna se rendait parfaitement compte que Jack Colby n'était pas dans son élément à la ville ; si persuadé qu'il fût de l'aimer, il commençait à s'amollir et, à coup sûr, il buvait plus qu'il ne devait. Dans sa totale sincérité d'intention, elle vit dans ses yeux la trace de quelque chose qui était, sinon perdu, du moins oublié et lui apprit à comprendre qu'elle, mieux que n'importe qui, saurait le lui faire retrouver.

Ils se marièrent cinq mois et quelques jours après le cocktail et, le père de Jack étant mort en lui léguant tous ses biens, ils partirent directement pour la demeure ancestrale du Dutchess County. Ils y vécurent selon leurs possibilités et leur rang, après qu'Edna eut dissipé l'atmosphère de renfermé développée au cours des dernières années que le vieux Mr. Colby avait vécues en célibataire. C'est-à-dire qu'Edna fit faire des travaux afin de donner graduellement à la maison et au reste du domai-

ne l'allure d'une propriété pour grands seigneurs terriens, en contraste avec les fermes fonctionnelles qui l'entouraient. Jack, par une sorte de concession à ses anciennes habitudes qui auraient dû se restreindre progressivement, fit quelques rares voyages à la ville pour s'occuper des investissements Colby et des questions d'affaires que soulève la culture des fruits moderne. Mais les expéditions de Jack à la cité ne diminuèrent pas comme elles l'auraient dû, encore que tous les autres projets d'Edna eussent prospéré comme pour prouver la justesse de ses plans. En dépit de ses efforts, il y avait dans la nature de Jack une espèce d'obstination qui refusait de renoncer à ses anciennes habitudes, même au bout de huit ans.

***

Et maintenant, toujours tenue fermement par son bras, le cou chatouillé par la courte barbe brune qu'à sa demande il se laissait pousser depuis leur mariage, elle s'aperçut qu'elle avait totalement oublié quel jour c'était. Huit ans (pas assez longtemps, semble-t-il, ou peut-être déjà trop longtemps...) et Jack était dehors depuis l'aube, apprit-elle, préparant quelque chose pour fêter ça. Il voulait qu'elle l'accompagne après le petit déjeuner. Quelque chose à lui montrer. Une surprise...

Mais il ne précisa pas sur-le-champ ce qu'il avait fait jusqu'à l'aube. Comme s'il n'avait pas encore compris la nécessité d'inventer une bonne excuse à l'avance et avait maintenant besoin de temps pour en improviser une.

Pendant qu'ils déjeunaient, il lui parla enfin de cette tardive partie de poker en ville, il avait perdu l'heure de vue... décidé de ne pas téléphoner de crainte de la réveiller... l'omnibus de nuit... rentré tard, sachant qu'il lui faudrait se lever de bonne heure... fait un somme en bas sur le divan du living-room pour ne pas la déranger.. debout tôt, et sorti...

Elle l'écouta avec une grave attention, lui effleura le front des lèvres, puis monta s'habiller.

Elle enfila ses vêtements dans un état de fureur concentrée, choisissant des chaussures de marche et une veste rouge vif (c'était la saison de la chasse) et se rendit compte seulement à ce moment-là qu'elle avait même oublié de commander quelque chose de spécial pour le dîner. Bah, les bois regorgeaient de lapins. Elle connaissait une délicieuse recette pour accommoder le lapin et cela n'en serait que mieux s'ils en tuaient un ou deux eux-mêmes.

Avec une sorte d'agacement supplémentaire elle se dit que cet oubli était inexcusable, elle qui s'était toujours occupée de tout avec tant de compétence ! La restauration et la transformation de la vieille maison ; le club de jardinage et la production de fleurs primées ; les articles qu'elle avait poussé Jack à écrire pour le *Journal du Fermier ;* le poste de conseiller en élevage et agriculture auprès du club des jeunes ruraux (1) du

(1) 4-H Club : club de jeunes ruraux dont l'emblème est un trèfle à quatre feuilles, chacune d'elles portant la lettre H (Health, Head, Hand, Heart : santé, tête, main, cœur).

pays qu'elle avait fait donner à Jack ; la diffusion des photos de la maison qu'elle avait su faire choisir par une grande revue : cette patiente mise au point de cent détails pour aboutir à l'élaboration d'une vie de grand standing basée sur une attitude et des idéaux admirables.

Mais il y avait : la bouteille dans la cabane à outils, (bien qu'ils aient convenu avec juste raison que l'alcool tue), les rentrées tardives et les excuses, les coups de téléphone pleins de faconde (auxquels elle avait cru au début)... et maintenant pas même un coup de téléphone.

Elle n'avait pas compté sur la persistance de ce côté coureur chez lui. Serait-ce possible que sa prudente administration soit réduite à zéro par la personne même qui devait la couronner ? Le mari idéal allait-il soudain détruire la perfection de l'œuvre de l'épouse idéale ?

Edna Colby se vit au bord du désastre, tout cela parce que Jack, en dépit de sa valeur, ne se rendait pas compte de la difficulté de ce qu'elle essayait d'entreprendre car rares sont les femmes qui savent garder assez de concentration d'esprit pour prendre un homme, le mouler selon sa vraie forme, et lui donner le mode de vie approprié, comme on fait entrer une œuvre d'art parfaite dans un cadre parfait.

Elle avait senti l'effluve d'un parfum inconnu dans la barbe de Jack Colby.

Edna Colby serra les poings.

— « Oh ! non, » murmura-t-elle. « Oh ! non, tu ne vas pas me perdre maintenant, Jack Colby. » Elle vira sur ses talons et descendit d'un pas décidé pour aller voir la surprise de Jack.

Elle le trouva qui l'attendait dans la cour en faisant ronfler le moteur de la jeep, un air de promesse espiègle sur le visage. Il pensait évidemment qu'il s'en était encore tiré cette fois-ci et que même si elle nourrissait quelques soupçons, des assiduités un peu plus prononcées de sa part arrangeraient tout.

Elle sourit, image parfaite de la châtelaine et s'installa à côté de lui, glissant les mains sous ses cuisses pour aplatir sa jupe. Elle repoussa avec impatience la main de Jack, livrant passage à son irritation le temps de dire sèchement :

— « Ce n'est plus de ton âge, Jack. »

L'espièglerie gamine s'effaça et, pendant un instant, elle distingua quelque chose d'autre dans les yeux de Jack.

— « Franchement, Jack, tes exploits de l'Air Corps ne t'ont pas suffi ? »

— « C'était l'Army Air Force, » corrigea Jack, et il mit la jeep en marche. Au bout d'un moment, il se força à sourire. Quand ils furent sortis de la cour bien tenue, au centre des bâtiments de ferme soignés et peints à neuf, elle était à nouveau la parfaite châtelaine et Jack à tous égards son époux dévoué.

***

Trois kilomètres et demi en jeep à travers bois, puis huit cents mètres

à pied les amenèrent en vue d'une plantation de jeunes sapins du Canada. Depuis trois ans, Jack lui promettait une haie pour séparer les porcheries de la nouvelle terrasse. Il ne lui manquait plus maintenant que l'approbation d'Edna pour déterrer les arbres choisis et les transplanter.

Il y avait déjà tout préparés une fourche et une bêche, une pile de sacs en toile et un diable pour charroyer les jeunes arbres jusqu'à la route. Jack avait emporté son déjeuner... et une gourde clandestine. Il pensait en avoir pour jusqu'au milieu de l'après-midi. Harold Jr., le fils aîné du métayer, avait déjà reçu l'ordre de faire creuser les tranchées à l'endroit voulu et de venir chercher Jack en jeep quand il aurait fini.

Les arbres étaient parfaits. Edna le déclara avec ravissement encore qu'elle eût de nouveau respiré un faible effluve de parfum inconnu dans sa barbe. Un peu plus tard, quand il se pencha pour ramasser les lapins tués pour le repas d'anniversaire, elle aperçut une trace de rouge à lèvres sur son cou. Elle n'en avait pas mis, ce matin. L'endroit était recouvert par le col de sa veste quand elle voulut le voir une seconde fois. Elle sourit quand il se retourna pour lui faire au revoir de la main. Son sourire, pensa-t-elle machinalement en conduisant la jeep vers la maison pour préparer le dîner de fête, avait été parfait. Jack devait être à cent lieues de s'imaginer qu'elle était plongée dans l'étude des moyens à utiliser pour le forcer désormais à se conduire convenablement.

***

A quatre heures, cet après-midi-là, Edna sortit du four un pâté fleurant bon les épices, vérifia l'arrangement du couvert mis sur la petite table devant la cheminée et se prépara à monter se baigner et s'habiller. C'est alors qu'Harold Jr. vint lui dire qu'il avait fouillé les bois pendant plus d'une heure sans trouver trace de Mr. Colby... ni trace de son travail sur les arbres. Il avait rapporté la bêche et la fourche, le tas de sacs et (bien qu'il ne le mentionnât pas à ce moment-là) la casquette de chasse rouge de Mr. Colby.

— « Il a dû vouloir aller jusqu'à la ville, » dit Edna du ton le plus naturel possible, en se rappelant la gourde. « Je pense qu'il téléphonera s'il... vous feriez peut-être bien de descendre au village et de jeter un coup d'œil. Il se peut qu'il ait essayé de téléphoner... »

Harold s'en fut et Edna monta. Quand elle fut lavée et habillée et qu'Harold fut revenu seul une seconde fois, elle commença à sentir la colère monter en elle. Jamais encore Jack n'avait commis pareille incartade.

Une demi-heure plus tard, elle commença à s'inquiéter. A six heures, elle était malade d'angoisse et à six heures et quart, elle téléphona à la police. A sept heures, en dépit d'une abondante chute de neige, la forêt était envahie par des pompiers volontaires, des gendarmes et tous les adolescents qui avaient réussi à se faufiler dehors pour participer aux recherches. Edna répondit aux questions des gendarmes avec autant de présence d'esprit qu'elle le put. Elle leur dit comment il était habillé, et

qu'elle avait rapporté elle-même le fusil. Harold Jr., expliqua-t-elle, avait ramassé le reste de l'outillage. Elle était sortie avec Mr. Coby vers huit heures et demie. Il avait fallu une demi-heure environ pour arriver aux plantations... probablement moins. Ils avaient choisi les arbres, tué deux lapins et marché jusqu'à une crête d'où il y avait une vue qu'ils aimaient bien, avant qu'elle le quitte. Elle ne savait pas exactement à quelle heure elle était arrivée à la maison ; mais c'était avant midi. Mr. Colby avait prévu qu'Harold Jr. viendrait le chercher au milieu de l'après-midi. C'est tout ce dont elle se souvenait qui puisse leur être utile. Peut-être Harold Jr. saurait-il quelque chose de plus...

Ils lui avaient déjà parlé. A minuit, les recherches furent abandonnées. Le lendemain, la description de Jack fut télégraphiée à tous les commissariats de l'Etat et du pays. A la fin du second jour, bien que les recherches fussent poursuivies, l'hypothèse la plus plausible était déjà acceptée : encore un de ces malheureux accidents de chasse, avec le corps de la victime dissimulé à la hâte.

On parla de draguer l'étang de l'ancienne carrière, mais les édiles froncèrent les sourcils, soulignant la distance considérable entre la carrière et les plantations de sapins. Ils désignèrent du menton l'épaisseur de neige qui avait recouvert le sol pendant la nuit et dirent :

— « On le retrouvera quelque part, au printemps, à la fonte des neiges. »

Pour Edna, la semaine d'avant Noël fut une période de choc et de douleur se fondant dans un sincère regret de sa solitude. Mais c'est la veille de Noël que ses nerfs lâchèrent, seule dans la vieille demeure où elle avait prévu le traditionnel repas de réveillon... l'oie rôtie, le pudding et la bûche dans la cheminée...

Elle prit l'avion pour New York, et passa Noël à l'hôtel. Aussitôt après le Premier de l'An, elle revint le temps d'engager un couple de gardiens et de promouvoir Harold Sr., Mr. Vandervardt Senior, au rang de régisseur. Puis elle emballa les quelques objets de la vieille maison dont elle aurait besoin (prendre même le strict nécessaire lui était pénible) et retourna en ville. Elle avait l'impression que sa vie était pratiquement finie. Comment songer à se lancer de nouveau à la poursuite de ce but pour le moins difficile qu'est le bonheur parfait ?

Il lui fallait trouver quelque chose pour passer le temps.

Les vêtements pour dames ne la tentaient pas. Elle se rappelait encore, fort nettement, l'entretien désespéré qu'elle avait eu avec le chef du personnel de chez Selden lorsque, pour la seconde fois, le poste d'acheteuse en titre lui avait filé sous le nez.

— « Allons, ma chère, » lui avait dit ce bon sens fait femme qui siégeait en tailleur strict derrière son bureau. « Vous ne resterez pas éternellement avec nous. »

— « Oh ! mais si, mais si, » avait insisté Edna.

— « Mais non, ce n'est pas votre genre. Vos ambitions ne correspondent nullement à ce qui nous intéresse. Pour vous, le paradis, ce sont les

pages de *Maisons et Jardins.* Un de ces quatre matins, vous allez rencontrer un pauvre diable sans défense dont le principal mérite sera de pouvoir vous donner ce genre de vie. Ce jour-là, pffitt ! vous sortirez si vite d'ici que vous renverserez la porte au passage. Nous donnons de l'avancement au personnel dont nous savons qu'il restera avec nous. »

Le souvenir de cette entrevue était assez vif pour que l'idée de recommencer dans ce domaine disparaisse aussi vite qu'elle était venue.

Elle arrêta finalement son choix sur un magasin de fleuriste. C'était en somme un compromis logique entre son statut de femme d'affaires et les trop brèves années de son récent passé.

Comme tout ce à quoi elle appliquait sa diligente sollicitude, la boutique d'Edna prospéra. Elle acheta l'immeuble bourgeois où elle était installée et, réservant le premier au magasin, étant donné l'expansion de l'affaire, elle transforma les étages supérieurs pour s'en faire une résidence. Après la ferme, elle se sentait à l'étroit dans un hôtel.

Le peu de temps qui lui restait, elle le consacra, sur le conseil d'amis et de médecins, à des réceptions, des concerts et des dîners. Il lui fut présenté un vaste assortiment de bons partis et elle fut cyniquement contente de découvrir que sous les apparences d'une riche veuve de quarante-deux ans, elle paraissait plus attirante maintenant qu'elle ne l'avait été dix ans auparavant lorsqu'elle était célibataire. Ce qui ne fit que confirmer sa suspicion que les hommes se rangeaient en deux catégories : ceux qui en voulaient à son argent et ceux qui couraient après quelque chose d'autre...

Edna Arkwright avait été séduite, sur la foi trompeuse d'une promesse de mariage, par un beau parleur assez intelligent pour se rendre compte qu'il ne pourrait pas arriver autrement à ses fins. Edna devenue Colby et veuve ne se rappelait que trop l'angoisse, l'affreuse terreur des semaines suivantes à l'idée de se découvrir dans Cet Etat. Elle n'avait en contrepartie aucun souvenir du plaisir — le monsieur était beau parleur, mais il n'avait rien fait pour dissiper l'impression qu'elle avait lorsqu'elle était vierge : que les filles qui s'Y livraient En exagéraient les mérites par rosserie pour rendre jalouses leurs sœurs plus vertueuses. Quant aux plaisirs de la maternité, n'avait-elle pas le témoignage réitéré, depuis le commencement des temps, de sa propre mère ? L'honneur de vivre dans la puanteur des couches était-il censé compenser l'horreur d'un accouchement, les heures de torture, toute cette histoire sale et humiliante qui était, en fait, une réaction animale à l'instinct aveugle qui pousse l'organisme bestial à se reproduire ?

— « Jack, » avait-elle déclaré fermement, et à plusieurs reprises, « ce genre de chose convient peut-être très bien à certaines personnes. Mais toi et moi, nous sommes *civilisés.* »

Parfois, bien sûr, certaines restrictions de la « civilisation » avaient dû céder. Mais Edna avait toujours veillé à ce que, même dans ces moments-là, il fut clairement entendu qu'une certaine tenue devait être gardée, comme d'habitude. On ne peut guère rendre les gens civilisés responsables du milieu où ils ont passé leur enfance (au vrai, il y a un cer-

tain mérite à passer, par exemple, d'un logement de deux pièces dans le Bas Quartier Ouest à une ferme délicieusement restaurée dans Dutchess County) mais retomber au stade animal lui avait paru impensable.

Aussi Edna ne perdait-elle guère de temps avec des hommes dont l'amitié ne savait demeurer impersonnelle. Elle se consacra à sa boutique et à sa nouvelle maison avec une énergie telle qu'en très peu de temps la première fut une affaire en plein essor et la seconde un chef-d'œuvre d'art décoratif. C'est alors seulement, sa routine mondaine fixée et son travail diminuant, qu'Edna Colby eut des moments de loisirs.

Elle n'était pas sûre d'aimer cette oisiveté. Il y avait de mystérieuses vibrations au tréfonds d'elle-même, qui se transformèrent en une rongeante inquiétude que rien, ni la lecture tardive, ni l'exercice ni la privation de café ne put empêcher de tourner en une insomnie chronique.

Quelque chose lui manquait... quelque chose...

Elle se tournait et se retournait dans son lit jusqu'à ce que l'aube apparaisse aux fenêtres de sa chambre rose et quand elle venait, elle lui rappelait Jack. Finalement, Edna se rendit compte qu'elle était hantée par l'idée que Jack menait quelque part joyeuse vie.

C'était une obsession ridicule, elle le savait. Mais elle n'arrivait pas à la chasser. Elle se rendait compte que c'était le symptôme de quelque tourment intérieur dissimulé dans son subconscient, et cela l'effrayait.

Puis ce fut le printemps. Le magasin révélait une déconcertante tendance à marcher tout seul. Les jonquilles et les premiers narcisses lui rappelèrent les oignons de tulipes qu'elle voulait cueillir à la ferme. Elle aurait pu les faire envoyer, bien sûr...

Mais elle se demandait si on avait pensé à tailler les lilas. Et ce qui lui vint ensuite à l'esprit (les pommiers en fleurs) la convainquit qu'elle avait *besoin* d'une partie du mobilier de la salle à manger de la ferme pour son duplex citadin. C'est pourquoi, par un chaud week-end de la mi-mai, Edna emballa un pantalon et une chemise de nuit dans un carton à chapeaux, sortit du garage la voiture qui lui servait si peu et longea le fleuve pour se rendre à la vieille ferme, sans avoir prévenu.

Elle arriva pour trouver l'allée pleine d'ornières et dépouillée de son gravier, la pelouse échevelée, les bordures de fleurs en désordre et la maison elle-même sentant la poussière et le moisi. Elle ne resta pas coucher là, mais elle donna leurs quinze jours aux gardiens et rentra aussitôt en ville pour prendre ses dispositions en vue d'une absence indéfiniment prolongée.

Quand elle retourna là-bas, la semaine suivante, elle était attendue. Elle avait écrit à une amie du Club de Jardinage en lui demandant de chercher des domestiques pour s'occuper de la maison. Elle constata à son arrivée que les dames du Club s'étaient déjà attaquées aux plates-bandes. L'homme et les deux femmes qu'elle avait fait engager arrivèrent à dix heures et demie pile. Une des femmes portait un panier (« Miz Barron a dit de vous dire : « Bienvenue de la part des dames du Club de Jardinage ») contenant

du lait frais, du beurre, une salade de légumes, un pain cuit à la maison encore chaud et un poulet rôti enveloppé dans du papier d'argent.

Toute la journée, ils s'activèrent tous les quatre à brosser, frotter et nettoyer. Le soir, la maison était propre et Edna épuisée. Elle se laissa mariner dans un bain chaud, se coucha et fut prise par le sommeil avant d'avoir pu penser aux insomnies des derniers mois.

— « Quelle imbécile j'ai été ! »

Lorsqu'elle s'éveilla au matin, elle eut de nouveau la même pensée, le soleil inondant la pièce à travers les fins rideaux ivoire. Et elle s'avisa soudain qu'elle avait une fois encore oublié de se rappeler une date : demain, songea-t-elle avec un coup au cœur, c'est l'anniversaire de notre mariage. Est-ce cela, se demanda-t-elle avec surprise, serait-ce possible que ce soit cela qui l'ait poussée à revenir ici ?

Elle occupa cette journée-là à faire des visites, des courses et des arrangements. Elle dîna dehors, avec les Barron ; quand elle rentra chez elle, il était presque onze heures. Elle fit le tour de la grande maison vide pour vérifier portes et fenêtres, puis s'aperçut que l'idée de se mettre au lit l'enchantait fort peu. Elle avait presque peur de ne pas retrouver le paisible anéantissement de la veille.

Elle redescendit en déshabillé, prépara du chocolat, essaya de lire, sans parvenir à se concentrer. A la fin, elle alluma la télévision et la regarda d'un œil distrait. Sur le coup de minuit, elle tourna la tête et vit Jack installé dans son fauteuil favori.

— « Jack... » chuchota Edna. « Oh ! Jack, *non !* »

Il était assis là, plus rubicond et barbu que jamais, habillé comme il l'était cinq mois plus tôt, à part la casquette, et son sourire était un curieux mélange de tendresse et de désinvolture, comme s'il éprouvait quelque besoin d'insuffler une certaine jovialité à ses premiers propos.

— « Heureux anniversaire, chérie, » dit-il sans atteindre tout à fait à la gaieté désirée.

— « Mais, Jack... »

— « Oh ! je sais, je suis mort, Edna. Autant que tu te mettes tout de suite cette idée-là dans la tête. Ça y est ? »

Elle inclina la tête, avec lenteur.

— « Comment... comment cela s'est passé pour toi, depuis, Jack ? »

Il haussa les épaules.

— « Très bien. » Il paraissait distrait. Cela lui ressemblait bien peu. Edna avait appris à se méfier quand il se montrait différent de son caractère habituel.

Une foule de pensées traversa le cerveau d'Edna. Elle retrouva soudain l'état d'esprit qu'elle avait lors de cet autre anniversaire. Jack était là (de quelle façon, cela importait peu pour l'instant), il était là et elle pouvait lui parler, le voir, peut-être même le toucher. C'était comme si les cinq mois écoulés n'avaient jamais existé. Elle se dit que cette trace de rouge à lèvres se voyait peut-être encore sur son cou.

Tout cela à cause d'une intonation. Mais elle le connaissait trop bien

pour ne pas l'avoir remarquée. Elle le connaissait trop bien pour ne pas comprendre ce que cela signifiait.

— « Jack... qu'est-ce qui t'est arrivé ? » La question fusa spontanément. Elle bouillonnait de choses qu'elle voulait absolument savoir et elle était encore trop secouée pour se laisser arrêter par l'idée de manquer aux bonnes manières.

Avec la même légèreté forcée qu'il avait témoigné avant, Jack confirma ses conjectures de décembre dernier en quelques phrases hachées. Un chasseur étourdi avait bien tiré le mauvais gibier. Puis, découvrant Jack mort d'une balle dans le cœur, le meurtrier avait préféré la retraite à l'honneur ou au courage. Il avait enveloppé le cadavre tout chaud dans une des toiles à sac, attaché le paquet sur le diable, l'avait trimballé à travers quatre cents mètres de bois et l'avait jeté au fond de l'étang de la carrière, tandis que les premiers flocons de neige effaçaient sa piste. Puis le chasseur avait disparu, probablement en direction de sa voiture, puis de la ville. Jack, avec son insouciance typique, ne paraissait pas lui en vouloir particulièrement.

— « Le diable ! » s'exclama Edna. « Mon Dieu, je l'avais complètement oublié et je suppose qu'Harold Jr. n'avait pas pensé à en parler non plus. Pas étonnant que personne n'ait compris comment ton... comment il a dû aller jusqu'à la carrière ! » Une autre idée l'assaillit : Mais c'est terrible ! Maintenant ton... Je veux dire... » corrigea-t-elle maladroitement, « on ne te trouvera pas. »

C'était impensable... atroce de savoir où était Jack, maintenant, et de penser qu'il n'y avait eu ni service funèbre ni enterrement dans les formes. Jack... au fond de la carrière... attaché au diable, dans l'eau noire, glaciale.

— « Il faudra les prévenir tout de suite. Dès la première heure. »

— « Chérie, » déclara Jack d'un ton gêné, « on ne te croira pas. Comment expliqueras-tu ta certitude ? »

— « Eh bien, je n'aurai qu'à... » Edna appliqua soudain sa paume devant sa bouche. « Oh ! chéri, je n'avais pas réfléchi ! » Elle s'élança à travers la pièce pour atterrir dans le giron de Jack, nouer les bras autour de son cou et se blottir contre sa poitrine. Ce n'est que plus tard qu'elle s'avisa que la chance l'avait favorisée en dotant Jack de la substance nécessaire pour l'accueillir. Sur le moment, elle fut trop occupée à l'étreinte et à l'embrasser, ayant compris enfin, et d'abrupte façon, ce qui lui arrivait de stupéfiant et de merveilleux. « Oh ! je suis si contente de te voir ! Tu n'imagines pas à quel point tu me manquais ! »

Elle ne devait s'apercevoir que peu à peu que Jack lui rendait son étreinte avec une parfaite courtoisie mais aussi le désir manifeste d'y mettre un terme le plus vite possible.

— « Oh ! si, chérie, » répliqua Jack d'un air malheureux, « puisque c'est toi qui me retiens ici. »

Elle s'écarta.

— « Moi ? »

— « Voilà... » Jack était éperdu d'embarras. « Expliquer la chose est assez difficile. En un certain sens, cela ressemble beaucoup au temps où je n'étais pas encore... bref, tu sais. Le paysage est le même, mais il est sauvage... il ne comprend ni route ni maisons, bien qu'il soit très agréable. L'horizon aussi a quelque chose de très curieux. Parfois je jurerais qu'il est plat ; je crois que je vois beaucoup plus loin que je ne le pouvais auparavant. Mais ce n'est pas commode à déterminer. »

— « Est-ce qu'il y a d'autres gens ? » questionna Edna à brûle-pourpoint. Même dans les moments où elle était au comble de l'émotion, elle parvenait à garder son sang-froid sur certains points, elle l'avait constaté depuis longtemps — et le soupçon qu'elle nourrissait dans son esprit réclamait des éclaircissements.

— « Des gens ? Oh ! oui, il y en a des quantités. Je les distingue... de loin. » Il y avait une nuance de regret dans sa voix. « J'aimerais aller bavarder avec eux... voir ce qu'ils font. »

— « Et tu ne peux pas... rejoindre ces hommes... et ces femmes ? » Du bout du doigt, elle lui caressa le menton à travers sa barbe sans le quitter des yeux.

— « Non, non, je ne peux pas. C'est parce que tu... eh bien, parce que je ne peux pas quitter les limites de la ferme... sauf jusqu'à la carrière, naturellement. »

Elle constata qu'il se trémoussait nerveusement : sa caresse le troublait. Peu ou prou doté de substance, Jack conservait ses réflexes. Elle se demanda s'il y avait quelqu'un qui se chargeait de les maintenir en forme.

— « Ces gens ne peuvent-ils venir te rejoindre ? »

Jack secoua la tête.

— « Je crois que cela fait partie des règles. Ou bien c'est qu'ils n'ont pas encore remarqué ma présence. Peut-être que je ne suis pas encore réellement des leurs... Peut-être ne me voient-ils pas. Je me demande si par hasard tu n'es pas la seule qui saches que j'existe. »

— « Qu'est-ce que c'est que ces règles, Jack ? *Personne* ne te les a donc expliquées ? N'y a-t-il eu *personne* pour t'accueillir ? » Edna s'installa plus confortablement sur les genoux de Jack.

— « Oh ! non ! » dit Jack, comme si c'était l'évidence même. « On ne peut revoir que ceux qui tiennent à vous. Ce sont eux qui vous accueillent. Je ne sais pas... je ne suis pas sûr... tout se passe comme on s'y attend... mais cela ne vous réconforte que dans une certaine mesure. » Il secoua de nouveau la tête et Edna vit que bien des côtés de son existence nouvelle le déconcertaient. Elle étudia attentivement la question.

— « Mais, mon chéri, tu as beaucoup de parents... *là*... Il me semble que ton père au moins, ou ta mère... »

— « Eh ! non, ma douce, » répliqua Jack. « Vois-tu, ils n'ont pas été prévenus de mon arrivée. Cela s'est produit trop vite. Ou il aurait fallu qu'ils se trouvent là à point nommé... et, naturellement, ils n'y étaient pas... Me voilà donc là-bas sans que personne le sache et je ne pense pas qu'on le découvre maintenant. Tu comprends... » Il lui tapota

maladroitement l'épaule. « Je n'ai pas l'impression d'être entièrement passé de l'autre côté. Et cela parce que personne n'étant averti là-bas que j'avais besoin d'être accueilli, il faut que quelqu'un d'ici, qui m'aime, me dise adieu. »

— « *Te dire adieu !* » Edna recula à bout de bras, se détachant presque du cou de Jack. « Je me sentais si malheureuse sans toi que je ne pouvais même pas supporter de vivre ici plus longtemps. »

— « Oui, ma douce, je m'en doute, » dit Jack lentement, la reprenant dans ses bras et la pressant contre lui. « Oui, bien sûr. Mais ne vaudrait-il pas mieux... heu... que tu cesses de me retenir ? Je suis au fond de cette carrière, tu sais. »

Le choix des termes était malheureux. Edna se représenta soudain Jack, son enveloppe de toile à sac, le diable, l'eau noire et froide même si près de l'été, les herbes et les poissons... Y avait-il des poissons dans la carrière ? Quelqu'un avait pu y mettre des alevins, non ? Elle souhaita que personne n'en ait eu l'idée.

Elle se serra contre le chaud et substantiel mari qu'elle avait retrouvé ici, dans la maison.

— « Et que je te laisse vagabonder ? Pour faire ce que j'imagine ? »

Jack tiqua.

— « Mais c'est pour cela que c'est fait. »

— « *Quoi* ? » dit-elle avec indignation.

— « Non... pas ça... pas ce que tu crois, » dit-il vivement. « Je parle du vagabondage ; on rencontre des gens, on leur parle, on voit ce qu'ils font. »

— « Jack Colby, je t'ai récupéré et je ne vais pas te laisser repartir. »

Jack soupira.

— « Ecoute un peu, Edna, tu ne peux pas me retenir contre mon gré. »

— « Tu viens de dire le contraire. »

— « Oui, tu peux me garder à la ferme. Mais tu ne peux pas me faire rester dans la pièce avec toi et te parler sans que j'y mette aussi du mien. » Comme pour le démontrer, Jack parut soudain un tantinet moins chaud, un tantinet moins substantiel. Sa peau prit une étrange transparence et sa poitrine ne fut plus soulevée par la respiration. Sa voix avait une sonorité lointaine encore que pleine de défi. « Si c'est là ton attitude, je m'arrangerai pour que tu ne me revoies plus jamais, même quand je regarderai par-dessus ton épaule. »

— « Jack ! » gémit Edna. Elle était au désespoir. Sa voix changea. « Jack ? » Son négligé bâilla à l'encolure.

— « Bonté divine, Edna, que... ? » Il était là, dans les prunelles soudain dilatées et très perceptibles de Jack, cet éclair polisson qui, seulement cinq mois auparavant, avait cruellement serré le cœur d'Edna mais qui était maintenant son allié. « Edna ? »

— « Ne m'abandonne pas, Jack. Pas ce soir. »
— « Eh bien, que je sois... »
Damné ?

Les nuits se succédèrent et jamais Jack ne manqua au rendez-vous. Edna Colby s'épanouit à nouveau et jamais la maison ou la ferme n'avaient eu l'air plus avenantes et prospères, mieux entretenues. La façon étonnante dont elle avait repris le dessus suscita les commentaires de ces dames du Club de Jardinage. Edna n'avait jamais été plus heureuse. Certaines, elle le savait, estimaient peu convenable qu'elle parût s'être consolée à si bref délai, en admettant qu'elle se console. Mais elle se conduisait bien. Même les pires mauvaises langues ne trouvaient rien à lui reprocher. Quelques-unes, elle en avait la conviction, surveillaient ses portes le soir pour voir si par hasard quelqu'un ne...

Mais personne... Personne qui eût besoin de porte.

Edna s'épanouit. Elle découvrait, maintenant qu'il n'y avait pas de danger, un certain élément de...

Eh bien, se disait-elle de temps à autre avec un certain sourire, Jack n'a plus jamais renouvelé sa menace ridicule de la quitter, hein ? En fait, il semblait plutôt plus... comblé... qu'il ne l'avait jamais été avant.

Au vrai, il n'y avait qu'un problème. Petit pour commencer, mais qui ne le resta pas. On ne peut pas toujours faire abstraction de l'avenir...

Assise dans son living-room, Edna Colby contempla autour d'elle le bois poli des meubles virginiens, les petits carreaux des fenêtres à la française qui s'ouvraient sur la roseraie en été, les murs jaune pâle et le tapis épais. Elle regarda les braises mourantes dans la grande cheminée de pierre.

Puis elle regarda la glace qui brillait sur la paroi en face d'elle.

Edna avait maintenant quarante-trois ans. Jack en avait trente-huit lorsqu'il était... *mort.* Il n'avait évidemment pas vieilli de façon frappante entre cette époque et le moment où il avait commencé à lui apparaître. D'après ce qu'il avait dit, son corps avait quelque peu vieilli quand il s'était matérialisé, mais pas dans des proportions comparables au rythme de son métabolisme à elle.

Jack était issu d'une race de campagnards vigoureux, de cette espèce qui paraît jeune à cinquante ans et se sent encore jeune à soixante-cinq. Edna avait jadis été petite et mince ; pendant son veuvage, elle avait commencé à se trouver maigre. Pour la première fois, elle avait pris du poids au cours de ces derniers mois. Elle s'examina attentivement : on aurait pu dire qu'elle commençait à paraître son âge ; ou bien encore qu'elle était boulotte.

La fin de l'été fit naître une autre inquiétude...

Edna ne commença à se tracasser réellement qu'en septembre. Jusque-là, elle s'était dit que, somme toute, elle était d'un certain âge.

C'était ridicule. Soudain irritée, elle se planta devant le grand miroir et tourna lentement sur elle-même, examinant une silhouette qui témoignait d'une espèce particulière d'engraissement.

C'était absolument ridicule. Qui aurait pensé à prendre certaines précautions dans ces circonstances ?

Elle frissonna comme si elle s'éveillait d'un rêve et se dirigea à pas lents vers la bibliothèque ensoleillée, où elle prit sur le rayon la grosse encyclopédie médicale, l'ouvrant à l'article *Stérilité psychosomatique* et se mit à lire avec attention. Quand elle eut fini, elle retourna examiner dans la glace sa silhouette nouvellement arrondie.

« Un état d'esprit détendu, réceptif. » Si seulement Jack avait daigné parler de ces choses avec elle, au lieu de s'y prendre avec ce qu'elle comprenait maintenant avoir été l'ardeur du désespoir, il aurait pu employer ces mots. « Bannir les craintes génératrices de tension... » Si elle avait trouvé les phrases pour exprimer à Jack ce qu'*elle* ressentait (pas *maintenant,* bien sûr, pas maintenant que cette horrible chose était arrivée), la semaine dernière, le mois dernier, hier... voilà ce qu'elle aurait dit.

Pendant un bref instant, Edna eut la sensation d'avoir perdu quelque chose ; quelque chose qui aurait pu être, si on lui avait donné un peu plus de temps.

Maintenant sa bouche était une mince ligne dure et la patte d'oie était nettement visible aux coins de ses yeux plissés.

Quand Jack apparut au détour du couloir, cette nuit-là, il trouva Edna qui l'attendait au milieu de la chambre, une valise soigneusement préparée à ses pieds.

— « Espèce de brute ! » clama-t-elle d'une voix aiguë. « Animal dégoûtant ! Fiche-moi le camp ! »

Jack la regarda avec des yeux ronds. Puis, peu à peu, la surprise fut remplacée par une expression de soulagement naissant.

— « Attends seulement que je revienne ! » conclut Edna.

Le soulagement disparut du visage de Jack Colby.

Edna avait déjà informé Harold Sr. qu'elle avait été brusquement appelée en ville pour quelques jours. Elle prit la voiture et s'en fut non pas à New York, mais à Boston, où elle ne connaissait personne et où personne ne la connaissait. Elle coucha dans un hôtel et, à la première heure, le lendemain, elle téléphona pour demander un rendez-vous à un obstétricien de réputation nationale.

La réceptionniste du Dr. Martin déclara avec fermeté, pour commencer, qu'il n'y avait pas une minute de libre avant quinze jours. Mais dans ces sortes de joutes, Edna était dans son élément. Elle émergea triomphante de la bataille du téléphone avec un rendez-vous pour l'après-midi. Elle passa une matinée édifiante à inspecter la Grand-Place et quelques-uns des sites historiques les plus célèbres. Elle nota mentalement les autres endroits à visiter à la fin de la journée ; il y avait une

conférence intéressante sur la protection des plantes en hiver au Jardin Botanique de Boston...

Elle n'y alla jamais. Le médecin, un homme du type jovial et rondouillard, lui dit exactement ce qu'elle avait essayé de se cacher.

L'examen avait été à la fois complet et savant en dépit de sa rapidité. D'un air souriant, il lui assura que ses symptômes témoignaient d'une fertilité accrue plutôt que diminuée.

Environ quatre mois, à son avis... difficile à préciser sans date... et maintenant, si « Mrs. Hartley » avait l'intention de rester à Boston, il pouvait lui recommander plusieurs médecins excellents. Malheureusement, lui-même avait tout son temps pris pour le moment...

Hébétée, Edna inscrivit avec application noms et adresses. Elle accepta la brochure documentaire qu'il lui tendait. et murmura ce qu'elle espéra être les réponses appropriées. Elle était à moitié sortie du cabinet de consultation quand elle pensa à demander :

— « Est-ce qu'il n'y a pas un... test, docteur... ? »

— « Le test de la lapine. » Il arbora un sourire encore plus cordial (si la chose était possible). « Oui, mais il ne s'impose plus à ce stade. »

— « Ah ? »

— « Vous pouvez le faire faire si vous y tenez, bien entendu, » dit-il avec patience. « N'importe quel médecin que vous choisirez vous fera cela... »

Chez le Dr. Elliott, « Mrs. Grahame », ayant réfléchi, exigea le test. Elle remplit pour l'infirmière une petite bouteille stérilisée et s'en alla. Quand elle téléphona, le lendemain, (elle n'avait pas pu laisser de numéro de téléphone puisqu'elle était inscrite à l'hôtel sous son vrai nom), le résultat était négatif, comme elle s'y attendait. Entre temps, au lieu de visiter les merveilles historiques ou horticoles de Boston, elle s'était procuré plusieurs livres d'une nature particulière dans une petite boutique de Huntington Avenue et les avait lus attentivement. Quand elle quitta son hôtel, cet après-midi-là, Edna Colby, qui avait étudié la stérilité psychosomatique dans son encyclopédie avant de partir de chez elle, était aussi maintenant une manière d'autorité en matière de grossesse psychosomatique. Avec suffisamment de connaissances livresques et d'expérience personnelle pour douter quelque peu que la psychosomatologie joue un rôle aussi grand que les auteurs cherchent à le prétendre.

Pendant quatre heures, elle roula avec prudence et attention vers le sud sur une route peu encombrée ; c'est seulement en arrivant au croisement de Wilbur et de la route de Merritt qu'elle s'aperçut qu'elle avait pris la déviation de New York au lieu de rester sur la Route 6 pour Dutchess County. Voilà qui était fâcheux. Elle n'était pas plus préparée à une rencontre à l'improviste avec des amis et connaissances qu'à une ligne de conduite définie envers Jack.

Elle quitta donc la nationale et vira au sud en direction des rivages du Connecticut. Dans une petite ville dont elle ne devait jamais savoir le nom, elle trouva un motel avec des cabines propres peintes en blanc

et une salle de restaurant aux rideaux de chintz. Après un dîner tranquille, elle s'en alla à pied jusqu'à la plage et resta assise longtemps à l'abri d'une corniche rocheuse, ne prêtant pas attention au froid et à l'humidité, échafaudant ses plans au rythme de la mer blanche d'écume.

Si elle ne pouvait pas garder Jack sans payer ce prix, elle savait ce qui lui restait à faire. Tandis que tombait le crépuscule, elle commença à réfléchir froidement, soigneusement, sans tenir compte ou se souvenir de l'ardent désir qui l'avait précisément mise dans cette situation.

Edna se leva et s'approcha à la limite du ressac qui martelait la plage, n'ayant en tête que la surface tranquille de l'étang de la vieille carrière. Elle voyait clairement le parti qu'il lui fallait prendre : il n'y en avait point d'autre.

Elle fut secouée d'un brusque frisson sur la grève déserte et glaciale.

Au matin, elle poursuivit sa route jusqu'à New York. Elle aurait aimé aller chez elle pour fermer la maison, rassembler ses affaires et donner à ses voisins des explications plausibles ; mais elle ne voulait pas courir le risque que Jack ait vent de ses plans. Il ne pouvait pas quitter la ferme sans son accord, c'est vrai, mais il pouvait inventer quelque chose qui bouleverse son programme. Elle se contenta donc d'écrire et de faire des arrangements par téléphone, disant à tout le monde que des affaires urgentes l'obligeaient à partir sur-le-champ. Trois jours plus tard, elle entama une croisière prolongée en Amérique du Sud, où elle pensait être à l'abri d'une rencontre imprévue avec quelqu'un de sa connaissance.

Quand elle revint dans Dutchess County, quatre mois presque jour pour jour s'étaient écoulés depuis son départ. Au lieu de se rendre à la ferme, elle prit pension dans un hôtel de touristes d'une classe des plus modestes, où elle était sûre de ne jamais croiser quelqu'un qui savait qu'elle était la propriétaire de Colby Farm. Selon toutes probabilités, d'ailleurs, aucun de ses anciens amis n'aurait reconnu Edna Colby dans cette femme épaissie par la quarantaine, mal habillée, à l'air sombre et au regard fiévreux.

Elle s'était efforcée de fixer la date de son arrivée de façon à n'avoir pas trop à attendre, mais elle n'avait pas osé trop tarder à venir. Si bien qu'elle passa presque deux semaines dans la chambre d'hôtel minable.

Quand les douleurs se déclenchèrent enfin, à la fin d'un après-midi glacial, Edna se prépara, quitta l'hôtel sans prévenir personne et fit à pied les dix kilomètres et demi jusqu'à sa destination, plutôt que de louer un taxi dont le chauffeur se serait presque certainement rappelé l'avoir conduite à la carrière. Elle avançait par à-coups, s'arrêtant un bref instant pour se reposer contre un arbre ou un rocher, puis repartant en hâte.

Elle était poussée par la peur et une volonté de fer, terrorisée par l'épreuve qui l'attendait, par l'idée qu'elle pouvait mourir, être atteinte de quelque terrible infirmité qui la laisserait vivante mais incapable de

bouger ou paralysée par le froid... A chaque nouvelle douleur, son cœur faisait un tel bond que c'est à peine si elle pouvait respirer.

Mais elle ne pensait pas à revenir en arrière. C'était Jack le responsable. Il avait récompensé toute sa passion, sa ferveur, de cette monstrueuse façon et il en porterait la peine.

Sanglotant d'énervement et de fatigue, elle traîna son corps lourd à travers la forêt jusqu'à la carrière. Et là, enfin, elle s'arrêta, luttant pour reprendre son souffle entre deux assauts de douleurs.

Elle oscilla sur les éclats de pierre abandonnés au bord de la carrière et se pencha pour regarder la glace au fond.

Jack est là, pensa-t-elle avec une concentration farouche. Là, sous la glace, enveloppé dans un linceul pourrissant.

— « Jack, » cria-t-elle d'une voix rauque, « Jack ! J'ai quelque chose pour toi. »

En prononçant ces mots, l'image du ballot détrempé sous la glace s'imposa à son esprit. Pendant un instant, sa résolution flancha. Pendant un instant, il parut plus facile de renoncer, de reconnaître que c'était sa faute bien plus que celle de Jack. Mais elle était venue jusque-là avec une immense détermination et le courage d'une martyre... Si elle renonçait maintenant, elle aurait fait tout cela pour rien.

Elle s'effondra par terre avec un gémissement, luttant pour arranger ses vêtements, mordue par le froid glacial. Les contractions étaient devenues presque continuelles. Elle leva son bracelet-montre pour les chronométrer, appliquant machinalement les méthodes des manuels qu'elle avait potassés, mais ses yeux étaient brouillés de larmes.

Les douleurs ne ressemblaient à rien de ce qu'elle avait imaginé... à rien de ce que sa mère lui avait jamais décrit. Elles étaient *dirigées ;* de grands spasmes automatiques de la partie inférieure de son corps qui faisaient se crisper en synchronisation ses cuisses et ses épaules, qui s'élançaient comme la mer transformée en métal en fusion, qui semblaient vouloir s'emparer de son corps en le faisant échapper au contrôle de son cerveau et le replacer quelque part dans les profondeurs de sa colonne vertébrale.

Elle chercha frénétiquement du réconfort autour d'elle... elle se cramponna après les plis douillets de son manteau ; elle agrippa le sol dur. Elle ne pensait plus au danger qu'une femme de son âge courait même dans un hôpital à l'heure de l'accouchement.

— « Jack, » gémit-elle. « *Jack.* »

Des mains solides vinrent se poser sur elle.

— « Courage, chérie, » dit la voix pressante. « Pousse, mon amour, *pousse.* Ne te laisse pas abattre. *Pousse.* »

La conscience d'une présence proche (elle se rendit tout juste compte que c'était la voix de Jack, elle entendait les mots sans les comprendre) lui suffit. Sa panique diminua un peu et son corps se chargea du reste. Elle se voyait soudain comme une fonction, une force ; une machine élémentaire au merveilleux instinct triomphant de la résistance que

constituait la masse obstructrice. La dominant victorieusement et, après une brève série d'assauts, se détendant subitement si bien que son fardeau semblait avancer de lui-même.

— « Prends-le, Jack... prends-le, vite, » gémit-elle. « Emporte-le là où il sera au chaud et à l'abri. »

Elle tâtonna pour se couvrir de son manteau. Elle avait horriblement froid. Il n'y avait rien par terre... rien qu'elle pût distinguer ; il n'y avait pas un son, pas un cri.

— « Jack, Jack ?... est-ce que tu m'entends toujours ? » Elle avait tout si bien prévu. Prévu en pensant qu'elle haïrait ce qui naîtrait de sa torture. Prévu en supposant que ce serait une torture, en estimant que ce serait la meilleure vengeance que d'obliger Jack à s'occuper de l'enfant jusqu'à la fin des temps. « Jack... dis-moi si c'est un garçon... dis, je t'en prie... »

Elle tendit les bras. Elle distinguait vaguement, silhouettées contre les arbres, la tache rousse de la barbe de Jack et la faible tache verticale de son pantalon. Des semelles crissèrent imperceptiblement sur les pierres près d'elle. Alors elle l'entendit : le miaulement lointain de la vie... et elle regarda à la hauteur de la poitrine de Jack. Il y avait quelque chose là... quelque chose... Le cri grandit, se gonfla, se changea en un hurlement à pleins poumons et elle vit le garçon que son père serrait dans ses bras.

— « Prends *bien* soin de lui, Jack, » chuchota-t-elle. Elle se mit à genoux, réussit à se lever. « Il faut que je parte. Je mourrai de froid si je reste. » Elle regarda le fond de la carrière. « Au revoir, Jack. Au revoir... tu vas me manquer. »

— « Au revoir, ma chérie, » dit Jack avec douceur. « Je te demande pardon pour les autres femmes, » ajouta-t-il précipitamment, déjà devenu invisible.

— « C'était ma faute, » murmura Edna. Il y avait des larmes dans ses yeux à l'idée de Jack et du garçon, libres maintenant de vagabonder à travers leur monde, libres de voir ce qu'il y avait au-delà du vaste horizon. Elle se détourna brusquement, trébuchant sur les cailloux.

Elle tenta un instant de reprendre son équilibre. Puis elle tomba. Une phrase lui traversa l'esprit, dite par une voix féminine familière, une voix venue du fond de son enfance : « Bon Dieu, si cette gamine prend encore ses airs de trouver que je ne suis pas assez bonne pour elle, elle va entendre un peu ce qu'il m'en a coûté de la mettre au monde. »

Mais ce n'était que le fragment de quelque chose. Peut-être son premier souvenir, bouclant la boucle de ses jours dans une ellipse de fin et de commencement.

Il y eut un choc.

Edna Colby ne sut jamais si son corps brisa la glace pour s'enfoncer auprès de cette autre dépouille délaissée... Elle, Jack et l'enfant s'en étaient allés là où le monde est chaud et verdoyant.

JOHN COLLIER

L'âge tendre

Tous les connaisseurs reconnaissent enfin en John Collier un des meilleurs conteurs modernes, que l'on a pu comparer tantôt à Maupassant et tantôt à Saki. Il est certainement l'auteur de nouvelles qui a eu le plus d'influence sur son époque. Peter Ustinov et Roald Dahl dérivent directement de lui. Mais personne n'a réussi jusqu'à présent à imiter parfaitement l'étrange mélange de tendresse et de méchanceté qui est le secret du style de Collier. En réalité, il ne ressemble à personne, et nous sommes heureux de présenter de lui un conte inédit en français, avec une chute surprenante.



QUE je vous envie de courir le monde comme vous le faites, Mr. Renvil ! Six mois ici, un an là... toujours par monts et par vaux ! Nous, les pasteurs, nous sommes enchaînés à nos paroisses comme le chien de garde à son chenil, avec la seule liberté d'aboyer une fois par semaine pour maintenir au large l'Eternel Rôdeur. Oh ! Mr. Dodd, je ne me plaindrais pas d'être enchaîné à un endroit tel que celui-ci. Au contraire, j'en serais fort aise ; on finit par se lasser de courir les chemins. En fait, j'espère pouvoir m'établir ici de façon permanente ; je souhaite que les choses s'arrangent dans ce sens.

Retourne à ta place, Patricia. Mr. Renvil n'est pas venu nous voir pour être importuné par une petite fille. Il est venu pour prendre le thé avec ton père et avec moi. Oh ! s'il te plaît, maman, laisse-moi m'asseoir avec Mr. Renvil.

Pattikins, tu as entendu ta mère. Assieds-toi à ta place et montre que tu sais être bien élevée quand tu le veux. Oh ! mais je vous en prie, Mr. Dodd, ne dérangez pas votre petite fille pour moi.

Sa mère désire qu'elle obéisse ; je suis peut-être un peu trop coulant là-dessus. Voyons... de quoi parlions-nous ? Ah ! oui. Vous envisagez, disiez-vous, de vous fixer ici définitivement ? Voilà qui nous ferait plaisir. Nous manquons un peu de compagnie. Les gens de notre milieu ne sont guère nombreux. Pas plus que les fermiers, d'ailleurs. Ou même les simples paysans... Je serais ravi de pouvoir rester, Mr. Dodd. Je désire depuis longtemps me fixer quelque part, mais toujours intervient quelque

© 1956, *John Collier*.

chose, disons, si vous voulez, une impulsion soudaine, et me voilà obligé de changer mes plans.

Toujours sur les routes ! Eh bien, vous avez dû voir le monde, c'est certain ! Toutes sortes d'endroits, toutes sortes de gens ! Quand vous étiez dans les pays tropicaux, vous avez sans doute vu des sauvages. Les sauvages m'ont toujours intéressé. Et même des cannibales, peut-être. Des sauvages ? Mais oui, j'en ai vu. On en rencontre partout, et pas seulement sous les tropiques. Quant aux cannibales et au cannibalisme, je ne suis guère qualifié pour en parler. Mais ce que j'ai vu des tropiques et de l'étranger me suffit bien. La campagne anglaise est imbattable, surtout le sud-ouest. Vos collines et vos bois surpassent tout. Un jardin comme le vôtre, voilà l'idée que je me fais du Paradis. C'est ici que j'aimerais m'établir.

Patty, je t'ai déjà dit de ne pas grimper sur les genoux de Mr. Renvil. Mr. Renvil n'est pas venu ici pour se prêter à tes caprices. Sais-tu seulement si Mr. Renvil aime les petites filles ? Il y a des gens qui ne les aiment pas, surtout quand elles sont mal élevées. Oh ! mais je les adore, Mrs. Dodd. Je suis sûr que personne n'aime les petites filles autant que moi. Je les trouve absolument exquises, absolument délicieuses.

Il me semble, Mary, que tu fais beaucoup d'histoires pour peu de chose. Notre hôte nous a dit que Patty ne le gênait pas. Soyons assez courtois pour le croire sur parole. J'ai l'impression que vous plaisez beaucoup à Patty, Mr. Renvil. Elle ne montre pas souvent autant d'empressement à s'asseoir sur les genoux d'un étranger. Je trouve, George, que tu mets, pour ainsi dire, Mr. Renvil devant le fait accompli. Tu ne t'attends tout de même pas à ce qu'il te réponde tout de go que la petite l'ennuie ? Il est bien trop poli pour ça.

Peut-être réagirais-je ainsi dans d'autres circonstances, Mrs. Dodd, mais, dans ce cas, ce n'est pas nécessaire. Je suis très attiré par les enfants, surtout par les petites filles de six ou sept ans. Mr. Renvil, ici nous avons l'habitude de parler net. Nous sommes même, pourrait-on dire, d'une franchise brutale. Or je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer, la dernière fois que vous êtes venu chez nous... à moins que ne ce soit la première, quand vous avez rencontré mon mari sur la route ? Non, je crois que c'était au cours de votre première visite : Patty n'était pas à la maison mardi dernier, il me semble. Du reste, peu importe. En tout cas, Patty s'est mise à grimper sur vos genoux et j'ai cru comprendre que vous aviez hâte de vous en débarrasser. Quand elle s'est mise à vous câliner, à vous passer les bras autour du cou, vous avez eu, j'en suis sûre, un mouvement de recul. J'ai senti qu'elle vous énervait, qu'elle vous gênait.

Ma chérie, je suis persuadé que tout cela sort en droite ligne de ton imagination, et je crains que tu n'embarrasses notre visiteur. Si Mr. Renvil éprouve ces sentiments-là, je suis certain qu'il aura la franchise de nous le dire, et Patty pourra retourner à ses joujoux. Oui, mon chéri, mais certaines personnes hésitent à avouer qu'elles n'aiment pas les enfants ; on considère si souvent cela comme la marque d'un cœur dur.

Mr. Renvil est sûrement au-dessus d'un préjugé si vulgaire, et il a, je l'espère, assez d'estime pour nous pour ne pas nous croire capables d'y succomber. Les romanciers, les gens qui écrivent pour le cinéma trouvent commode de montrer le vilain comme un ennemi des animaux et des enfants. Ils le font frapper un chien, gifler un garçonnet, ce qui a pour effet de renforcer l'erreur populaire. Un quelconque écrivain qui séjournait dans le village nous a un jour tout expliqué, Mr. Renvil. C'était fort intéressant. Il nous a parlé des enfants, des chiens, des chats aussi, il me semble. Pas tellement des chats, mon chéri, car beaucoup de gens les détestent. Lord Nelson, par exemple, ne les aimait pas. D'autres personnages célèbres non plus. Par contre, le docteur Johnson, lui, adorait son chat.

Le docteur Johnson était un grand ami de l'Eglise, et tu m'apprends qu'il était aussi un grand ami des chats. Je devrais lui savoir gré de son attachement pour l'Eglise, mais je n'ai jamais beaucoup apprécié le digne docteur, et ce n'est pas son amour pour les chats qui me fera changer d'avis. J'espère que vous n'êtes pas l'un de ses admirateurs, Mr. Renvil. Et que vous ne me jugez pas coupable de lèse-majesté. Oh ! non, Mr. Dodd, pas le moins du monde, je vous assure. Moi-même, je ne me suis jamais senti très attiré par le docteur Johnson. Certes, c'était une grande intelligence, mais il n'appartient pas à la galerie de célébrités que je serais heureux de connaître et que j'apprécierais si nous étions contemporains. Mon admiration pour lui s'est considérablement refroidie à la lecture d'un ouvrage qui décrivait sa façon de manger. Quand je pense à cet homme en train de se gorger de nourriture, d'engloutir ses aliments comme un cannibale, comme une bête gloutonne, la figure touchant presque le plat, les veines du front saillantes, je frémis positivement, comme si l'on marchait sur ma tombe. Excusez-moi, Mrs. Dodd, si ma description vous choque. Je ne fais que citer presque mot à mot ce que j'ai lu.

Oh ! je ne me laisse pas si facilement impressionner, Mr. Renvil. La sensiblerie n'est pas mon fort ! J'ai la peau dure. Je suis la personne pratique, terre à terre, de la famille. Mais dites-moi franchement, une fois pour toutes, est-ce que les embrassades, les caresses de petits doigts collants ne vous répugnent pas ? Car je crois bien vous avoir vu frémir, tout comme vous venez de le décrire, lors de votre première visite, quand Patty est montée sur vos genoux. Eh bien, je n'ai guère l'habitude des enfants ; je suis célibataire, comme vous le savez. D'où, peut-être, une certaine gaucherie dans mon comportement. Mais il se trouve que je ressens réellement une invincible attirance pour les petites filles. Les petites filles de six ou sept ans... à cet âge, elles représentent pour moi la véritable perfection. Elles sont déjà féminines, mais elles restent si fraîches, si délicates, si gracieuses. Elles n'ont rien encore de l'adolescente efflanquée ou boutonneuse. Devant elles, on se sent fondre le cœur.

Et les petits garçons ? Les aimez-vous aussi ? Nous raffolons de Patty, bien entendu, mais nous avons souvent souhaité lui donner un petit frère. J'aime bien les petits garçons, Mrs. Dodd. Cependant, ils sont si brutaux de nos jours, avec toutes ces bandes dessinées et ces films de cow-boys.

Une fillette comme la vôtre sur mes genoux et mon bonheur est complet.

Eh bien, Patty, on dirait que tu n'ennuies pas trop Mr. Renvil, après tout. Je crois que tu peux rester sur ses genoux jusqu'à ce qu'il te dise de descendre. Je sais que Mr. Renvil m'aime bien, Maman. Je le sais depuis le début. Le premier jour qu'il est venu, il m'a dit quelque chose à l'oreille. Il m'a dit qu'il avait envie de me manger.

Je crois savoir ce qui vous a trompé, Mrs. Dodd. Je suis en proie, de temps à autre, à de petits tressaillements nerveux. Il m'arrive de sursauter. Tiens, c'est vrai, je viens de le remarquer. Il faut, pour s'en rendre compte, être en train de vous observer comme je vous observais l'autre jour... dans le simple but, bien sûr, de m'assurer que Patty ne vous ennuyait pas trop. Je crois que les grands nerveux, les personnes particulièrement douées, se distinguent souvent par des petits riens de ce genre. Comme Lord Nelson et son aversion pour les chats. Mr. Dodd a un cousin qui est extrêmement doué pour la musique ; tout le monde pense qu'il aurait pu se produire en public s'il s'en était donné la peine. Eh bien, il lui arrive parfois de tressaillir si violemment qu'il en tomberait presque de sa chaise.

Vous aimez les minets, Mr. Renvil ? Qu'est-ce que vous préféreriez avoir ? Une petite fille ou un minet ? Oh ! une petite fille, Patricia. Je n'aime pas du tout les chats.

Et qu'est-ce que vous aimeriez mieux avoir ? Une petite fille ou un jeannot lapin ? Oh ! une petite fille, certainement. C'est très gentil, un lapin, mais je préfère les petites filles.

Avant, il y en avait beaucoup ici, des lapins, et puis ils ont attrapé une maladie et ils sont tous morts. Il y en a un qui habite dans les grands bois, en haut de la colline, mais papa ne veut pas m'y amener. Voyons, Patty, tu passes ton temps à supplier ton père de t'amener dans les bois. Mais il a sa paroisse, dont il doit s'occuper, il a son sermon à écrire, et d'ailleurs il t'a dit qu'il n'y a pas de lapins là-bas.

Comptez-vous garder la maison que vous habitez à présent si vous décidez de rester, Mr. Renvil ? Oh ! non, sûrement pas. Je chercherai sans doute quelque chose d'un peu plus grand. On ne sait jamais, bien sûr ; on se trouve parfois obligé de changer ses plans d'une minute à l'autre. Mais j'espère sincèrement que rien ne m'empêchera de me fixer ici.

Plus d'impulsions subites alors, n'est-ce pas ? Je souhaite que vous puissiez leur résister. C'est l'esprit d'aventure qui vous pousse, sans doute ? Le désir de toujours bouger, toujours bouger. Peut-être, Mr. Dodd. Il me semble plutôt que c'est la fatalité qui s'en mêle. Mais on peut appeler ça un désir, une fringale. Oui, c'est certain.

Mr. Renvil, si vous aviez une petite fille, est-ce que vous l'amèneriez dans les bois ? Oui, mon chou, c'est bien possible. Comme je ne suis pas assez intelligent pour écrire des sermons, j'ai plus de temps libre que ton père. J'aimerais beaucoup amener une petite fille dans les bois.

Ah ! voilà six heures qui sonnent à la cloche du temple ! Le canon du crépuscule, comme on dit, je crois, aux Indes ou ailleurs. Nos tasses de thé sont finies depuis longtemps. Puis-je vous offrir un verre de sherry,

Mr. Renvil ? Un apéritif, pour parler comme les Français ? Non merci, Mrs. Dodd. Sans façons. Il est grand temps que je m'en aille. Je rentre à pied ce soir et si je ne suis pas chez moi à sept heures, il y aura des murmures dans la cuisine. Je vous suis très reconnaissant de votre amabilité, Mrs. Dodd. Merci encore à tous deux. Et je ferai tout mon possible, oui, tout mon possible pour résister à mes impulsions. Au revoir, Patricia. Puis-je t'embrasser ?

Maman, est-ce que je peux accompagner Mr. Renvil ? Est-ce que je peux marcher avec lui jusqu'aux bois ? Je regarderai entre les arbres et peut-être que je verrai un grand, gros jeannot lapin. Voyons, Patty, Patty, Pattikins ! Il me semble que Mr. Renvil t'a déjà passé beaucoup trop de caprices. Cesse de l'importuner avec tes jérémiades.

Ce serait un plaisir pour moi, Mrs. Dodd. Vous ne vous imaginez pas à quel point j'en serais ravi. Mais il y a près d'un kilomètre d'ici aux bois, et autant pour revenir. Je suis sûr que ces petites jambes potelées déclareraient forfait à mi-chemin. Et tu ne peux pas revenir toute seule, mon chou. Oh ! si, Mr. Renvil. Je vais au village toute seule, et c'est bien plus loin que les bois. J'y vais et je reviens, sans personne pour m'accompagner. Pas vrai, papa ? Pas vrai, maman ? S'il vous plaît, Mr. Renvil, demandez à maman de me laisser aller avec vous jusqu'aux bois.

Voyons, Patty, te voilà bien capricieuse ce soir ! Mr. Renvil ne sait comment faire pour se débarrasser d'une petite fille aussi entêtée que toi. Tu l'étrangles. Tu lui coupes le souffle. Mr. Renvil peut à peine respirer. Je crois, ma chère Mary, qu'en fin de compte nous accordons beaucoup trop d'attention à Patty aujourd'hui. La petite peut revenir seule. Mr. Renvil nous a affirmé qu'elle ne le gênerait pas. Il fait encore jour, et il n'y a ni loups, ni bandits dans nos campagnes. Elle sera de retour dans une demi-heure à peu près, bien à temps pour son dîner. Ainsi, tu n'auras pas à t'occuper d'elle au moment où tu as le plus à faire.

Bien, bien, si vraiment cela ne vous ennuie pas, Mr. Renvil. J'espère que Patty ne vous donnera pas trop de soucis, et qu'elle ne sera pas à l'origine d'une de vos impulsions, juste au moment où nous souhaitons vous voir fixé ici définitivement. Oh ! quant à ça, Mrs. Dodd, c'est une question de fatalité. Oui, de fatalité. Personne ne peut échapper à son destin.

Viens, mon chou, nous allons marcher jusqu'aux bois et, si nous avons le temps, nous y ferons un tout petit tour. Oh ! c'est vrai, Mr. Renvil ? Nous verrons peut-être un gros lapin. Au revoir, papa ! Au revoir, maman !

Au revoir, Patty ! Au revoir, Pattikins ! Au revoir, Mr. Renvil !

Traduit par Elisabeth Gille.
Titre original : The tender age.

JACQUELINE DE BOULLE
et LINO MATASSONI

L'homme qui voyait la mort

Sur les sujets les plus classiques, on peut écrire des nouvelles jugées dignes d'être publiées. On en a un exemple avec ce récit, basé sur un genre de thème souvent utilisé par les romantiques allemands du XIXe siècle.



L'AFFAIRE se déclencha sans avertissement. Robert Mercier, employé de banque, âgé de trente-cinq ans, était occupé à se raser, lorsque le timbre de la sonnette retentit.

— « Va ouvrir, » cria sa femme qui se trouvait dans la cuisine où elle préparait le café du petit déjeuner.

Maugréant, le visage couvert de mousse, le rasoir à la main, Mercier traversa l'appartement. Il ouvrit la porte palière et se trouva nez à nez avec le facteur.

— « Bonjour, monsieur Mercier, » dit celui-ci, avec un large sourire sur son visage débordant de santé. « Un paquet pour vous. »

— « Merci, Marcel, » dit Robert Mercier qui connaissait le facteur de longue date et ne dédaignait pas, à l'occasion, de bavarder avec lui.

Il retourna chercher de l'argent dans la chambre et revint dans l'entrée. Il donna un pourboire au facteur, prit le paquet, referma la porte, puis se rendit dans la salle-à-manger où il déposa le colis. Alors il leva la tête, machinalement, vers le miroir qui surmontait la cheminée.

Il s'immobilisa net, le cœur battant, les mains moites : au lieu de se voir, il apercevait dans le miroir un cercueil, et dans le cercueil, allongé, les yeux clos et les mains jointes, Marcel, le facteur. Deux clous d'or brillaient de part et d'autre sur le rebord du cercueil ouvert...

D'abord, Mercier se crut victime d'une hallucination. Il ferma les paupières, se passa la main sur le front, et enfin rouvrit les yeux. Le cercueil et le mort étaient toujours là.

Affolé, Mercier se précipita dans la cuisine.

— « Jeanne ! » cria-t-il. « Marcel... le facteur... je l'ai vu dans le miroir, couché dans un cercueil... Il va mourir, Jeanne, j'en suis sûr ! Il faut le prévenir... »

Jeanne Mercier était une femme posée, un peu froide, sur laquelle les problèmes de l'au-delà restaient sans prise. Tranquille, elle déposa le plateau qu'elle s'apprêtait à emporter et suivit son mari dans la salle-à-man-

 © 1961, *Fiction, Jacqueline de Boulle et Lino Matassoni.*

ger. Elle regarda le miroir et aperçut son propre visage à côté de celui, hagard et décomposé, de son mari.

— « Eh bien ? » dit-elle mi-fâchée, mi-ironique.

Mercier demeurait stupéfait. La vision avait disparu.

— « Il n'y a rien... » murmura-t-il. « Mais je te jure... »

— « Ta mère était neurasthénique et ton grand-père voyait partout des chauve-souris, » répliqua Jeanne en haussant les épaules. « Avec une hérédité pareille, tu n'espérais pas traverser normalement la vie ! Du moins, dans ma famille, on est équilibré ! »

Elle repartit pour la cuisine, sans ajouter un mot. Mercier, écrasé, ne bougeait pas. Il savait que sa femme ne lui pardonnait pas de n'avoir pas réussi dans la vie, qu'il était pour elle une honte permanente. Jeanne avait sa conception personnelle de l'existence. Son univers était médiocre ; l'argent y était roi ; tout y était net. « En surface... » corrigeait Mercier, faisant allusion à l'aveuglement volontaire de sa femme devant les forces occultes. Et pourtant ces forces existaient, troubles, menaçantes ou protectrices.

Mais il avait beau regarder dans le miroir, le reflet macabre n'y était plus. On eût dit que Jeanne avait raison, que le monde était net et lisse, sans bavures, et que le mystère n'y avait aucun droit.

⁂

La journée s'écoula lentement. Mercier était préoccupé. A deux reprises, il se trompa dans une addition. Le comptable principal, qui avait décelé les erreurs, fit appeler l'employé en faute. Mais avant que Mercier eût ouvert la bouche pour s'excuser, le comptable avait remarqué son trouble et demandait amicalement :

— « Des ennuis, mon vieux ? »

— « Pas plus que d'habitude. »

L'autre insista :

— « Votre femme ? J'ai entendu dire qu'elle trouvait votre situation trop modeste... »

— « En effet. »

— « Eh bien, tout-à-fait confidentiellement, vous pouvez la rassurer. J'ai appris par hasard qu'il est question de vous augmenter. Votre avancement ne saurait tarder. Ce sera sans doute pour la fin du mois. »

Mercier baissa la tête :

— « Je vous remercie, monsieur. »

— « Quoi ! Vous n'êtes pas content ? »

— « Oh ! si, monsieur. Et ma femme le sera encore davantage, » répliqua-t-il d'une voix lasse.

Cela lui était revenu d'un coup : le détail des *deux* clous d'or. Manifestement, ce détail avait une importance, une signification précise. Mercier se demandait si le facteur était menacé aux yeux, aux bras, aux oreilles... La gémellité du corps humain le frappait soudain. Ou bien encore, les

deux clous indiquaient-ils le nombre de jours qui restaient à vivre au condamné ?

La soirée fut encore plus morne. Au lieu de se réjouir parce que son mari allait monter en grade, Jeanne était furieuse qu'il ne se fût pas mieux informé : combien allait-il gagner, quel poste allait-il occuper, aurait-il des employés sous ses ordres, qui était à l'origine de sa promotion ?

— « Tu m'ennuies, » dit Mercier, excédé parce qu'il ne pouvait pas s'abandonner en paix à ses réflexions.

— « L'avenir ne t'intéresse donc pas ? » cria rageusement Jeanne.

Mercier haussa les épaules :

— « Si. Il m'intéresse énormément, » dit-il en songeant au facteur. « Je voudrais être plus vieux d'une semaine. »

Calmée, Jeanne se tut enfin. Elle s'assit près de son mari, prit un tricot. Le silence était seulement rompu par le cliquetis des aiguilles. Mercier fumait un cigare, sans lire, sans parler, les yeux fixes, le cou tendu en avant.

⁂

Le lendemain qui était un jeudi, Mercier se leva plus tôt que d'habitude. « Tu fais du zèle, maintenant que tu grimpes à l'échelon ? » constata Jeanne. Il ne répondit rien. Mais il se rendit dans la cour, quelques minutes avant l'arrivée probable du facteur. Lorsque celui-ci surgit sous la voûte obscure, un véritable soulagement s'empara de Mercier.

— « Salut, Marcel. »

— « Salut, Monsieur Mercier. Vous n'êtes pas malade, au moins ? Vous avez le teint jaune. »

— « Tout va bien, » répondit Mercier. « Mais vous, Marcel, comment vous sentez-vous ? »

Le facteur éclata de rire :

— « Je me porte comme un charme. Je suis taillé dans le roc, moi ! Bâti pour vivre cent ans ! »

Tout en parlant, il triait rapidement quelques lettres et les passait par la porte entrebâillée de la loge à la concierge.

— « Il n'y a rien pour moi ? » dit Mercier.

— « Rien. »

— « Très bien. Au revoir, Marcel. »

— « A demain, Monsieur, » dit le facteur dont la face rubiconde s'élargissait dans un perpétuel sourire.

Mercier s'éloigna à regret. Il avait l'impression que, tant qu'il gardait sous les yeux l'homme menacé par la mort, rien ne pouvait arriver à celui-ci.

Durant toute la journée, il pensa : « Est-ce que le délai est déjà imparti ? Est-ce pour aujourd'hui ou pour demain... ? » A force de se torturer, il atteignit un abîme d'angoisse, et ensuite il se sentit mieux, retrouva son énergie, comme si les forces de mort avaient consenti à s'écarter du chemin des vivants.

Le vendredi, il s'éveilla avec retard et n'eut que le temps d'enfiler un

pantalon par-dessus sa veste de pyjama. Il descendit quatre à quatre les escaliers obscurs, bondit dans la cour et s'immobilisa, la poitrine délivrée, en apercevant le facteur qui, le dos tourné, tenait une grande conversation avec la concierge.

— « Eh ! Marcel, salut ! » cria-t-il.

L'homme se retourna. Ce n'était pas Marcel.

— « Qui êtes-vous ? » balbutia Mercier. « Où est Marcel ? Pourquoi n'est-il pas venu ? »

La concierge, intriguée, observait le désarroi du locataire.

— « C'est son jour de congé. Je suis son remplaçant. »

— « Depuis quand prend-il un jour de congé ? »

— « Depuis toujours. Le vendredi. Une fois par semaine... »

— « Ah ! oui, » murmura Mercier.

Il tourna les talons, remonta l'escalier obscur, rentra dans son appartement. Toute sa vie lui apparaissait grise et sans joie.

Pour échapper à son angoisse, il décida de partir pour la durée du weekend à la campagne. Naturellement sa femme protesta que « cela ferait des frais inutiles. » Il s'entêta. Elle céda. Mais leur séjour fut morose.

Pourtant, au retour, Mercier avait presque oublié ses peurs. Il se sentait guilleret en se rendant au bureau, le lundi. Il descendit dans la cour, la traversa. La porte de la loge était fermée, la concierge invisible, et Marcel, le facteur, n'était nulle part. Mais son absence n'avait rien de surprenant. Parfois il s'écoulait des semaines entières sans que Mercier le rencontrât.

Le sort semblait conjuré.

Le même soir, en revenant du bureau, Mercier se fit arrêter au passage par la soncierge :

— « Monsieur Mercier, vous ne savez pas le malheur qui est arrivé la semaine dernière ? »

Mercier n'avait pas besoin d'en entendre davantage. D'une voix sans timbre, qu'il ne reconnaissait pas, il demanda simplement :

— « Quand est-il mort ? »

— « Jeudi soir, » dit la concierge d'une voix larmoyante. « L'embolie l'a frappé comme un coup de marteau. Quand je pense que nous lui avons encore parlé le matin et que, quelques heures plus tard... »

« Donc, les clous désignaient bien le temps qui lui restait à vivre, » songea Mercier raidi dans son désespoir. « Je l'ai vu dans le cercueil le mercredi matin. Il y avait deux clous. Et Marcel est mort le jeudi soir. »

A pas pesants, il entama l'ascension de l'escalier. La concierge continuait de le héler, de lui donner des détails. Mais elle s'interrompit brusquement. Epouvantée, elle se rappelait qu'avant même d'avoir appris la nouvelle, son locataire avait demandé : « Quand est-il mort ? » sans hésitation sur la nature du drame et la personne de la victime.

⁂

L'année s'acheva, paisible, rassurante. Les miroirs ne parlaient plus. Et si les cheveux de Mercier commençaient à grisonner, si deux coups de griffes avaient rayé les commissures de sa bouche et rendu plus lourd le pli de ses paupières, la vie n'en avait pas moins continué, apportant des joies inattendues. L'avancement et l'augmentation espérés s'étaient réalisés : Mercier était devenu chef de son service et, bientôt, grâce à la démission d'un collègue, chef du personnel.

Au mois de février suivant, il fut envoyé par sa banque en mission d'inspection dans diverses agences de province. Ces voyages, le printemps proche, une escale amoureuse avec une dactylo, le ragaillardirent. Il chantait, faisait des projets, revivait.

Son idylle se prolongeant, ses sentiments se faisaient plus tendres. Chaque semaine, il allait dîner au restaurant avec sa compagne — elle s'appelait Juliette. Ce soir-là, sans souci des autres clients, il avait passé le bras autour de sa taille. Ils choisirent avec soin un dîner délicat, arrosé par un Blanc de Blanc sec mais fruité. Le maître d'hôtel se retira pour transmettre la commande aux cuisiniers. Mercier se rejeta en arrière, contre le dossier de la banquette de cuir. Il était satisfait et, en cet instant, heureux. Animalement heureux. Il leva les yeux.

En face de lui, courant tout au long de la paroi, un miroir surmontait les têtes des clients qui dînaient en vis-à-vis. Et dans le miroir il y avait un cercueil où reposait Jeanne Mercier, livide, les mains crispées sur le ventre, un peu de sang au coin des lèvres.

Mercier se leva d'un bond, le bras tendu :

— « Là... » haleta-t-il.

Juliette, abasourdie, s'accrochait après lui :

— « Chéri, que t'arrive-t-il ? »

— « Là... » répéta-t-il. « Dans le miroir, un cercueil, et ma femme, Jeanne... »

Tout le monde les regardait. Un malaise planait dans le restaurant. Il y eut des conciliabules, des entretiens à voix basse. Juliette, désespérément, tentait de faire rasseoir Robert.

— « Je t'en supplie, mon chéri, calme-toi et explique-toi. Mais ne reste pas debout. »

— « Dans le miroir, » répéta-t-il, « il y a un cercueil avec cinq clous d'or, et ma femme y est couchée. Elle n'en a plus que pour cinq jours. »

— « Tu es fou, Robert, » dit Juliette en le tirant de toutes ses forces par le pan de son veston. « Assieds-toi. Tout le monde te regarde. »

— « Mais le cercueil ? »

— « Il n'y en a pas. Tu as des hallucinations. Ou bien tu fais une crise de paludisme. »

Il ferma les yeux pendant une longue minute, les rouvrit et se força à regarder de nouveau dans le miroir.

Ni le cercueil ni Jeanne n'avaient bougé, ni les cinq clous d'or.

Mercier se sentit défaillir. La tête lui tournait.

— « Sortons, » dit-il.

— « Et le dîner que tu viens de commander ? »

— « Je le payerai, » dit-il en tirant son portefeuille et en étalant sur la table plusieurs billets de banque. Il se leva. « Allons, viens. »

Juliette secoua la tête avec énergie :

— « Ah ! non. J'ai faim ! »

— « Viens, » reprit-il âprement. « Allons n'importe où. Mais partons. »

Elle le considéra d'un air agressif :

— « Ecoute, mon bonhomme, je ne sais pas ce qui te prend, mais je ne te suivrai pas. Je n'ai jamais aimé les dingues. »

Sans un mot, il prit son chapeau et ses gants et traversa la salle du restaurant sous les regards gouailleurs des clients. Un quart d'heure plus tard, il rentrait chez lui. Il se précipita dans le salon où Jeanne, seule, faisait de la tapisserie sous un lampadaire.

— « Déjà toi ? » s'exclama-t-elle en relevant la tête et en retirant ses lunettes. « Je croyais que tu dînais avec le directeur ? »

— « Il... il ne s'est pas senti bien, à la dernière minute, et... »

Mercier n'acheva pas. Soudain ses forces l'abandonnèrent. Il s'effondra aux genoux de Jeanne qu'il entoura des deux bras et, la tête enfouie dans son giron, murmura :

— « Je t'aime. »

Jeanne fronça les sourcils. Son visage exprima la méfiance.

— « Toi, » dit-elle après un moment de réflexion, « tu m'as trompée. »

— « Non, Jeanne, je te le jure. »

En fait, il ne l'aimait pas plus aujourd'hui qu'il ne l'avait aimée hier. Il y avait trop longtemps que l'amour entre eux s'était éteint, mais Jeanne vivante était la dernière barrière entre la réalité et le monstrueux mystère.



Le mal la prit le dimanche. Elle lisait un roman, mais soudain le lâcha :

— « Je ne peux plus lire. La migraine... Et puis, j'ai mal dans le côté. »

Mercier se rapprocha, lui toucha la main, le front :

— « Tu brûles de fièvre. »

— « Penses-tu ! »

— « Prends ta température. »

Elle se soumit de mauvaise grâce à cette requête. Pourtant, elle avait 39.5.

Mercier alla décrocher le téléphone.

— « Que fais-tu ? »

— « J'appelle un médecin. »

— « En voilà des sottises. Je vais prendre de l'aspirine et me mettre au lit avec une bouillotte. Demain il n'y paraîtra plus. »

— « Jeanne, sois raisonnable... »

Il pensait aux cinq clous. La vision lui était apparue le vendredi. Il ne leur restait plus que deux jours pour dompter la mort.

A minuit, elle souffrait tellement qu'elle le pria elle-même de télé-

phoner au médecin. Celui-ci arriva une heure plus tard. Il diagnostiqua une appendicite aiguë, avec perforation du péritoine. A l'aube, Jeanne était opérée avec succès et déclarée hors de danger.

Robert Mercier décida de ne pas quitter sa femme. Du moins, pas avant le mercredi. « Si je reste auprès d'elle jusqu'à cette date, » songeait-il, « il ne lui arrivera rien. » Cette croyance s'était formée d'elle-même : il avait été prévenu pour rompre l'exorcisme par sa présence !

Il dormit une partie de la journée du lundi. Il avait résolu de monter la garde auprès de l'opérée, sans répit, du lundi soir au mercredi matin — comme une sentinelle sur un champ de bataille. Le médecin considérait, avec réticence, ces étranges manœuvres. Mais, sans doute, avait-il rencontré d'autres caprices, car il s'abstint de tout commentaire.

Quant à Jeanne, elle lui demanda :

— « Pourquoi te cramponnes-tu à moi ? Que crains-tu ? Que je passe l'arme à gauche et que tu n'hérites pas ? Tu as tort de te faire du souci. »

Elle hésita, passa sa langue sur ses lèvres desséchées :

« Vois-tu, je suis quand même en train de me demander si tu ne m'as pas aimée durant toutes ces années sans que je le sache... »

— « Peut-être, » répondit-il mollement.

Elle le regarda, indécise, mais n'insista pas. Mercier en fut soulagé. Si elle avait tenté de lui extorquer des mots d'amour, il n'aurait pas pu résister davantage et sans doute aurait-il avoué la vérité.

La nuit du lundi s'écoula sans incident. Un matin frais et lumineux se leva. Le ciel d'un rose orangé vira au bleu et le soleil, jaillissant au-dessus d'un bouquet d'arbres, inonda la chambre.

Mercier se lava, se rasa, enfila une chemise fraiche. Il déjeuna avec sa femme dont l'appétit était revenu. Puis il s'obligea d'accomplir une multitude de petites tâches : ranger les médicaments, les vêtements dans l'armoire, recoller la couverture d'un livre, mettre de l'eau fraîche dans les vases.

Onze heures, midi.

La mort, prudente, se tenait tapie dans un coin. Elle devait attendre la nuit. Elle devait avoir peur de tout ce soleil, de cette joie, de la vitalité explosive de la nature, des trilles d'un oiseau, du murmure du vent dans les branches, des rires des petites infirmières, de la grosse voix de l'interne de service... Mercier était fier de lui-même. Il n'avait plus d'angoisse. Il travaillait. Il surveillait le temps. Il épiait le visage de la malade. Il mesurait, flairait il ne savait quelle force de vie qui flottait partout, dans le jardin et dans la chambre, en ce jour de printemps forcené.

Une heure, deux heures, trois...

Il faisait chaud entre les murs d'un jaune crème. Les stores de toile écrue avaient été tirés, mais le soleil filtrait éperdument par-dessous l'ourlet et dessinait sur le carrelage noir et blanc des ronds de lumière.

Mercier défit le nœud de sa cravate :

— « Tu permets ? Je l'enlève. Je suis en sueur. »

— « Moi aussi, j'étouffe, » dit Jeanne, en repoussant ses couvertures. Ses joues étaient rouges, ses cheveux mouillés à la racine, ce qui les

rendait plus sombres. Et, sans cesse, d'un geste devenu automatique, elle épongeait le fragile espace compris entre le nez et la lèvre supérieure.

Quatre heures.

Le soleil glissait vers les toits gris. Une bande de moineaux se disputaient et piaillaient.

Une bizarre odeur envahissait la chambre : âcre, fade, une odeur de charnier.

— « Robert, » murmura Jeanne. « J'ai vraiment très chaud. Veux-tu me donner un verre de limonade ? »

Il ne répondit pas. La tête inclinée sur la poitrine, il dormait d'un lourd sommeil d'homme fatigué.

***

Il s'éveilla en sursaut. La chambre baignait dans la pénombre et semblait plus petite avec ses coins de nuit. L'odeur flottait toujours, écœurante.

— « Jeanne... » appela Mercier.

Il se leva, affolé. De deux mains, il tâta le lit vide, retourna les couvertures, les draps.

Il cria :

« Jeanne ! Jeanne ! »

Elle ne pouvait être partie, c'était impossible ! Il se précipita comme un fou vers la porte et, dans cet élan, buta contre un obstacle : un corps sur le carrelage.

La mort avait profité du sommeil de Mercier pour venir prendre sa femme, sans bruit, en voleuse.

***

A la banque, Juliette répandit le bruit de l'extraordinaire prémonition. Fière d'être mêlée à un pareil drame, elle allait répétant l'histoire : « J'étais avec lui dans un restaurant. Nous venions de commander le menu. Et tout-à-coup, dans le miroir en face, il l'a vue, morte, comme je vous vois. » Personne ne songeait à demander ce que Juliette faisait au restaurant avec le chef du personnel.

Le directeur de la banque vint présenter en personne à Mercier ses condoléances.

— « On m'a dit... » commença-t-il.

Mercier, le regard halluciné, fixait un point dans le vide. Le directeur en fut impressionné :

« Vous avez vraiment vu ? »

— « Oui. C'est atroce. »

— « Surprenant aussi. Dans un sens, vous disposez d'un pouvoir qui vaut une fortune. »

Mercier jeta un coup d'œil ébahi à son interlocuteur. Celui-ci reprit d'une voix feutrée :

« Ne vous laissez pas abattre, mon ami. Il faut vous ressaisir, vous secouer. Tenez, ma femme me disait ce matin : « Nous devons aider ce pauvre Mercier, afin qu'il passe le cap difficile. Assure-le que notre maison lui est ouverte, quand il voudra, comme il voudra. »

— « Merci, monsieur, » dit le veuf d'une voix inaudible.

— « Et si nous décidions immédiatement d'un jour ? » poursuivit, avec un sourire de circonstance, le directeur qui tirait son carnet de rendez-vous.

— « Un jour ? » répéta Mercier sans comprendre.

— « Mercredi ? Le mercredi nous conviendra. Vous viendrez dîner à la maison. Ah ! au fait, il se peut que nous ayons d'autres invités. Pas grand monde, naturellement. Ma belle-sœur, mon frère et un ami d'enfance qui s'occupe justement d'occultisme. »

Mercier avalait avec peine sa salive. Il se rappelait ses jours de solitude. Maintenant, il n'était plus seul ; les autres l'entouraient, le recherchaient, parce qu'il détenait un pouvoir redoutable : il était « l'homme qui voyait la mort ».

Dès lors, tout lui réussit. Les gens s'arrachaient sa présence dans les réceptions. Les femmes surtout étaient acharnées. Elles s'offraient sans pudeur, mais exigeaient en revanche des confidences aux moments les plus brûlants. Les hommes le respectaient, parce qu'ils attendaient de lui des prophéties. Au cours d'une importante affaire de rente viagère, le directeur n'avait-il pas été jusqu'à demander si Mercier pouvait lui donner une indication sur le temps qui restait à vivre à la crédirentière ?...

Emporté dans un tourbillon mondain, Mercier avait oublié l'héritage de sa femme : un lot de titres. Par déférence pour son patron, il les apporta quelques mois plus tard en dépôt à la banque.

— « Vous devez vendre ! » proclama le directeur, devenu très intime avec le chef du personnel. « Quand les avez-vous achetés ? »

— « Oh ! ma femme les avait reçus d'une cousine, il y a un an environ. »

— « Eh ! voilà qui s'appelle de la chance ; vos titres ont doublé de valeur pendant ce laps de temps. Mais ils vont dégringoler... »

Mercier vendit, racheta sur les conseils du banquier. Il devenait un homme riche. Mais il ne profitait ni de son argent ni de ses succès. Le grisaille qui avait fait l'horreur de sa vie continuait à le poursuivre, malgré le pourpre du sang, le noir du deuil...

A force d'être intime avec son directeur, Mercier se brouilla avec lui. Le directeur le traita d'ingrat, de fumiste, de plaisantin macabre. Puis il le mit à la porte de la banque et colporta partout le bruit que son ancien employé était un voyou et tablait sur la crainte de l'anormal ou du supranormal, pour extorquer à ses victimes toutes sortes d'avantages.

Mercier fut ulcéré du coup qui le frappait. Il s'était habitué à jouer les personnalités. La solitude lui pesa comme jamais. Mais, alors qu'il visitait une exposition de peinture, il tomba nez à nez avec un miroir, et dans ce miroir, il vit le cercueil annonciateur de mort, vingt-sept clous et le directeur, la face bleuie et convulsée.

Une joie sauvage envahit Mercier. Ah ! vraiment, il avait été ridiculisé ? On verrait bien si le directeur continuait de le prendre pour un fumiste ! Dès qu'il fut rentré chez lui, il appela au téléphone son ancien patron. Celui-ci, agressif, attaqua d'un ton sec :

— « Mercier, je vous avais pourtant fait entendre que je ne voulais plus avoir de relations avec vous ! »

— « Je n'en ai que pour un instant. Il s'agit simplement de vous avertir... »

Il y eut un petit silence.

— « A quel propos ? » demanda le directeur, la voix plus rauque.

— « Vous m'avez accusé de n'être qu'un charlatan. Je ne pourrai jamais vous prouver le contraire. Mais votre femme, vos amis, eux, sauront que j'ai dit la vérité. »

Mercier tremblait d'excitation. Il sentait qu'il tenait l'autre à sa merci, qu'il dominait la situation.

— « Je trouve votre tentative du plus mauvais goût, » répliqua le directeur dont le timbre de voix s'altérait singulièrement. « Si vous croyez me faire peur... »

— « Il vous reste vingt-sept jours à vivre, monsieur. »

Au bout du fil, il y eut un cri étouffé. Puis la communication fut coupée. Et Mercier demeura face à lui-même, la main crispée sur le cornet d'ébonite, honteux et rempli d'une joie cruelle. « J'ai un don, » se répétait-il, « et je ne permettrai à personne de le mettre en doute. Cet homme m'a fait fermer toutes les portes de Paris. Il a abusé de ma bonne foi, s'est amusé de mon malheur et m'a rejeté dans le néant, quand le jeu a cessé de lui plaire. Il me le payera ! »

Il attendit durant une longue semaine. L'autre résistait. Il ne téléphonait pas, n'écrivait pas, ne se manifestait en aucune manière. Sans doute mettait-il son point d'honneur à continuer de vivre comme si rien ne le menaçait. Mais Mercier, lui, savait l'avenir. Et il savait aussi que l'autre ne pourrait plus lutter longtemps contre la peur. C'était devenu une sorte de combat sournois entre le condamné et le prophète. Le prophète, qui jouait gagnant, s'impatientait.

La seconde semaine s'égrena sans rien apporter. Mercier piétinait, fulminait. L'autre aurait-il l'audace insensée d'aller vers son destin sans un signe de crainte ? Non ! Tous les hommes sont marqués par la peur et l'horreur de la mort.

C'était inéluctable. Si le directeur tenait bon, sa femme, Edwina, n'y résista pas. Brisée, elle vint sonner à la porte de Mercier.

— « Je n'espérais plus vous voir, » dit-il cynique. « J'ai cru votre mari plus fort que la mort. »

— « Il ignore ma visite. »

— « Bravo ! J'ai toujours admiré l'héroïsme. »

Edwina retira ses gants. Ses mains, exsangues, apparurent et son visage sembla plus nu, plus désarmé.

— « Robert, je vous ai connu sous un autre jour. Je vous croyais un

homme malheureux, ployant sous le poids d'une force au-delà des siennes. Je ne vous prenais ni pour un dieu... ni pour un imbécile. »

— « Et vous avez changé d'avis ? »

— « Oui, » dit-elle lentement. « Vous êtes un monstre. »

Il se cabra :

— « C'est faux. Votre mari a mis ma parole en doute. Je suis en train de prouver au monde que j'ai un don quasi-divin. »

— « Quasi-diabolique. »

— « Non, » s'emporta-t-il. « Mon don est un pouvoir surnaturel d'une extrême valeur ! Dans douze jours, vous serez veuve, quoi que vous tentiez ! »

Elle le regarda droit dans les yeux :

— « Je le sais. Je ne suis pas venue vous demander une parole d'apaisement. Je voulais seulement voir comment fonctionne un monstre. Eh bien, je le vois. »

Mercier se sentait mal à l'aise sous ce regard clair et impitoyable. Ce n'était pas lui le condamné et pourtant une chaîne invisible alourdissait son cou, l'obligeant à courber la nuque devant cette femme trop pâle dont les paupières étaient rougies.

« Je m'imaginais qu'un monstre était un être inhumain. J'avoue que je me suis trompée. Un monstre est un homme que charge une malédiction. Tous les hommes sont condamnés à mourir, Robert. Tous ne sont que des morts en sursis. Mais ils l'oublient. Ils peuvent vivre heureux. Tandis que vous, vous êtes maudit — condamné à mourir et à le savoir sans cesse. J'ai pitié de vous. »

Edwina tournait les talons. Elle s'apprêtait à partir. Mais elle lui fit face une dernière fois :

« Un jour, vous regarderez dans un miroir et vous y verrez un cercueil avec *votre propre corps et votre propre visage*. Vous compterez les clous. Ces clous-là, je n'aimerais pas les compter, mon pauvre Robert. Et pourtant, ce jour viendra aussi ! »

Elle claqua la porte derrière elle. Mercier resta seul. Un nœud lui étranglait la gorge. Il jeta un regard égaré autour de lui. Puis, sans réfléchir, il saisit un lourd cendrier et l'envoya dans le premier miroir qu'il aperçut. Ensuite, de pièce en pièce, partout, il cassa les miroirs, brisa les vitres — tout ce qui pouvait suggérer la possibilité d'un reflet ! Au bruit, les domestiques épouvantés étaient accourus (ils étaient plusieurs, car Mercier était devenu riche).

— « Je ne veux plus de miroir, » hurlait-il. « J'exige des vitres mates ! Ne cirez plus les marbres ! Enlevez ce soleil d'étain poli ! Retirez cette vitrine ! Je ne veux plus voir de reflets ! Rien que la réalité... »

Le directeur mourut ponctuellement au vingt-septième jour, succombant à une embolie.

***

Désormais, son destin s'inscrivit dans une courbe aussi nette que celle des planètes qui gravitent autour du soleil. D'abord, il s'enfuit en Italie,

persuadé que sous le chaleureux soleil latin la mort n'oserait plus dévoiler son visage. Ensuite, ayant brisé tout ce qui pouvait refléter ses visions, il se rassura, comme s'il avait détruit les visions elles-mêmes.

Les cheveux de Mercier grisonnaient. Ils devinrent blancs. Sa silhouette se cassa avant l'âge. Il oublia l'amour, la jeunesse, le mouvement, la perpétuelle évolution des êtres et des choses. Et, ayant arrêté le temps, il crut avoir maîtrisé la mort.

Les jours, les mois, les ans passaient. Puisque chaque destin porte sa marque, celui de Robert Mercier, qui n'échappait pas à la loi commune, portait fidèlement la sienne : la grisaille. Il n'y avait plus dans sa vie ni miroir ni étain poli ni vitre trop claire ni reflet. Tout était réalité compacte, matière sans effroi. A vivre dans ce gris sans danger, dont l'uniformité rappelait le gris des prisons, Mercier avait retrouvé la paix. Il n'existait pas. Il fonctionnait. Au ralenti. Dans l'attente d'un combat avec la mort, dont il se savait d'avance victorieux puisqu'il avait privé sa sinistre adversaire de son arme principale.

Et à vivre dans la paix, Mercier oubliait sa peur.

Et à vivre sans peur, il oubliait la prudence.

Dix ans le séparaient désormais de ses angoisses anciennes. Il croyait au soleil d'Italie, à l'insouciance latine, au murmure de la mer, à la tiédeur des nuits.

Pourtant, la mort était là.

Le destin tendit son piège, sans bruit, presque gaiement. Une amie avait rendu visite à Mercier.

— « Votre *palazzo* est merveilleux, mais il est triste, Robert. Il y manque un je ne sais quoi. Du soleil. Ou un rire de femme. Ou, tenez, plus simplement, la chanson d'une fontaine... »

— « Une fontaine ? » avait-il répondu.

Et d'anciens souvenirs s'étaient pressés dans sa mémoire : le chuchotis d'une eau limpide, auquel se mêlait un rire d'enfant. Son rire, quand il était petit garçon et qu'il plongeait ses bras dans les bassins du Luxembourg.

Une réminiscence. Comme une bouffée d'enfance et d'insouciance...

Il hésita longtemps. Enfin il se laissa vaincre par son propre désir. Attentif, il suivit le travail des maçons. C'était une fontaine splendide — de porphyre blanc, veiné de rose, et scintillant de paillettes endiamantées. A mesure que la fontaine naissait, elle cessait d'être fontaine pour devenir vasque éclaboussée de perles.

L'amie, émerveillée par la splendeur du travail, conseilla :

— « Vous devriez aussi acheter des colombes. »

Il obéit, charmé.

Et les colombes emplirent de leurs battements d'ailes le jaillissement de la fontaine. Et ces oiseaux blancs, cette eau murmurante, ce porphyre veiné de rose et de diamant, étaient d'une beauté si insolite que Mercier, solitaire et torturé, ne pouvait plus les quitter. Il passait des heures entières

dans son patio, au milieu du vol des colombes, assis au bord de la fontaine, heureux comme le sont les sages et les fous.

Et les mois passèrent encore, sans que le piège fût visible.

***

L'heure était brûlante. C'était le mois d'août. Dans toute la maison, il n'y avait de fraîcheur qu'autour de la fontaine. Mercier, hébété par la canicule, descendit dans le patio.

Il se pencha au-dessus de la vasque et y plongea les mains, tandis que les colombes familières tourbillonnaient près de lui. En cascadant, le jet d'eau l'éclaboussait d'une rosée de gouttelettes.

Pourtant, une chape de nuages d'un gris de plomb obscurcissait peu à peu le ciel ; les colombes, comme effrayées par l'approche d'un mystérieux danger, s'étaient réfugiées dans l'entrelac de la galerie qui longeait le patio. Un silence épais s'étalait insensiblement sur les campagnes environnantes, puis sur la ville et le *palazzo* où Mercier attendait l'orage, comme on attend une délivrance.

Enfin, sans raison, le jet d'eau retomba, se tarit, et la surface de la vasque qui, peu d'instants auparavant, scintillait, ridée de mille vaguelettes, devint lisse et mate comme un plat d'étain.

Mercier, qui plongeait toujours les bras dans l'eau, observa avec curiosité le phénomène.

Alors, dans cette surface d'un gris compact, il vit apparaître le visage d'un vieil homme, aux cheveux blancs flottants, aux traits burinés par les ans et la solitude, et dont la bouche était maculée de terre. Mercier fut étonné par l'aspect familier de ce visage. Mais il n'eut pas le loisir de s'interroger davantage. Autour de l'homme, émergeait peu à peu la silhouette oblongue d'un cercueil. « Voici la vision, » pensa-t-il. « Mon don est intact. » Mais il ne ressentait plus d'émotion. Avec le temps, sa sensibilité s'était émoussée. Il compta dix clous d'or ; dans dix jours, l'homme dont le visage paraissait si las et si triste, serait donc délivré du fardeau de la vie.

Des rafales de vent se levaient sur la ville, chassant devant elles des tourbillons de poussière. A regret, Mercier se redressa et rentra dans la maison. L'orage se déchaînait. Les domestiques, alertés, se hâtaient de fermer tous les volets. Et autour du *palazzo* clos sur lui-même et silencieux comme une tombe, les coups de tonnerre et les éclairs déferlèrent en vain.

Le lendemain, le soleil était revenu sur la petite ville italienne. Les colombes palpitaient dans le patio, le jet d'eau frémissait, les roses et les clématites étaient en fleurs. Mercier vivait sans bruit au milieu de ce bonheur.

Au déjeuner, il interpella son valet de chambre qui le servait :

— « Geronimo, toi qui as une mémoire, pourrais-tu reconnaître un homme à sa simple description ? »

— « Essayons, signore, » répliqua familièrement le domestique.

— « Il est âgé, les cheveux tout blancs, flottant comme des algues, l'air triste. »

Geronimo sourit, respectueux :
— « Monsieur voulait plaisanter. Il s'agit de lui-même. »
Une fugitive lueur alluma le regard de Mercier.
— « Va me chercher un miroir ! »
— « Mais... monsieur a interdit qu'il y en ait un seul à la maison ! »
— « Va en acheter un immédiatement. »

Lorsque Geronimo ramena l'objet, Mercier se pencha pensivement sur la surface brillante et dut reconnaître dans sa propre image celle de l'inconnu. La peur ne le prit pas tout de suite. Il calcula benoitement combien de temps il lui restait à vivre. Jusqu'au jeudi de la semaine suivante... Qu'allait-il faire ? Jouir de ce sursis ? Mais non ! Il connaissait désormais les ruses de sa vieille ennemie. Il allait les déjouer ! Puisqu'il s'était vu la bouche pleine de terre, ce signe l'avertissait de se méfier de la terre. Il lui suffirait de se tapir dans la petite réserve bétonnée au bout du *palazzo*, pour narguer la mort et lui échapper. Car telle était la loi : chaque homme était destiné à une seule sorte de mort, et pas à une autre...

Il vécut fébrilement le délai. Les jours semblaient devenus fous. Ou bien ils basculaient à toute vitesse dans l'abîme du temps, ou bien ils s'étiraient à l'extrême, jonglant avec sa patience.

Le mercredi, Mercier fit ses préparatifs dans la réserve bétonnée, comme s'il s'apprêtait à soutenir un siège. Et n'était-ce pas ce qui l'attendait : l'assaut de la plus impitoyable ennemie ? Un lit de camp fut dressé dans la pièce sans fenêtre. De la nourriture, de l'eau y furent apportés par Geronimo qui ne comprenait pas les caprices de son maître, mais s'y soumettait docilement. Mercier rassembla quelques livres pour « tuer le temps ». Et l'expression le faisait rire... D'un rire plein d'humour noir. Enfin il se munit d'un réveille-matin et, quand il se fut retiré dans sa forteresse, il régla soigneusement la sonnerie de la pendulette sur ce minuit qui lui annoncerait la victoire et la délivrance.

Il avait vécu trop de veilles semblables pour ne pas en avoir une certaine accoutumance. Le temps n'était plus fou : entre ces parois bétonnées et sans fenêtres, dans ce silence et cette solitude, sans que le jour fût le jour et la nuit une véritable nuit, les heures étaient devenues molles, inconsistantes, elles glissaient entre les doigts comme des poissons d'argent.

Mercier, qui s'était enfermé dans son abri dès le mercredi soir, dormit d'un sommeil sans rêve jusqu'au midi suivant. Déjà douze heures d'écoulées... Lui ne se souciait pas qu'il fût midi. La nuit perpétuelle de sa forteresse l'avait séparé de toutes les contingences habituelles. Il mangea, but, lut, ainsi qu'il se l'était promis. Au dehors, l'ombre envahit les jardins. Puis les étoiles piquèrent d'or le ciel velouté. Puis la lune roula dans l'espace, d'une chaîne de collines à l'autre.

La sonnerie du réveille-matin retentit. Mercier s'éveilla en sursaut, jeta un coup d'œil au cadran : minuit ! Il avait vaincu la mort ! Il était libre ! L'angoisse qu'il avait durement refoulée, pour ne pas s'attendrir sur lui-même, remontait à la surface et des larmes roulaient sur ses joues burinées.

Sans perdre une seconde, il se précipita hors de sa prison, traversa le

patio, monta à l'étage, dans sa chambre et, comme un fou, se rua sur le balcon pour y respirer avidement la nuit.

Tout était calme sur la ville. Les cyprès fuselés se découpaient dans la lumière de la lune. L'ombre exaltait l'odeur entêtante des roses. Le jet d'eau murmurait dans un friselis que la beauté du monde était enclose dans cette douce et menteuse nuit. Pas une lueur ne brillait sur les collines. Mais le campanile voisin émergeait dans une clarté diffuse et semblait monter la garde de la ville endormie.

Ivre de sa puissance, Mercier buvait la nuit, possédait en un seul instant le monde, la beauté, la joie.

Et puis... dans la paix nocturne, il y eut un bruit léger, presque imperceptible, sans signification pour qui ne le connaissait pas. Mercier tressaillit. Il avait reconnu le déclic du carillon du campanile. Or, le campanile ne sonnait que les heures. Epouvanté, Mercier crispa les mains sur la balustrade. Il aurait voulu fuir à l'abri, mais une force implacable le retenait sur place, le clouait à son destin.

Alors, en même temps que le premier coup de minuit brisait le silence, un hurlement éclata : le balcon où se tenait Mercier s'effondrait dans le vide, entraînant sa proie.

Mercier n'avait commis qu'une seule erreur : son réveille-matin avançait de dix minutes.



■ Une curiosité livresque

Nous venons d'avoir entre les mains un ouvrage de science-fiction qui est une véritable curiosité en matière d'édition.

Il s'agit d'un conte satirique de S.F., « R.F. 22.301 », par René Fauconnet, composé et illustré par l'auteur *uniquement en caractères de machine à écrire.* Si nous disons qu'il y a une illustration presque sur chaque page et que l'ouvrage comporte 104 feuillets, on imagine quel travail de patience a dû être la préparation du livre ! Les résultats sont étonnants et l'auteur-illustrateur — en dehors de motifs et de paysages très heureusement réalisés — a même composé ainsi — mécaniquement — des portraits fort réussis de Ronsard, Verlaine, Valéry, etc. (il faut dire que « RF. 22.301 » est l'histoire d'un poète — le seul poète vivant de toute la planète en l'an 2012).

Il paraît que la transcription et l'illustration de son texte ont demandé un an à l'auteur. Eu égard au résultat obtenu, c'est un délai qui apparaît relativement court.

Nous ne pouvons que recommander vivement ce très original ouvrage aux amateurs de S.F. bibliophiles. Il est tiré à 400 exemplaires numérotés sur vélin pur fil et présenté en un boîtage carton orné lui aussi — comme il se doit — à la machine à écrire.

(En vente chez René Fauconnet, 6, rue de la Monnaie à Dôle (Jura). Prix de l'ouvrage : NF 47).

LEO PERUTZ

Le colloque des chiens

Ce n'est pas sous ce titre, emprunté par les traducteurs aux « Nouvelles exemplaires » *de Cervantes, qu'il faut chercher le grand Perutz (voir notre Chronique Littéraire du mois), celui, inégalable, de l'extraordinaire* « Marquis de Bolibar ». *Mais comme nous désirions donner à nos lecteurs un aperçu de ce talent singulier, force nous a été de nous en tenir à ce choix ; car les nouvelles de cet important romancier autrichien de l'étrange sont peu nombreuses et, chose curieuse, assez rarement fantastiques. Sauf cependant celles qui, reliées entre elles par un fil souvent lâche, constituent* « Nachts unter der steinerner Brücke » (Nuitamment sous le pont de pierre), « *le roman du vieux Prague* ». *C'est de ce volume qu'est extrait le présent* « Colloque des chiens » *qui, pour être une œuvre mineure, n'en a pas moins, comme on le verra, des mérites qui ne le sont pas.*



CERTAIN jour d'hiver de l'an 1609, certain jour de Sabbat, on vint chercher le Juif Berl Landfahrer dans la petite chambre de la ruelle des Berges où il logeait, au cœur du ghetto de Prague. On le mena à cette prison de la vieille ville que les Juifs avaient coutume de nommer *le Python sacré* ou *Ramsès*, en souvenir du temps de la captivité d'Egypte. En fait, le lendemain matin, ledit Landfahrer devait être pendu haut et court à la voirie, entre deux chiens errants.

Il n'avait jamais eu de chance, ce lamentable Landfahrer. Depuis sa prime jeunesse, toutes ses entreprises avaient invariablement tourné au désastre. Et bien qu'il eût tâté des métiers les plus divers, bien qu'il n'eût guère ménagé sa peine, il était demeuré si pauvre qu'il portait au saint jour du Sabbat le même vêtement qu'en semaine, alors que d'autres possèdent un si grand choix d'habits qu'ils en changent aussi aux jours de demi-fête. En dernier lieu, il avait imaginé d'acheter les dépouilles ani-

© 1953, *Europäische, Verlagsanstalt.*

males que des bouchers chrétiens des villages d'alentour voulaient bien lui céder ; mais il avait choisi pour ce faire le moment précis où ces rustres s'étaient mis en tête de demander douze kreutzers pour une peau qui n'en valait pas huit. Et tout cela avait fini par faire de lui la fable de la ruelle des Berges : « Le jour où Berl s'avisera de vendre des chandelles, » affirmaient ses voisins, « on peut tenir pour assuré que le soleil ne se couchera plus. » Ils disaient aussi : « Pas moyen de le tirer de chez lui quand il pleut des ducats ; mais, pour peu que les briques se mettent à tomber du ciel, le voilà tout de suite dans la rue. » Ils disaient encore : « Il n'est guère de bâton sur lequel il ne trébuche. » Ils disaient enfin : « S'il a du pan, il n'a pas de couteau et quand, par hasard, il a les deux ensemble, il ne trouve plus le sel. »

Qu'on l'eût appréhendé de la sorte, en pleine fête du Sabbat, ajoutait encore aux malheurs de Landfahrer. Mais force est bien de reconnaître qu'il n'était pas absolument innocent, car la mauvaise fortune ne nous vient jamais de Dieu : il avait acheté à un soldat un manteau bordé de martre et une robe de velours à longues manches. Le tout, comme il en convint sans malice, à un prix dérisoirement bas. Or il ignorait que le colonel Strassoldo, commandant la garnison de la vieille ville et investi à ce titre par l'Empereur de pouvoirs discrétionnaires, vu l'incertitude des temps, avait, l'avant-veille, interdit par décret — et sous peine de pendaison — d'acheter quoi que ce soit à un militaire ; à moins que ce dernier ne présentât une autorisation en bonne et due forme, signée par le capitaine de sa compagnie. Au reste, ces mesures s'expliquaient le plus naturellement du monde car des soudards qui couraient encore avaient récemment dérobé des étoffes précieuses, des tentures de prix et des vêtements d'apparat dans quelques-uns des hôtels nobles de la vieille ville. Selon l'usage, ledit décret avait été crié dans chacune des maisons de Dieu du ghetto : à la Nouvelle Synagogue, à l'Ancienne, à celles de Pinchas, de Klaus, de Meisl, des Bohémiens et, enfin, à l'Ancienne Nouvelle Synagogue. Ce jour-là, seul dans sa misérable petite chambre, Landfahrer s'y était si profondément abîmé dans l'étude de la doctrine secrète du *Raja Mehemna* ou *Le fidèle Pasteur* qu'il en avait complètement oublié sa visite quotidienne à la synagogue. Il est vrai que, dès qu'il s'était su receleur malgré lui, il avait remis en toute hâte le manteau bordé de martre et la robe de velours aux anciens de l'assemblée consistoriale. Trop tard, hélas ! Le commandant de la garnison de la vieille ville était si courroucé qu'on ait fait fi de son interdiction qu'on ne parvint point à le fléchir. Et c'est pourquoi Landfahrer devait, à titre d'exemple, se balancer au bout d'une corde, le lendemain matin, flanqué d'un chien à sa droite et d'un autre à sa gauche.

Les anciens et les conseillers de la communauté juive avaient fait tout ce qui était en leur pouvoir. Ils avaient couru, supplié, promis. En vain ! A croire que le destin en voulait personnellement à Landfahrer : impossible d'obtenir une audience de l'Empereur, même par l'entremise de son grand-feutier, car le souverain, miné par la fièvre, gardait le lit. Et, au

Hradschin (1), neuf moines du couvent des Capucins priaient jour et nuit pour sa guérison. Quant à la comtesse Czernin von Chudenitz, laquelle était alliée de fort près au colonel Strassoldo, elle se trouvait présentement dans sa terre de Neudeck, à trois journées de Prague. Le prieur du couvent des Croisés, qui avait toujours témoigné de la bienveillance aux Juifs et qui était intervenu plus d'une fois en leur faveur, le prieur, lui, faisait route vers Rome. Le grand rabbin, enfin, le Chef et le Flambeau de l'Exil, celui dont les Chrétiens eux-mêmes vénéraient la parole, il y avait beau temps qu'il n'était plus de ce monde.

Les deux chiens, eux, n'avaient rien à se reprocher. Leur exécution n'avait d'autre objet que de rendre plus ignominieuse encore celle du Juif. Et il n'y avait personne qui pût intercéder en leur faveur.

L'un d'eux était déjà dans le cachot quand le geôlier y poussa Berl Landfahrer. C'était un grand chien de ferme d'aspect minable, un corniaud brun roux, au poil crotté, qui n'avait que la peau sur les os et de fort beaux yeux. Il avait probablement perdu son maître, ou peut-être bien qu'il s'était sauvé, car il y avait déjà quelques jours qu'on le voyait rôder, affamé, dans les rues de la vieille ville. Pour l'heure, il était occupé à ronger un os que lui avait jeté le geôlier. Lorsque celui-ci revint avec Landfahrer, il leva la tête en grognant.

De son côté, le Juif considéra son compagnon d'infortune d'un œil soupçonneux. Il se méfiait de ces gros corniauds : c'étaient toujours ceux-là qui, dans les campagnes, lui disputaient avec le plus d'acharnement les quelques peaux qu'il emportait.

— « Est-ce qu'il mord ? » demanda-t-il.

— « Non, » répondit le geôlier. « Si tu ne lui fais pas de mal, il ne t'en fera pas non plus. Et tâchez de faire bon ménage, tous les deux, parce que demain il vous faudra descendre ensemble dans la vallée d'Hinnom. »

Sur ce, laissant Landfahrer et le chien face à face, il sortit en refermant la porte derrière lui.

La vallée d'Hinnom, c'est le nom que les Juifs donnent à l'enfer ; et le geôlier avait fini par l'apprendre à force d'héberger des enfants d'Israël.

« Dans la vallée d'Hinnom ! » murmura Landfahrer en frissonnant. « Sait-il seulement où j'irai, celui-là ? Sait-il seulement qui je suis ? C'est par pure méchanceté qu'il m'a dit ça. Avec un œil comme le sien, du reste, il lui suffit de regarder l'eau pour que les poissons se mettent à crever. Dans la vallée d'Hinnom ! Dieu éternel et juste (ce n'est pas que je veuille te le reprocher) mais tu le sais, Toi, tu le sais bien que j'ai passé ma vie à étudier les Ecritures, à prier, à jeûner. Et tu sais bien aussi que je n'ai jamais gagné mon quignon de pain qu'en toute honnêteté. »

Là-dessus, il soupira et leva les yeux vers le ciel qu'on entrevoyait au-delà des barreaux d'une étroite fenêtre.

---

(1) Colline dominant Prague, où se trouve le château impérial ou royal, et, par extension, ce château lui-même. (N.D.T.).

« Déjà trois étoiles ! » se dit-il. « Le Sabbat vient de se terminer. Chez nous, dans la chambre à côté, Simon Brandeis, le marchand de bière, et sa femme Guittel sont maintenant assis. Il vient de dire la *Hawdala,* la prière du discernement, et il chante en ce moment les bénédictions pour la semaine à venir. Il demande, pour sa femme et pour lui : « *Santé et bonheur, autant qu'en désirent ta bouche et ton cœur.* » Après, comme à chaque fin de Sabbat, Guittel y va de son petit refrain : « *Amen ! Amen ! Et qu'en cette année la venue du Messie devienne vérité.* » A présent qu'il est permis d'allumer le feu et de poser la soupière sur la table, il se peut bien qu'ils parlent de moi. Il se peut bien qu'ils se rappellent ce pauvre Berl ou, si ça se trouve, ce brave Berl, car j'ai encore donné de l'huile à Guittel, pas plus tard qu'hier, pour garnir les lampes du Sabbat et aussi du vin pour le *Kidduch* (1), puisqu'elle manquait d'argent pour acheter l'un et l'autre. Oui, aujourd'hui, je suis encore ce pauvre Berl, ce brave Berl ; mais, demain, on ne m'appellera plus que feu Berl ou même Berl-Dieu-ait-son âme. Aujourd'hui, je suis encore ce Brel Landfahrer qui loge ruelle des Bergers, dans la maison de *l'image du Coq ;* demain, je ne serai plus que le Berl-qui-demeure-dans-la-vérité-du-Seigneur. Hier encore, je ne connaissais pas mon bonheur : je mangeais ce que bon me semblait, je lisais les Ecritures et, le soir, je me couchais dans un lit qui était le mien. Aujourd'hui, la lourde main de l'adversité s'abat sur moi. Et je ne sais à qui me plaindre, si ce n'est aux pierres du chemin ; car il me faut accepter sans murmure ce qu'Il a décidé pour moi. Loué soit ton saint nom, juge éternel et juste. Dieu fidèle et loyal, tu ne nous fais jamais défaut. Que ta sollicitude est grande ! »

Puis, comme le ciel s'était obscurci, il se tourna vers l'orient et récita la prière du soir. Cela fait, il s'accroupit dans un coin, à même la terre battue, sans cependant perdre de vue le chien qui recommençait à grogner.

« Il gèle, » songea-t-il, « comme si le froid voulait souder ensemble le ciel et la terre. Et ce sale chien qui n'en finit pas de gronder et de montrer les crocs ! S'il savait ce qui l'attend, au moins... Mais quoi ! ce n'est jamais qu'une bête : il n'a pas grand-chose à perdre. On ne peut rien lui prendre qui ne soit matériel. Tandis que l'homme, lui, perd sa *rouah,* son essence spirituelle, que nous autres Juifs laissons derrière nous bien plus que quiconque. Oui, car qui pourrait, à part nous, goûter aux joies ineffables que nous retirons de l'étude des préceptes des Sages, du Livre de la Moisson, du Livre des quatre Ordres, du Livre des Lumières ?... »

Landfahrer ferma les yeux et parcourut en pensée les sommets et les profondeurs de la doctrine secrète, dont on sait qu'elle élève l'âme jusqu'à l'ultime des dix marches où l'attendent les anges du Seigneur. Car il est écrit : « *Préoccupe-toi des mystères de la sagesse et de la con-*

---

(1) C'est ainsi que les Juifs nomment le vin consacré pour la communion. (N.D.T.)

naissance, ainsi tu te rendras maître de ton angoisse de demain ». Or, pour Landfahrer, l'angoisse du lendemain était grande, à peine supportable.

Pourtant il médita sur *L'Apirjon* des initiés qui est la Couche nuptiale. C'est là que demeurent les Eternels Resplendissants, qu'on dit aussi les Porteurs de Connaissance, et qui sont les soutiens et les colonnes de ce bas monde. Il réfléchit également à ces puissances motrices qui se dissimulent derrière les quatre lettres du nom de Dieu et au mystère dont elles s'entourent, au Secret des Secrets qui est aussi l'Inconnaissable. Puis il passa en revue les vingt-deux lettres de l'alphabet hébraïque et le sens caché de chacune d'elles. Il en était à *Caf* qui, lorsqu'on l'ajoute à la fin d'un mot, signifie le Sourire de Dieu, quand la porte s'ouvrit et se referma, après que le geôlier eut poussé un second chien dans le cachot.

C'était un barbet blanc, tout ébouriffé, avec une tache noire sous l'œil droit et une autre au-dessus de l'oreille gauche. Landfahrer le reconnut sur-le-champ pour l'avoir vu, ainsi que tout le ghetto, des années durant dans la maison de Mardochée Meisl, ce fastueux Crésus qui était mort plus gueux que Job. Depuis l'enterrement dudit Meisl, le barbet traînait dans les rues de la vieille ville et du ghetto, quêtant sa pitance de-ci de-là. Mais, quoique d'un naturel infiniment sociable, il n'avait jamais voulu d'un nouveau maître.

— « Tiens ! le chien du défunt Meisl, » s'exclama Landfahrer ébahi. « Ils veulent donc le pendre aussi ? Qui aurait jamais dit à Meisl qu'on verrait un jour son barbet orner un gibet ?... »

Les deux chiens firent connaissance à la manière des chiens : ils se précipitèrent l'un vers l'autre en aboyant avec ostentation, se reniflèrent et commencèrent aussitôt à se colleter. Landfahrer les observa un moment ; mais il se lassa vite, car les deux bêtes n'en finissaient plus de se pourchasser d'un bout à l'autre du cachot, grognant et aboyant à qui mieux mieux. Bientôt, pour couronner le tout, les chiens du voisinage se mirent aussi de la partie. Et dès lors, de près comme de loin, ce ne fut plus qu'un concert infernal de hurlements et d'aboiements variés.

« Silence, vous deux ! » cria brusquement Landfahrer. « Ne faites donc pas tant de boucan. Il se fait tard ; les gens veulent dormir. »

C'était prêcher dans le désert ; et les deux bêtes se mirent à se démener et à aboyer de plus belle. Landfahrer patienta un bon moment. Il espérait que les chiens, enfin fatigués, finiraient par se coucher. Pour lui, il savait bien qu'il n'arriverait pas à trouver le sommeil : il aurait aimé passer cette dernière nuit de sa vie terrestre dans la prière et la méditation. Mais les chiens en décidèrent autrement.

Or il savait que la Cabbale confère un étrange pouvoir à ceux qui ont pénétré ses plus secrets arcanes et atteint à ses sommets les plus sublimes. Un pouvoir étonnamment puissant ; un pouvoir dont il ne lui était pas permis d'user pour sauver sa vie, car c'eût été là s'opposer à l'insondable dessein du Très-Haut. Il pouvait toutefois s'en servir pour subjuguer ces deux bêtes qui ne voulaient pas se tenir tranquilles.

On racontait que le grand rabbin avait jadis coutume de s'adresser de la sorte aux *Melochims* ; et on disait qu'il se faisait alors obéir par ces anges au doigt et à l'œil. Mais lui, Landfahrer, n'avait jamais osé utiliser ledit pouvoir ; car, outre qu'il était de caractère pusillanime, il n'ignorait point qu'il est écrit que : « *La flamme du savoir embrase et dévore tout ce qui n'est pas feu comme elle.* » Pourtant, cette nuit-là, avec une crainte infinie et énormément d'appréhension, il sut qu'il allait essayer. Et il sut aussi qu'à l'aide d'une formule secrète et d'une invocation magique, il allait se rendre maître de ces chiens assommants qui ne voulaient pas le laisser jouir en paix de la présence de Dieu, en ces dernières heures de son existence.

Il attendit que la lune sorte de derrière les nuages, puis il traça la lettre *Vav* dans la poussière qui tapissait les murs du cachot. Toute conjuration devait nécessairement commencer ainsi, car le *Vav* symbolise la jonction du ciel et de la terre. Après quoi, il inscrivit exactement au-dessous le signe du Taureau qui réunit en lui la somme des créatures terrestres. Ensuite, il traça tout à côté le symbole du Char Divin et, sous celui-ci, sept d'entre les dix noms de Dieu, dans l'ordre prescrit. *L'Ehyeh,* l'Eternité, venant en tête, car c'est la puissance de ce nom qui conduit et régit le Taureau. En dernier lieu, il inscrivit sous *l'Ehyeh* la lettre qui recèle et la force et l'autorité.

Cela fait, il attendit que la lune ait de nouveau disparu, puis il invoqua ces dix anges qui sont les artisans de Dieu, placés qu'ils sont entre Lui et le monde. Il les invoqua nommément : la Couronne, l'Etre, la Grâce, l'Aspect, la Miséricorde, la Rigueur, l'Eternité de Gloire, la Majesté, le Fondement et le Royaume. Puis il conjura à voix basse les trois Puissances Elémentaires et finalement, à voix très haute, ces légions d'anges inférieurs qu'on appelle les Roues et les Bêtes de la Sainteté.

— « Je me demande pourquoi il crie comme ça, » dit à cet instant le barbet au corniaud. « Ils sont drôles ; on ne les comprend pas toujours. Il a peut-être faim. »

Landfahrer ne put jamais s'expliquer au juste quelle erreur s'était glissée dans sa formule magique. A dire vrai, il avait inscrit la lettre *Theth* sous le premier des sept noms de Dieu, et c'était là que sa mémoire avait flanché : le *Theth* ne signifiant point la force et l'autorité, mais la pénétration et la connaissance. En conséquence, s'il ne reçut pas le pouvoir de régenter le monde animal, il lui fut néanmoins donné d'en connaître le langage.

Il accepta la chose avec résignation. Et il ne s'étonna même pas de comprendre d'un coup ce que le barbet disait au corniaud. Cela lui semblait tout naturel, tout simple et tellement facile aussi ! Au point qu'il se demandait comment il avait pu vivre jusqu'à ce jour sans entendre ce langage.

Et il s'installa plus commodément dans son coin pour écouter ce que les deux chiens avaient à se dire.

— « Moi aussi, j'ai faim, » grogna le chien de ferme.

— « Patiente un peu ! Demain, je te mènerai chez les bouchers, » promit le barbet, « puisque vous n'êtes pas fichus de vous débrouiller en ville, vous autres bouseux. Tu verras, ce n'est pas difficile ; tu n'auras qu'à faire le beau, en marchant sur tes pattes de derrière, en tenant un bâton dans ta gueule — ça plaît toujours beaucoup, ces petits tours d'adresse, — et on te donnera un gros os encore tout plein de viande et de gras... »

— « Ouais ! Mais chez nous à la ferme, » coupa le corniaud en patoisant un brin, « j'avais pas besoin de marcher sur deux pattes pour avoir des os. Et puis on me donnait même de la pâtée de gruau. Seulement, bien sûr, on me faisait payer tout ça en me forçant à garder la cour pour empêcher les renards de chiper nos oies. »

— « Les renards, » répliqua le chien de ferme, « comment veux-tu le barbet intrigué.

— « Les renards, » répliqua le chien de ferme, « comment veux-tu que je t'explique les renards ? C'est comme qui dirait des chiens qu'ont point de maître. Seulement, eux, ils vivent dans les bois. Et personne leur donne à manger ; alors ils viennent la nuit chiper nos oies. C'est ça les renards. »

— « Ah oui... » dit le barbet. « Mais les bois, c'est quoi les bois ? »

— « Mince ! » grogna le corniaud éberlué. « T'es pas bien instruit, toi, gars. Les bois, c'est point quatre ou cinq arbres miteux, ni même six ou sept. Je ne sais pas comment te dire... C'est des endroits tout pleins d'arbres partout ; et puis, derrière ces arbres, y en a encore d'autres, encore et encore. Eh bien ! c'est de là-dedans qu'ils viennent, les renards. Chaque fois qu'ils emportaient une oie, ou même une poulette, on me flanquait une de ces raclées... »

— « Moi, » se rengorgea le barbet, « personne ne m'a jamais battu. Même pas mon maître quand il m'apprenait à faire le beau ou à danser le rigodon. Nous aussi, on avait des oies ; mais les renards les laissaient tranquilles, parce qu'il n'y avait pas de ces bois d'où ils viennent, les renards. Du reste, s'il y en avait eu des bois et des renards par chez nous, mon maître me l'aurait dit. Il me disait tout ; il ne me cachait jamais rien. Tiens ! je sais même l'endroit où il a enterré cet argent qu'il ne voulait pas garder à la maison, et je sais aussi à qui il appartient. »

— « C'est vrai ça qu'ils enterrent des sous, » reconnut le chien de ferme. « Et même que je me demande bien pourquoi, gars. On peut pourtant pas les manger... »

— « Là, je t'arrête ; là, c'est toi qui n'es pas bien instruit, comme tu dis, » rétorqua le barbet d'un air suffisant. « Il est sage, fort sage même, d'enterrer de l'argent. Du reste, tout ce que faisait mon maître était sage. J'étais auprès de lui la nuit où ils l'ont enveloppé dans une espèce de drap et emporté. Mais avant ça, il était venu un homme qui lui avait apporté une bourse pleine d'argent. Quatre-vingts florins, qu'il disait, pour s'acquitter d'une dette. Mon maître l'a raccompagné jusqu'au seuil en se traînant... il était bien malade. Et à son retour, il m'a demandé : « Qu'est-ce que je vais faire de cet argent, dis ? Je me suis déjà débarras-

sé du mien ; mais on dirait qu'il y en a toujours qui me court après. Demain, quand ils viendront, ils ne doivent plus rien trouver ici ; pas même l'ombre d'un rouge liard. Cet argent doit disparaître cette nuit même. Mais où le cacher, dis, où ? » Et tout en parlant, il n'arrêtait pas de tousser, ni de se plaindre (il souffrait terriblement), ni de porter son mouchoir à sa bouche. Finalement, il m'a dit : « Je connais quelqu'un qui n'a jamais eu de chance. Pour lui, cet argent serait sûrement une aubaine. La chance ? Ça ne se laisse pas en héritage ; mais il peut toujours avoir ces quatre-vingts florins ! » Là-dessus, il s'est frappé le front en riant ; et il s'est exclamé : « Ça, c'est du Berl Landfahrer tout craché ! Quand il lui tombe des florins à domicile, il trouve moyen de prendre son charreton pour courir la campagne. Ah ! on ne peut pas dire qu'il soit facile à décrotter, celui-là ! » Puis il a réfléchi un moment ; il a pris sa canne, son manteau, sans oublier la bourse, et il est parti en m'emmenant avec lui. Bientôt, après avoir parcouru pas mal de rues, on est arrivés au bord du fleuve. Et il m'a demandé de creuser la terre et de faire un beau trou ; après il y a enterré la bourse. Puis il m'a dit : « Quand Berl Landfahrer sera de retour, tu l'attraperas par un pan de son manteau et tu l'amèneras ici. Cet argent est pour lui. Mais je n'ai plus le temps de le lui remettre en mains propres, car il me faut aujourd'hui même prendre un chemin que je sais, et qui est celui de tout homme. Tu le connais bien, Berl Landfahrer, hein ? C'est celui qui marche un peu de travers et à qui il manque trois dents au beau milieu de la bouche... »

— « Mauvais ça, gars, » observa le corniaud. « Faudrait qu'il s'arrête de ronger des os, au moins pendant un bout de temps, et qu'il se mette à la pâtée de gruau. Tu devrais lui dire. »

— « Seulement voilà, » se plaignit le barbet, « je ne le connaissais pas, moi, ce Berl Landfahrer. Et je ne sais toujours pas qui c'est ; et l'argent est toujours dans son trou. Comment veux-tu que je sache à qui il manque des dents ? Les gens ne se promènent tout de même pas dans la rue la gueule ouverte, non ? Alors je risque de ne jamais le retrouver, ce fichu Landfahrer... »

Dans son coin, Landfahrer, surpris qu'on parlât de lui et ne voulant rien perdre de ce qui se disait, Landfahrer tendait l'oreille. Et quand il entendit que le barbet de Meisl le recherchait depuis des années, il sortit de l'ombre :

— « Mais c'est moi, Berl Landfahrer ! » s'écria-t-il d'un ton geignard et plein de reproche.

— « Toi ? Toi, Berl Landfahrer ? Pas possible ! » s'exclama le barbet excité, en frétillant et en faisant le beau. « Allons, ouvre ta gueule ; fais voir ! Vite. C'est pourtant vrai qu'il te manque trois dents... C'est bon. Demain, j'irai avec toi ; je te montrerai où est enterré ton argent. »

Et il se laissa retomber sur ses pattes de devant.

— « Demain ? » répéta Landfahrer avec un rire strident. « Mais tu n'as donc pas compris que je suis Berl Landfahrer et que, demain, on va nous pendre ? »

— « Pendre qui ? » questionna le barbet.

— « Nous trois : moi, toi et l'autre là-bas, » expliqua Landfahrer en jetant un coup d'œil au corniaud qui s'était endormi.

— « Mais pourquoi ils me pendraient ? » s'étonna le barbet.

— « Parce que c'est la loi, » dit Landfahrer.

— « Toi, il se peut bien qu'on te pende, » convint le barbet, « mais pas moi. On ne me pend pas, moi. Ils n'auront pas sitôt ouvert la porte que j'aurai déjà filé. »

Cela dit, il tourna un peu sur lui-même et se coucha.

— « Maintenant, » ajouta-t-il, « je vais dormir. Pose donc ta tête sur tes pattes de devant, et essaie d'en faire autant... Alors, comme ça, c'est toi Berl Landfahrer... On me pend pas, moi, il ferait beau voir ! »

Et sur ce, il s'endormit.

Le jour commençait à poindre quand la porte du cachot s'ouvrit ; mais ce n'était point le bourreau. Rebb (1) Amschel et Rebb Simcha, du conseil des anciens, entrèrent en son lieu et place ; après d'interminables palabres et supplications, le colonel Strassoldo s'était finalement laissé fléchir ; et il avait consenti à gracier Berl Landfahrer moyennant une rançon de cent-cinquante florins dont le conseil avait dû s'acquitter sur l'heure.

— « Nous venons annoncer sa liberté au captif et sa délivrance à celui qui languit et gémit dans les fers, » proclama Rebb Amschel avec emphase. « Loué soit l'Eternel qui ne nous a point privés de sa miséricorde ! »

Rebb Simcha dit exactement la même chose, mais en termes plus sobres :

— « Vous êtes libre, Rebb Berl. Votre rançon est payée ; vous pouvez rentrer chez vous... »

Mais Landfahrer semblait ne rien comprendre.

— « Le chien ! Le chien ! » clamait-il. « Où est le chien ? Il était là, il y a un instant. Le chien de Meisl ! Il sait où est enterré mon argent. Quatre-vingts florins ! »

— « Rebb Berl, vous êtes libre, » répétèrent les conseillers. « Libre, vous comprenez ? Dieu est venu à votre secours, votre peine vous est remise. Vous pouvez rentrer chez vous. »

— « Le chien ! Le chien ! » se lamentait Landfahrer. « Vous ne l'avez pas vu ? Il a dû filer dès qu'on a ouvert la porte. Le barbet de Meisl. Il faut que je le retrouve. Quatre-vingts florins ! Ah ! pauvre de moi ! Je suis un homme perdu ! Où est le chien ? »

***

Bien des années après, on le voyait encore vaguer dans les rues du ghetto et de la vieille ville. Il courait derrière les chiens, les appelait pathétiquement et s'accrochait à eux. Il leur demandait s'ils n'avaient pas vu

(1) Mot hébraïque correspondant à peu près à « Maître ». (N.D.T.)

un barbet blanc, un barbet avec une tache noire sous l'œil et une autre au-dessus de l'oreille. Et il les adjurait de lui dire, si d'aventure ils le rencontraient, de venir le voir chez lui, ruelle des Berges, et de lui dire également qu'on ne lui ferait aucun mal et qu'il ne serait pas pendu, car la rançon avait été payée pour lui aussi. Les chiens grognaient et se dégageaient, en essayant de mordre. Alors le pauvre homme se lançait à leur poursuite ; et les gamins lui emboîtaient le pas. Les grandes personnes, elles, se contentaient de hocher la tête : « Pauvre Berl Landfahrer ! » disaient-elles. « Cette nuit-là, dans son cachot, la peur lui a obscurci l'entendement, et il a perdu la raison. »

Traduit par Inge d'Esterno et Roland Stragliati.
Titre original : Das Gespräch der Hunde.



présence de l'oreille

la véritable HI-FI

HEATHKIT

MONOPHONIE
STÉRÉOPHONIE

AMPLIFICATEURS
PRÉAMPLIFICATEURS
TUNERS AM-FM
TUNERS STÉRÉO
TOURNE-DISQUES
CHAINES COMPLÈTES

BUREAU DE LIAISON
113 rue de l'Université Paris 7e - Tél : INV. 99-20

F
Veuillez m'envoyer votre catalogue HI-FI
Nom :
Adresse :

chronique littéraire

Avez-vous lu Perutz ?

par Roland Stragliati

Connaissez-vous « *Le marquis de Bolibar* », « *A la dérive...* », « *Le Maître du Jugement Dernier* » ? Peut-être pas. A dire vrai, il n'y aurait à cela rien d'étonnant, puisque aussi bien les deux premiers de ces ouvrages passèrent quasiment inaperçus en France, il y a quelque trente ans, et que le dernier ne connut guère, un peu plus tôt, que les honneurs discrets du feuilleton. Il s'agit cependant là de trois très remarquables romans d'un des maîtres les moins contestables, les plus personnels aussi — quoique mal connu, — de l'étrange et du fantastique contemporains. Les titres cités ne constituent au reste que le cinquième de l'œuvre entier de Leo Perutz, dont des traductions existent également en anglais, en espagnol, en italien, en russe, en suédois, en danois, en finlandais, en hollandais, en hongrois et en tchèque. D'où vient alors qu'il soit à peu près ignoré ? Le caractère de l'écrivain et, surtout, les circonstances de sa vie nous le diront sans doute. Mais on va voir qu'il n'était pas plus facile de connaître l'un que les autres.

En 1925 — j'étais fort jeune, — je lus un jour dans « *Le Quotidien* », journal parisien aujourd'hui disparu, un feuilleton très étrange, traduit de l'allemand, et qui me fit une impression profonde. Les années passèrent ; j'en oubliai l'auteur, mais pas le titre : c'était « *Le Maître du Jugement Dernier* ».

Beaucoup plus tard, vers 1950, je voulus en savoir davantage et je me rendis à la Bibliothèque Nationale. J'y retrouvai mon feuilleton au département des périodiques, et je vis que son auteur se nommait Leo Perutz. Me défiant un peu de mes emballements de jeunesse, je le relus ; le charme opéra de nouveau. Je me mis alors à rechercher les autres œuvres de cet auteur, qui auraient pu être traduites en français. Je n'en trouvai que deux : « *A la dérive...* » et l'extraordinaire « *Marquis de Bolibar* ». On me dit qu'un troisième récit, dont j'ignore le titre, avait paru dans une publication syndicaliste vers le temps où je dévorais « *Le Maître du Jugement Dernier* ». Il ne m'a pas été possible de m'en assurer. Des mois s'écoulèrent. Je découvris une adresse — celle de Perutz — où j'écrivis à tout hasard. Et un matin, une communication téléphonique m'apprit à la fois que ma lettre était arrivée à destination et que, contrairement à ce que je croyais, l'auteur du « *Marquis de Bolibar* » était mort. Des rencontres suivirent. Finalement, d'intéressantes précisions bio-bibliographiques me parvinrent de Tel-Aviv, qu'accompagnaient une dizaine de volumes allemands. Je les déchiffrai d'abord tant bien que mal ;

puis je les pénétrai plus intimement, grâce à l'obligeance de Mme Inge d'Esterno et à sa parfaite connaissance de la langue allemande. Toutes choses dont je la remercie bien vivement ici.

Leo Perutz naît à Prague — qui fait alors partie de l'empire austro-hongrois — le 2 novembre 1882. Fils d'industriel, il quitte sa ville natale à dix-sept ans, pour s'installer à Vienne et y achever ses études. Les lettres et les mathématiques l'attirent également. Mais les dernières l'emportent tout d'abord ; et il entre dans une compagnie d'assurances en qualité d'actuaire. Cela l'amène à mettre au point une formule algébrique qui porte son nom — formule Perutz, — et même à écrire un « *Traité du jeu de bridge* » basé sur le calcul des probabilités. Mobilisé comme lieutenant lors de la première guerre mondiale, il rejoint le front dès 1914 et y est très grièvement blessé.

De retour à Vienne, il publie son premier ouvrage, « *Die dritte Kugel* » (1915), dont il a eu l'idée dès 1901. C'est un succès. Il en profite pour abandonner les assurances et se consacrer entièrement à la littérature. A ces récits, qui seront examinés plus loin, à cette œuvre qu'il édifie très lentement et pour laquelle il amasse constamment une documentation stupéfiante. Une douzaine de volumes, répartis sur plus de vingt ans, voient ainsi le jour.

Entre temps Perutz se marie, a trois enfants, collectionne les monnaies romaines, devient veuf et se remarie. Il lit aussi, bien sûr. Beaucoup. Outre l'allemand, il lit le français, le latin, le grec. Il lit Zola, Farrère, Stevenson, Lenôtre, France — dont il connaît tout l'œuvre, — et même des romans policiers en manière de délassement. Pourtant, à part peut-être Stevenson et France, il ne paraît guère qu'on puisse établir quelque rapprochement que ce soit entre l'auteur du « *Marquis de Bolibar* » et ces écrivains.

Bientôt, en 1933, le nazisme et la persécution raciale sont aux portes de l'Autriche. Et voici que pour Perutz commencent les temps difficiles. Néanmoins il parvient encore à publier « *Der schwedische Reiter* », en 1936. Mais deux ans plus tard, lors de l'*Anschluss*, il se voit contraint d'émigrer en Israël avec sa famille. A cinquante-six ans, il lui faut recommencer sa vie : il reprend alors pour un temps, à Tel-Aviv, son métier d'actuaire et ne publiera plus rien jusqu'en 1953. Soit un silence de dix-sept ans. C'est assez dire combien Perutz a été profondément affecté par la cruauté, la bêtise et l'abjection de « péripéties » dont il a vu de fort près l'ignominieuse naissance. En 1954, quelques mois de vacances le ramènent en Europe et, plus particulièrement, en Autriche à laquelle il demeure foncièrement attaché, tant par sa culture que par ses habitudes de vie. Il y revient ensuite chaque année, revoit des amis, des éditeurs et s'occupe personnellement de faire réimprimer à Linz quelques-uns de ses meilleurs livres. C'est au cours d'un de ces séjours autrichiens que la mort le surprend le 25 août 1957, à Ischl, près de Salzbourg. Deux ans après, son dernier livre, « *Der Judas des Leonardo* », paraît à Vienne à titre posthume.

Cependant que j'écris ces lignes, j'ai sous les yeux une photographie de Perutz : l'homme, dont on m'a dit qu'il était un skieur consommé, y joue paisiblement aux échecs. On lui voit là un haut front dénudé ; des sourcils accentués ; un nez sensuel ; une bouche ferme au pli sceptique ; et, derrière des lunettes d'écaille, un regard attentif et net. On devine dans tout cela un Perutz aux opinions tranchées, d'un commerce qui ne devait pas être toujours facile. Et c'est fort bien ainsi, puisque cela s'appelle avoir du caractère. Une anecdote et une

devise le dépeindront mieux encore : Quand, après sa blessure de guerre, il faut l'amputer de deux côtes, il n'admet que l'anesthésie locale. Puis, ayant supporté l'opération sans broncher, il demande qu'on laisse entrer le chien-loup qui a fait campagne avec lui. L'animal est affamé ; Perutz exige qu'on lui donne les deux côtes qu'on vient de lui enlever. Le chien bondit et les saisit à pleine gueule ; mais il les lâche brusquement et se rue sur le chirurgien qui les lui a jetées. Perutz exulte : il avait craint de voir l'animal se nourrir sans discernement de la propre chair de son maître. Il est rassuré ; il s'endort. La devise — c'est la sienne — représente une truite remontant un torrent ; elle ne comporte que deux mots : « *A contre-courant* ». Après cela, l'homme un peu mieux connu, il n'est plus que de se pencher chronologiquement sur son œuvre.

Certains de ses travaux seront obligatoirement laissés de côté. Soit que j'en ignore tout, comme c'est le cas pour deux romans, « *Des Mangobaumwunder* » (*Le miracle du manguier*), « *Der Kosak und die Nachtigall* » (*Le cosaque et le rossignol*), et également pour deux ouvrages dramatiques, « *Die Reise nach Presburg* » (*Le voyage à Presbourg*) et « *Morgen ist Feiertag* » (*Demain c'est fête*). Soit encore qu'il ne s'agisse pas de récits proprement originaux, comme pour « *Das Jahr der Guillotine* » (*L'an de la guillotine*) et « *Flammen auf San Domingo* » (*Flammes sur Saint-Dominique*) lesquels sont librement adaptés de Victor Hugo. On en trouvera toutefois la référence et les dates de publication dans la bibliographie jointe à cette étude.

Dans « *Die dritte Kugel* » (*La troisième balle*), un thème se fait jour : celui d'un destin qu'on sait épouvantable, et vers lequel on s'achemine pourtant inéluctablement. C'est déjà là, mais sur le mode mineur, l'idée maîtresse du « *Marquis de Bolibar* ». Nous sommes au XVIe siècle : un gentilhomme allemand, Franz Grumbach, s'est installé au Mexique afin d'échapper aux rigueurs de la Contre-Réforme. Un jour, le hasard le remet en présence d'un sien demi-frère, le duc de Mendoza, qui vient de débarquer à Vera Cruz avec les troupes de Fernand Cortès. Cela lui est l'occasion de fréquenter le camp du conquistador. Il y apprend qu'un prince aztèque de ses amis vient d'être mis à mort par les envahisseurs, et aussi que ces derniers se proposent de faire passer en Europe un fabuleux trésor qui servira, croit-il, à l'exaltation de la foi papiste. Dans le même temps, sa toute jeune maîtresse indigène le quitte pour rejoindre les Espagnols. Grumbach, ulcéré, décide alors de se venger exemplairement et d'empêcher le précieux transfert. Pour cela, il lui faut d'abord abattre Cortès, puis Mendoza son demi-frère. Il lui faut aussi le concours du diable ; il l'évoque : celui-ci répond à son appel, plutôt ambigument, sous les traits du bourreau de Cortès. Et il lui remet une arquebuse et trois balles, — vraisemblablement aussi infaillibles que l'étaient celles du « *Freischutz* ». Cependant le soldat à qui l'arme appartient, et qu'on va pendre pour l'avoir égarée, la réclame à cor et à cri. Grumbach refuse de la lui rendre ; l'homme le maudit : « *Prends garde,* » dit-il, « *la première balle sera pour un roi païen qui t'est cher ; la seconde pour ta damnée femelle ; la troisième pour toi-même...* » Alors, quoi que Grumbach puisse faire, la prédiction se réalise : il meurt, après avoir tué de sa main l'empereur Montezuma et sa jeune maîtresse retrouvée.

Faut-il regretter la richesse, l'exubérance de ce récit haut en couleurs, chatoyant, animé, passionnant, passionné ? Je ne le crois pas, car se sont là les défauts et les qualités de tout premier livre. De celui où l'auteur veut tout mettre et tout dire : et où souvent, comme c'est le cas ici, il est déjà tout entier.

Avec « *Zwischen neun und neun* » (*De neuf heures à neuf heures*), le climat change. C'est celui, étouffant, du cauchemar, de l'asphyxie lente. Et l'on tourne les pages avec l'étrange sensation de se débattre aux confins du sommeil, dans un bain de moiteur suspecte : Stanislas Demba est un bien curieux jeune homme. Il erre, enveloppé d'un long manteau, dans une Vienne qui doit être celle des années 1910. On ne voit jamais ses mains. Il ne mange pas ; il lape. Quand on lui doit quelque argent, il demande à son débiteur de le lui mettre lui-même dans la poche. Il ricane sardoniquement au fond des squares lorsque, après avoir courtisé victorieusement quelque jeune fille apeurée, il lui faut l'embrasser : « *Non, mademoiselle, je n'ai pas de mains !* » En fait, on lui a passé les menottes ; car on est venu l'arrêter chez lui, à neuf heures du matin, à la suite d'une obscure escroquerie dans laquelle il se trouve impliqué. Mais il a réussi à s'enfuir. Et dès lors, il lui faut vivre une extravagante, une interminable journée qui ne prend fin qu'à neuf heures du soir. Dans un café dont les consommateurs affolés, et qui le croient armé sous son manteau, font appel à la force publique. Elle accourt ; il tente de s'échapper à nouveau ; les policiers tirent ; il s'écroule ; ses menottes se brisent. Demba est enfin libre ; mais il est mort.

Perutz tenait « *Der Marques de Bolibar* » (*Le marquis de Bolibar*) pour son chef-d'œuvre, encore qu'il estimât qu'il y avait peut-être plus de maturité dans « *Der schwedische Reiter* ». Quoi qu'il en soit, il s'agit là d'un maître livre ; et le fantastique, présent à chaque page, parvient souvent à s'y dépasser pour atteindre à un pathétique bouleversant à une véritable grandeur : l'Espagne, les Asturies au cours de l'hiver de 1812. La guerre de l'Indépendance fait rage. D'un côté, les Espagnols et les Anglais qui luttent pour le retour de Ferdinand VII ; de l'autre, les armées napoléoniennes à prédominance franco-allemande, mais au demeurant assez mêlées, lesquelles tentent de maintenir Joseph Bonaparte sur le trône d'Espagne. Deux régiments de dragons rhénans, commandés par le colonel von Leslie, viennent s'installer dans la petite ville de La Bisbal et y tenir garnison. Leslie est veuf d'une toute jeune femme, Françoise-Marie, qu'il adorait, comme l'adorent encore au point d'en venir aux mains nombre d'officiers qui furent ses amants. Cinq surtout, fort jeunes et d'excellente noblesse : le lieutenant Jochberg, principal héros de cette histoire inouïe — c'est lui qui la relate, — les capitaines Eglofstein, Brockendorf, les lieutenants Donop et Gunther. Et c'est leur turbulente jalousie rétrospective, qu'excitent les beaux yeux d'une jeune Espagnole de dix-sept ans, la Monjita — laquelle ressemble trop à Françoise-Marie, — qui les poussera à accomplir sciemment les actes irrémédiables qui aboutiront à leur perte et à l'anéantissement de leurs deux régiments. Mais, direz-vous, et le marquis de Bolibar ? Le voici qui entre en scène : il a fière allure ; c'est un grand vieillard, au visage étonnamment mobile. C'est aussi le chef des guérilleros de La Bisbal. Les Allemands savent qu'il existe, mais ils ne connaissent ni son aspect physique ni sa retraite. Toutefois, ils n'ignorent pas ceci, qu'il a dit à ses hommes : « *Il y aura trois signaux : on fera brûler de la paille mouillée, et vous verrez s'élever une fumée noire : ce sera le premier signal. Quand vous entendrez le chant des orgues de Saint-Daniel dans le silence de la nuit, ce sera le deuxième. Enfin lorsqu'on vous rapportera ce poignard, ce sera le dernier ; et vous déclancherez l'assaut* ». Aussi vivent-ils dans l'angoisse : ils recherchent Bolibar, ne le trouvent nulle part, le voient partout. Et certain soir de Noël, Jochberg, Eglofstein, Brockendorf, Donop et Gunther croient bien l'avoir découvert en l'équivoque capitaine-comte de Salignac. Mais il leur faut vite déchan-

ter : celui qui se dissimule derrière cette identité, « *qui a plus de souvenirs que s'il avait mille ans* » et dont la mort ne veut à aucun prix, celui-là, dessiné d'un trait prestigieux, c'est le Juif errant... Alors, bêtement, pour masquer leur déconvenue, ils décident de passer par les armes un pauvre muletier espagnol. L'homme les adjure de lui laisser la vie sauve : « *J'ai encore,* » leur dit-il, « *quelque chose à faire en ville. Si je meurs, personne ne s'en chargera.* » Qu'à cela ne tienne ! Les cinq officiers — ils ont beaucoup bu — jurent devant Dieu, et en manière de plaisanterie, de faire ladite chose à sa place, sans chercher davantage à savoir de quoi il retourne. Jochberg commande le feu ; le muletier s'écroule dans la neige. C'est le marquis de Bolibar. Jochberg, seul, en a le pressentiment ; il le dit ; on lui rit au nez. Mais ce que lui et ses amis ont solennellement, inconsidérément, promis au mort n'est rien de moins que de faire les trois signaux fatidiques. Dès lors, aucune force au monde ne peut plus arrêter la marche inexorable du destin. Tous périront. Sauf Jochberg, dont le sort sera pire : par l'effet d'une hallucinante et terrible métamorphose, Bolibar se réincarnera en lui, tel qu'il était en son vivant.

Et c'est là la fin de ce livre étonnant. Le plus représentatif de la manière et du singulier talent de Perutz ; celui aussi dont l'admirable « machinerie » rappelle le mieux ses qualités de mathématicien. C'est pourquoi j'ai cru devoir m'y attarder. La traduction française, quoique parfois inégale, erronée, a des mérites évidents et vaudrait d'être revue pour une prochaine édition.

« *Der Meister des jüngsten Tages* » (*Le Maître du Jugement Dernier*) mêle le fantastique et le policier avec une habileté consommée. Cela se passe à Vienne en 1909 et se présente comme le journal d'un hobereau, le baron von Yosch : « *Ce cauchemar tragique dura cinq jours, du 26 au 30 septembre. Cinq jours qui virent la chasse aventureuse, la poursuite d'un ennemi invisible qui n'était point de chair et d'os, mais bien un fantôme surgi de la nuit des temps. Nous avions trouvé des traces de sang ; nous les suivîmes. Et la lourde porte des siècles révolus s'ouvrit silencieusement. Nul d'entre nous ne savait où conduisait le chemin ; et j'ai aujourd'hui l'impression que nous avancions alors pas à pas, à tâtons, dans un long couloir ténébreux, au bout duquel un monstre nous attendait en brandissant un casse-tête... Le casse-tête s'abattit violemment, une fois, deux fois ; et le dernier coup m'atteignit. J'étais perdu. Ou du moins je risquais de l'être, et de partager l'horrible sort d'Eugène Bischoff et de Solgrub, si une intervention soudaine ne m'avait,* in extremis, *rappelé à la vie.* » Mais ce fameux « monstre » existe-t-il, issu des écrits poussiéreux — datés de 1532 — de Pompeo del Bene, organiste et citoyen de Florence ou, plus exactement, de la terrifiante expérience qu'on y lit, tentée par messire Donato Salimbeni, dit le Maître du Jugement Dernier ? Ou bien ne s'agit-il là que d'une invention délirante du baron destinée à le faire échapper à la justice des hommes ? On ne sait pas trop. La traduction française, honnête sans plus — pour autant qu'il m'en souvienne, — n'a pas été reprise en librairie. Et le passage cité ci-dessus est tiré d'une édition italienne.

Je passerai rapidement sur « *Turlupin* », « *Wohin rollst Du, Aepfelchen ?* », « *Herr, erbarme Dich meiner !* » et « *St. Petri-Schnee* », car, si ce sont là des ouvrages souvent étranges, le fantastique n'y intervient guère, ou à peine.

« *Turlupin* », qui se déroule à Paris sous le règne de Louis XIII, n'a d'autre rapport avec le « farceur » de ce nom de l'Hôtel de Bourgogne que celui de l'homonymie. C'est ici un enfant trouvé, garçon barbier benêt et

mystique, qui se croit d'illustre naissance. Sa bêtise et sa vanité le feront occire héroïquement, cependant qu'il défendra un groupe de conspirateurs bien nés des assauts des sbires de Richelieu. Mais cette action d'éclat repoussera du même coup à 1789 la Révolution française, et l'avènement de la république que le cardinal-ministre, dit Perutz, songeait sérieusement à instaurer lors des derniers mois de sa vie.

On voit assez tout ce qu'un tel récit, d'une drôlerie constante et parfois cruelle, doit à l'actuaire et au calcul des probabilités. J'ajouterai qu'on y retrouve un peu le sourire pincé du père de Jérôme Coignard.

« *Wohin rollst Du, Aefelchen ?* » (*A la dérive...*, littéralement : *Où roules-tu, petite pomme ?*) nous conte une bien surprenante aventure : un jeune soldat autrichien, Vittorin, regagne son pays en 1917, après une dure captivité passée dans un camp sibérien. Mais il s'est juré de rechercher coûte que coûte, afin de l'abattre, un tortionnaire arrogant et sûr de lui dont ses camarades de camp et lui-même ont effroyablement souffert. Et cela le mène, dès la fin de la guerre, de Vienne à Vienne ; en passant par la Russie postrévolutionnaire, parcourue de bout en bout, et accessoirement par une bonne partie de l'Europe. En fin de compte, quand Vittorin — qui a tout perdu dans cette odyssée picaresque — retrouve son ennemi, las et vieilli, à deux pas de son point de départ, il n'a plus le courage de le supprimer.

Il y a dans ce livre, avec la présence obsédante de l'immense steppe neigeuse, une science du rebondissement et un souffle épique peu communs qui en recommandent la lecture. Le texte français a les qualités et les défauts qu'on trouve déjà dans « *Le marquis de Bolibar* » ; il est du même auteur.

« *Herr, erbarme Dich meiner !* » (*Seigneur, ayez pitié de moi !*) réunit un ensemble de huit nouvelles, dont l'une, excellente, donne son titre au recueil. Deux d'entre elles, les plus longues, sont particulièrement remarquables : « *Des Gasthaus zur Kartätsche* » (*L'auberge de la Grenade*), émouvante histoire d'un amour ambigu, aux résonances tchékhoviennes, dans le cadre de la Prague d'avant 1914 ; et « *Die Geburt des Antichrist* » (*La naissance de l'Antéchrist*) où grouille, à Palerme, au XVIIIe siècle, un amusant petit monde d'un vérisme coloré de crèche napolitaine, et où l'on verra naître, de la conjonction d'un galérien en rupture de chaîne et d'une nonne défroquée, un enfant rêveur qui deviendra le légendaire Cagliostro.

Un illuminé du Hanovre découvre vers 1930 — et dans « *St. Petri-Schnee* » (*La neige de la Saint-Pierre*) — que les grands sursauts religieux et mystiques de l'Histoire — le schisme des Cathares, la Réforme, etc. — ont toujours eu pour origine, selon lui, l'ergot, ce parasite des graminées qu'on nomme la « neige de la Saint-Pierre » dans certaines régions d'Allemagne. Fort de cette certitude, notre homme, qui déplore l'athéisme matérialiste de ses métayers, imagine de les ramener à Dieu en leur administrant une décoction ergotée de sa façon. Hélas ! le résultat de cette médecine — résultat, à mon sens, extrêmement discutable — sera tout le contraire de ce qu'il espérait. Ce bref roman n'est à tout prendre rien de plus qu'un ingénieux et divertissant ouvrage de second plan.

Mais le grand Perutz revient avec « *Der schwedische Reiter* » (*Le cavalier suédois*). Il nous conte là une très belle histoire d'amour, d'amitié virile et de substitution d'identité : deux jeunes hommes, un petit-maître suédois, Christian von Tornfeld — c'est lui le cavalier, du moins au début du récit, — et un sympathique gaillard d'allure décidée, qui n'a pas d'autre nom que le Voleur, se ren-

contrent un jour de neige, au début de 1701, sur une grande route de Silésie. Tornfeld, lieutenant de dragons dans l'armée de Charles XII, vient de déserter afin d'échapper au prévôt de son régiment : il est passible de la peine de mort pour avoir souffleté son capitaine. Le Voleur, lui, ancien valet de ferme poméranien devenu chef de bande, fuit devant la maréchaussée. Tous deux cherchent à passer en Pologne. Mais le destin en décide autrement. Et aussi certain personnage parfaitement fantastique, mi-diable, mi-fantôme, qu'on appelle le Meunier mort. Tornfeld cherchera refuge dans une épouvantable géhenne, les forges du Prince-Evêque, où le bras séculier ne peut l'atteindre ; tandis que le Voleur épousera sous le nom du Suédois, et en son lieu et place, Maria-Agneta, son adorable petite cousine qui ne les connaît ni l'un ni l'autre. Le jeune couple sera pleinement heureux ; une petite fille naîtra. Pourtant un jour, le Voleur, sur le point d'être démasqué, devra fuir à nouveau, quitter ceux qu'il aime. Il retrouvera Tornfeld, mûri, délivré de sa peur, prêt à reprendre son rang dans l'armée. Il retrouvera le Meunier mort. Et tout rentrera dans l'ordre. tragiquement : le jeune Suédois se couvrira de gloire et se fera tuer pour son roi, à la bataille de Poltava. Le Voleur, ayant atteint le fond du désespoir, prendra la place de Tornfeld aux forges du Prince-Evêque, et sera abattu alors qu'il cherchera à s'en évader pour revoir sa petite fille. Mais Maria-Agneta ne saura quasi rien de tout cela ; et elle gardera, sa vie durant, le souvenir ébloui de ce « cousin » qui fut si peu son mari et de son trop court bonheur.

Une telle histoire dont l'étrangeté, l'atmosphère, la puissance de suggestion, le pouvoir des mots font tout le prix — et où il m'a semblé entendre, pour une obscure raison que je ne saurais expliquer, comme un écho atténué du « *Maître de Ballantrae* », — une telle histoire se raconte mal. Il faut la lire.

Après ce « *Schwedische Reiter* » — je l'ai déjà dit, — il y a l'exil et un silence de dix-sept ans. Perutz cependant, au soir de sa vie, se penche sur son passé. Il revit sa jeunesse ; il revoit Prague. Prague où le merveilleux art baroque « délire » mieux que partout ailleurs ; Prague qui marque toujours de quelque manière les écrits de ceux qui y sont nés ou qui y ont vécu : Rilke, Kafka, Meyrink, Perutz... Il revoit Prague. Il s'y égare dans les rues tortueuses de la Mala Strana ; il franchit la Moldau sur le pont Charles ; il s'arrête un instant devant cette inquiétante horloge de l'hôtel de ville du ghetto dont les aiguilles tournent à rebours ; il gravit les degrés enneigés des terrasses à l'italienne des jardins Furstenberg ; il atteint le Hradschin, la tour de la Faim ; il revient sur ses pas ; il traverse la silencieuse ruelle des Alchimistes, y passe devant la « maison de poupée » où Kafka habita tout un hiver ; il entre au café National. Il est heureux ; il rêve.

Et c'est ainsi que naît « *Nachts unter der steinernen Brücke* » (*Nuitamment sous le pont de pierre*), le « roman du vieux Prague ». On y lit le récit des amours insolites de l'empereur Rodolphe II de Habsbourg (1552-1612) et de la belle Esther, la propre femme de son fastueux bailleur de fonds, le Juif Mardochée Meisl. Ne pouvant se rejoindre dans la vie, les deux amants se retrouveront et s'aimeront *en rêve*. Par le moyen d'une conjuration magique faite, « nuitamment sous le pont de pierre », par Iöw, « le rabbin miraculeux », le constructeur du *golem*. Mais la jeune femme mourra ; et Meisl la suivra dans la tombe, après qu'il se sera volontairement ruiné pour se venger de son auguste rival.

Ce thème — celui de l'amour rêvé — n'est pas neuf : on le trouve,

entre autres, dans « *Peter Ibbetson* » de George du Maurier (1891). Pourtant, ici, Perutz le traite d'une façon toute personnelle. Par le biais de quinze chapitres qui sont autant d'authentiques nouvelles, presque toutes fantastiques, où passent et repassent, en un va-et-vient pittoresque, des chanteurs de rue, des rabbins, des valets, des alchimistes, et même Kepler et le jeune Wallenstein. L'effet, s'il est quelquefois inégal, est souvent fort remarquable et d'un indéniable lyrisme. Sait-on que l'empereur Rodolphe II et le rabbin Löw sont à ce point intégrés au folklore pragois qu'ils apparaissent également, en contrepoint, dans « *L'ange à la fenêtre d'Occident* » de Meyrink ?

Voici enfin « *Der Judas des Leonardo* « (*Le Judas de Léonard*). Le fantastique ne s'y montre guère. Mais l'étrange s'y manifeste ; surtout en la personne d'un soi-disant Mancino qui fréquente assidûment à Milan, en ce mois de mars 1498, le cabaret de *l'Agneau*. Curieux individu, ce Mancino : sans âge, prompt à tirer l'épée, buveur, hâbleur, souteneur, joueur, il a cependant l'âme sensible. Et il déclame volontiers « *La ballade des pendus* ». Ne serait-ce point François Villon ? Certain soir, à *l'Agneau*, ledit Mancino rencontre Joachim Behaim, un marchand de Bohême. L'homme est venu pour son négoce, mais aussi pour réclamer dix-sept ducats à l'usurier Boccetta qui les lui doit depuis longtemps. Il y a là des artisans, des artistes ; et, parmi eux, Léonard de Vinci et quelques-uns de ses élèves. Léonard est soucieux, tourmenté : il ne parvient pas à achever la *Cène* que lui a commandée le prieur du couvent de Santa Maria delle Grazie. Il lui manque son Judas ; et il ne trouve point de modèle qui lui convienne. Cependant Behaim revoit Boccetta ; il lui réclame son dû ; l'usurier ne veut rien entendre. Le marchand sera tout de même remboursé, largement : Boccetta a une fille, la tendre, la naïve Niccola ; il la séduit aisément. Puis, à la veille de poursuivre son voyage, il lui promet de l'emmener avec lui, la pousse à dérober quarante ducats à son père et à les lui remettre. Dès qu'il a l'argent, Behaim se rend à *l'Agneau*, s'y vante de son exploit, se gausse de la jeune fille, parle d'abondance, en riant aux éclats et en caressant sa bourse. Il est singulièrement ignoble. Léonard est là ; il le regarde longuement, sans rien dire. Le lendemain matin, le marchand quitte Milan. Seul. Il y revient huit ans après. Chose étrange, plus il approche de la ville, plus les gens le fuient, plus ils se détournent sur son passage. Niccola elle-même, maintenant mariée, et qu'il croise sans la reconnaître sur la place du Dôme, Niccola le regarde curieusement, se demande comment elle a jamais pu l'aimer. Behaim s'étonne ; il s'inquiète. On lui conseille d'aller à Santa Maria delle Grazie, d'y regarder la *Cène*. Il s'y rend ; il comprend ; il est atterré : Léonard a trouvé en lui son Judas. Et c'est avec ce roman peut-être mineur — je n'en jurerais pas, — mais chaleureux et sensible, que se clôt, l'œuvre de Perutz.

Me voici arrivé au terme de cette étude. Et je m'aperçois que je n'ai guère souligné les constantes essentielles de l'univers perutzien. Je n'ai rien dit d'un goût passionné, presque sensuel, de l'Histoire ; ni de l'omniprésence fantomatique de la neige ; ni du charme ambigu de ses jeunes femmes ; ni surtout de cette obsession de « l'homme double » dont Mancino-Villon est la dernière incarnation.

Alors ouvrez « *Le marquis de Bolibar* » — puisque c'est là le seul ouvrage de Perutz qui se puisse trouver en français ; et lisez-le, si vous ne l'avez déjà fait. Vous y verrez tout cela, et d'autres choses encore qui sont la marque d'un talent rare, qui n'est donné qu'à quelques-uns.

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES DE LEO PERUTZ

1915 *Die dritte Kugel,* roman. Albert Langen, Munich. Réédité récemment par Osterreichischer Verlag für Belletristik und Wissenschaft, Linz.

1918 *Zwischen neun und neun,* roman. Albert Langen, Munich.

1920 *Der Marques de Bolibar,* roman. Albert Langen, Munich. Réédité récemment par Osterreichischer Verlag für Belletristik und Wissenschaft, Linz. Traduit en français, par Oden Niox Chateau, sous le titre *Le marquis de Bolibar,* Albin Michel, éd., 1930. (Il reste encore des exemplaires.)

1920 *Das Gasthaus zur Kartätsche,* récit. Musarion-Verlag, Munich.

1921 *Die Geburt des Antichrist,* récit. Kifola-Verlag, Vienne.

1923 *Der Meister des jüngsten Tages,* roman. Albert Langen, Munich. Réédité récemment par Osterreichischer Verlag für Belletristik und Wissenschaft, Linz. Traduit en français, par Charles Reber, sous le titre *Le Maître du Jugement Dernier* et publié en feuilleton dans le journal *Le Quotidien,* Paris, 1925. (N'a jamais été repris en volume.

1923 *Das Mangobaumwunder,* roman ; en collaboration avec Paul Frank. Albert Langen, Munich.

1924 *Turlupin,* roman. Albert Langen, Munich.

1925 *Das Jahr der Guillotine,* roman. Traduction libre de *Quatre-vingt-treize,* de Victor Hugo. En collaboration avec Oscar Levett. Ullstein, Berlin.

1928 *Wohin rollst Du, Aepfelchen ?,* roman. Editeur non identifié. Traduit en français, par Odon Niox Chateau, sous le titre *A la dérive...* Albin Michel, éd.. 1931 (Epuisé.)

1928 *Der Kosak und die Nachtigall,* roman ; en collaboration avec Paul Frank. Editeur non identifié.

1929 *Flammen auf San Domingo,* roman. Traduction libre de *Bug-Jargal,* de Victor Hugo. Josef Singer, Berlin.

1930 *Herr, erbarme Dich meiner !,* nouvelles. Phaidon-Verlag, Vienne. (Deux récits déjà publiés séparément — *Das Gasthaus zur Kartätsche* et *Die Geburt des Antichrist* — ont été repris dans ce recueil, avec d'autres inédits en librairie.)

1930 *Die Reise nach Presburg,* théâtre. Vienne.

1933 *St Petri-Schnee,* roman. Paul Zsolnay, Vienne. Réédité récemment en « livre de poche » par Forum-Verlag, Francfort-sur-le-Main.

1936 *Der schwedische Reiter,* roman. Paul Zsolnay, Vienne. Réédité récemment en « livre de poche », dans la collection « Ro Ro Ro » et sous le n° 338, par Rowohlt, Hambourg. (Se trouve à peu près dans toutes les librairies françaises vendant des livres étrangers.)

1936 *Morgen ist Feiertag,* théâtre. Vienne.

1953 *Nachts unter der steinernen Brücke,* roman. Europäische Verlagsanstalt, Francfort-sur-le-Main.

1959 *Der Judas des Leonardo,* roman. Paul Zsolnay, Vienne.

Traité du jeu de bridge. Nom d'éditeur, lieu et date d'édition inconnus.

La plupart des ouvrages de Leo Perutz antérieurs à 1933, et qui ne sont pas signalés comme ayant été réédités, sont actuellement épuisés.



préface à "puissances du rêve"

Le fantastique et le rêve

par Roger Caillois

Après son « Anthologie du fantastique » *parue en 1958, Roger Caillois vient de faire paraître une nouvelle anthologie au Club Français du Livre :* « Puissances du rêve ». *Ce recueil rassemble des nouvelles fantastiques liées au thème du rêve. Nous présentons ci-dessous un extrait de la préface écrite par Roger Caillois à ce volume.*

Toute une série de problèmes est relative aux interférences de la veille et du rêve, à leur opposition, à leur hiérarchie, à leur complicité possible. On s'interroge alors sur ce que signifient non pas les images du rêve, mais le fait même de rêver. Le monde du rêve est un autre univers : est-il plus réel, aussi réel, moins réel que celui de la veille ?

D'autre part, qui agit dans le rêve ? La personnalité du dormeur est usurpée par un double, qu'il voit vivre hors de son contrôle, en toute indépendance, mais d'une façon qui ne doit pas aller sans le compromettre à quelque degré. Parfois, cet acteur se substitue à lui, le prolonge, partage ses soucis, ses manies, ses convoitises, parfois le déroute et le stupéfie. Tantôt, il se sent dans la peau de son sosie nocturne. Tantôt il regarde son reflet évoluer et suit en frissonnant ou avec indifférence des gestes qui s'exécutent en dehors de lui, comme sur une scène ou sur un écran ou de l'autre côté d'un miroir.

Quelqu'un dans un rêve se réveille ou plutôt croit se réveiller, mais rêve encore et se trouve promis à un prochain réveil, peut-être véritable, peut-être aussi illusoire que le premier, de sorte qu'il est véhiculé de rêve en rêve, de réveil en réveil, sans être jamais assuré de parvenir au vrai réveil, celui qui le restitue au monde de la réalité.

L'univers de la vie quotidienne se présente parfois comme une simple duplication du monde des songes. Le dormeur qui accède à l'empire des images véridiques, prémonitoires, y voit se dérouler des événements que la réalité paraît bientôt obligée de reproduire ou d'imiter.

Rien de plus personnel qu'un rêve, rien qui enferme davantage un être dans la solitude la plus irrémé-

diable, rien de plus rebelle au partage. Dans la réalité, tout est éprouvé en commun. Le rêve, au contraire, est une aventure que le rêveur a vécu seul et dont lui seul peut se souvenir : monde étanche, imperméable, qui exclut le moindre recoupement. D'où la tentation d'imaginer deux ou plusieurs personnes ou même une multitude rêvant le même rêve, ou des rêves parallèles, ou des rêves complémentaires. Les rêves, alors, se corroborent, s'ajustent comme pièces de puzzle, acquièrent ainsi la même densité, la même stabilité que les perceptions de la veille, sont vérifiables comme elles et comme elles, mieux qu'elles, créent des liens entre les êtres, des liens rares, secrets et étroits : décisifs.

Enfin, puisque à tout moment du rêve, le dormeur ne sait pas qu'il rêve et se trouve même convaincu qu'il est éveillé, il est clair qu'il n'est aucun moment où celui qui se croit éveillé ne doive laisser subsister en lui le soupçon qu'il est peut-être en train de rêver.

Il y a là les éléments d'une casuistique qu'il vaut la peine d'examiner dans son ensemble. L'Orient sut en multiplier les mirages et en accroître la subtilité.

L'Inde, contrée d'élection de l'ascèse et de la concentration mentale, invente au rêve de nouveaux pouvoirs. Le solitaire entraîné à la méditation donne une existence matérielle aux images de ses rêves, s'il parvient à les *soutenir* avec une intensité suffisante. Le rêve est alors lucide, volontaire et créateur ; il constitue un effort obstiné, qui réussit, pourvu qu'il soit poursuivi assez longtemps et avec assez de vigueur. Le poète Tulsidas avait composé l'épopée de Hanouman et de son armée de singes. Des années passèrent. Un despote enferma Tulsidas dans une tour de pierre. Le poète se mit à rêver, à méditer, à rêver encore, à employer toutes les ressources d'un esprit tendu ou entraîné à faire le vide en soi. Alors, du rêve sortit Hanouman et son armée de singes, qui envahirent le royaume, s'emparèrent de la tour et délivrèrent le poète.

De son côté, l'inépuisable littérature chinoise semble avoir exploré systématiquement les problèmes posés par le rêve. En choisissant à bon escient les récits qui les illustrent, il serait sans doute possible d'esquisser une sorte d'axiomatique du rêve : certains illustrent des difficultés habituelles, d'autres raffinent et inventent des complications inédites, d'une logique extravagante et tyrannique, tel le songe cyclique de Pao-Yu, telle l'histoire de l'homme qui pénètre en rêve dans une fresque réelle, tel encore le récit où le héros éveillé assiste à une scène qu'un autre est en train de rêver et qu'il interrompt par une action brutale, laquelle prend place dans le rêve du dormeur et y met fin, tel enfin l'imbroglio juridique que fait naître la découverte de la dépouille d'un chevreuil qu'un paysan croit avoir tué en songe.

J'ai cru qu'il y avait intérêt à établir un premier répertoire de pareils apologues. Ils jouent authentiquement avec les puissances du rêve et font ainsi contraste avec la façon dont celui-ci, la plupart du temps, fut utilisé par les écrivains occidentaux. Les uns y ont eu recours comme à un procédé commode d'exposition : ainsi fait Platon avec le rêve d'Er le Pamphilien, ou Cicéron avec le Songe de Scipion, ce sont hypothèses métaphysiques déguisées. D'autres ont envoyé des rêves édifiants aux grands pécheurs pour les faire repentir de leurs fautes ou pour les avertir des châtiments de l'au-delà. (Il faut dire que le bouddhisme n'ignore pas non plus cet emploi du rêve). Le romantisme a tendu à transformer le rêve en un procédé littéraire, où le lyrisme trouve un facile essor : Jean-Paul qui parsème ses romans de rêves tout rhétoriques, en offre peut-être l'exem-

ple le plus accusé. Certains plus tard se contenteront au contraire de noter leurs rêves, présentés alors comme du matériel poétique à l'état brut, destiné à séduire des lecteurs éveillés après avoir subjugué un auteur endormi.

Très généralement, le rêve demeure une féerie que le réveil dissipe et à quoi est parfois attribuée une encombrante valeur allégorique. Rien de commun avec les engrenages intellectuels des Orientaux. « Ce n'était qu'un rêve, » s'écrie le dormeur à son réveil, tantôt déçu, tantôt soulagé, selon que les images le comblaient ou l'oppressaient. Il ne s'agit jamais que d'une illusion, flatteuse ou angoissante, mais qu'il suffit d'ouvrir les paupières pour renvoyer au néant. Descartes s'est demandé ce qu'il adviendrait d'un dormeur qui ferait des rêves cohérents et continus et qui, transporté durant son sommeil dans des endroits divers ou disparates, se réveillerait chaque fois dans un décor déconcertant sans lien avec le précédent ni avec le suivant. Le rêve pourrait bien alors acquérir la permanence de la réalité et celle-ci l'invraisemblance, l'instabilité, le caractère évanescent et kaléidoscopique des songes.

La conjecture théorique du philosophe, la tradition rapporte que le premier Chef des Ismaéliens, Hassan Sabbah, l'avait mise en pratique plusieurs siècles auparavant, dans les jardins d'Alamout pour fanatiser les Assassins. Hassan convoquait ses plus jeunes et ardents disciples dans son inaccessible retraite, forteresse escarpée et aride, nid d'aigle rocheux au cœur du désert. Il semblait impossible que pût s'y développer la moindre végétation. Mais il existait une source secrète, qui transformait un ravin caché en un merveilleux verger. Fleurs et fruits y abondaient. Hassan faisait absorber du chanvre indien à ses hôtes. Puis, lorsqu'ils étaient sous l'influence de la drogue, il ordonnait qu'on les portât dans le parc incroyable. Là ils se réveillaient dans le décor déroutant, où de ravissantes créatures parfumées et couvertes de voiles transparents invitaient les jeunes hommes à cueillir eux-mêmes les fleurs et les fruits. Elles leur présentaient des boissons fraîches et les conviaient aux plaisirs de l'amour. Rassasiés, assoupis, ils étaient ensuite ramenés dans leurs étouffantes et poussiéreuses cellules. A leur réveil, par les meurtrières, ils entrevoyaient à perte de vue les sables et les cailloux infinis d'une région inhospitalière. On leur disait qu'ils avaient rêvé et que leur rêve leur avait procuré un avant-goût du Paradis où ils seraient admis s'ils mouraient en accomplissant les ordres du Prophète. Plusieurs fois, autant de fois qu'il était nécessaire, on les menait entre deux sommeils dans l'insoupçonnable jardin délicieux. Chaque fois qu'ils reprenaient conscience, ils étaient mieux convaincus qu'ils avaient rêvé.

Marco Polo et un manuscrit du XIVᵉ conservé à la Bibliothèque de Vienne (1), attestent l'effarant subterfuge. La ruse va directement à l'encontre des opinions courantes à l'égard du rêve, lesquelles font considérer comme normal qu'on prenne un instant un rêve pour la réalité, mais jamais durablement la réalité pour un rêve. A tel point que la tradition s'est vite trouvée altérée et qu'on mit bientôt sur le compte du haschich de prétendues hallucinations auxquelles le Vieux, plus réaliste, n'avait pas cru devoir se fier tout à fait et qu'il avait estimé plus sûr de confirmer par des fleurs authentiques, des fruits véritables, et des filles rien moins qu'immatérielles.

Il existe une version chrétienne de

(1) Marco Polo, ch. XLI-XLII. Le manuscrit 107 de Vienne est cité, d'après Hammer, par Jacques Bolle, « Les séductions du communisme de la Bible à nos jours », Paris, 1957, pp. 186-187.

cette fantasmagorie orientale : « *La vie est un songe* », de don Pedro Calderon de la Barca (1600-1681). On se souvient de l'intrigue : depuis son enfance, Sigismond est enfermé par son père, le roi de Pologne, dans une tour isolée. Celui-ci ordonne de lui faire boire une drogue qui l'endort. On le transporte alors dans le palais royal, où il se réveille luxueusement habillé et, sur l'ordre de son père, qui veut l'éprouver, traité en souverain par tous les courtisans. Sigismond d'abord se demande s'il ne rêve pas, puis prenant de l'assurance, se montre vite brutal et emporté, cruel et tyrannique. L'épreuve est concluante. Aussi, grâce au même narcotique, le jeune homme se retrouve-t-il, le jour même, dans son cachot, revêtu de ses haillons accoutumés. Son gardien n'a pas de peine à le persuader qu'il n'a fait que rêver le merveilleux intermède. Un soulèvement populaire le délivre et lui donne une seconde fois la toute-puissance. Mais il croit que, pour la seconde fois, il perçoit un rêve et que la brillante apparence va se dissiper pour le renvoyer à son oubliette. Il n'en est rien, mais il sait désormais que la vie entière est un songe et les songes eux-mêmes des songes aussi. La leçon est métaphysique, plutôt que religieuse. J'ignore si le stratagème persan décrit par un voyageur vénitien inspira peu ou prou l'artifice polonais mis en scène par un dramaturge espagnol. N'existerait-il aucune influence que la rencontre serait plus remarquable encore.

A partir de la seconde moitié du XIXe, les études sur les rêves se multiplient. Peut-être n'est-ce point par hasard si, parmi les plus remarquables d'entre elles, figurent celles de deux savants, quasi exactement contemporains, l'un et l'autre professeurs au Collège de France. Le premier, historien et archéologue, Alfred Maury (1817-1892) publie en 1861 un ouvrage intitulé « *Le sommeil et les rêves* ». Le second, sinologue de grande réputation, le marquis d'Hervey de Saint-Denis (1823-1892), fait paraître en 1867 une œuvre plus ambitieuse et plus significative, dont le titre « *Les rêves et moyens de les diriger* », dit assez le dessein essentiel. Sous la double influence de l'antiquité classique et de la Chine (il est au moins loisible de le présumer), on commence ainsi à étudier le rêve de façon systématique. On en mesure les puissances, on en subit ou on en exalte les prestiges, on en soupçonne les pièges. Il n'apparaît plus dans la littérature seulement comme apologue édifiant, artifice rhétorique ou fantaisie affranchie par principe des lois de la logique et de la réalité. Il devient un élément moteur de l'intrigue, qui la complique ou qui la résout. Il métamorphose la psychologie du héros, trouble son raisonnement, modifie sa conduite. D'autres fois, il est donné pour le signe ou l'annonce d'un destin hors série ; il apporte la révélation de l'inexpiable fatalité. Pour Charles Nodier, « *Smarra* » demeure un exercice érudit, à mon sens exécrable, d'une ridicule emphase, et son académisme, alors qu'il s'agit de donner l'impression d'un cauchemar, représente un contresens presque grotesque. « *Aurelia* », confidence des angoisses et des hantises qui emportent la raison de Gérard de Nerval, dépasse le jeu littéraire, document bouleversant plutôt que construction calculée, que cet ouvrage est d'ailleurs peut-être tout autant. Dans ce domaine, en effet, et ce sont là les redoutables virements du rêve, ses embuscades, ses guets-apens, la démence sait emprunter la rigueur d'une architecture savante comme la maîtrise dissimuler ses spéculations sous le masque serviable d'un délire panique. De toute façon, ces récits inégaux n'en ont pas moins conféré au rêve une importance nouvelle et pour ainsi dire des lettres de noblesse littéraire. Ils lui ont ouvert une exceptionnelle carrière.

Au fond, la vieille problématique du rêve ressurgit, mais non sous l'aspect schématique qui donnait à ses apories on ne sait quelle allure d'axiome ou de paradoxe mathématique. Elle nourrit désormais une psychologie qui aime à décrire l'esprit humain à l'affût des prémonitions, sensible aux coïncidences et à l'équivoque insistance du hasard, vulnérable aux assauts de l'invisible, destinataire attentif des messages et des avertissements de l'au-delà dont les rêves passent pour véhicules privilégiés.

La connivence du rêve et du fantastique est inévitable, car le rêve, qui est toujours mystérieux, peut aisément devenir terrifiant. Par lui, le dormeur s'imagine introduit dans un monde surnaturel ou, à l'inverse, quelque chose d'un monde interdit lui semble forcer l'entrée de sa conscience. Dans une anthologie consacrée au fantastique d'épouvante, pourraient figurer de nombreux récits qui trouveraient place tout aussi bien dans un recueil de nouvelles illustrant le pouvoir des rêves. La terreur surnaturelle que ces récits s'efforcent de susciter s'apparente plus à l'étrangeté inquiétante des rêves que les paraboles ou les descriptions présentées sous forme de songes par les écrivains romantiques ou que les vrais rêves consciencieusement transcrits au réveil par des écrivains plus récents ou encore que les rêves qui, dans les contes pieux provoquent la conversion du pécheur. Ils rejoignent souent alors les récits qui construisent avec une précision d'horlogerie des mécanismes délicats où le rêve, d'une façon ou d'une autre, fournit le ressort décisif. Eux-mêmes sont parfois suspendus à quelque vision ou état hallucinatoire qui n'est pas proprement un rêve, mais qui en restitue l'atmosphère et qui en tient le rôle, tandis que les digressions ou fantaisies baptisées songes par pure convention et artifice rhétorique, sont incapables d'entraîner la moindre des équivoques insidieuses particulières aux rêves.

Certaines inventions brodent sur une donnée millénaire ou rajeunissent des soucis perpétuels. Dans Pindare, le mors que Bellérophon trouve près de lui à son réveil, est un gage de même espèce que le poème retrouvé dans sa manche par le héros d'un conte chinois de l'époque T'ang, que l'opale maudite du héros de Leslie Charteris ou que la clé du tombeau dans le conte de Villiers de l'Isle-Adam intitulé *Véra.*

Dans « *La cité des songes* » de Rudyard Kipling, les rêves symétriques qu'une jeune Anglaise et un militaire de l'armée des Indes font indépendamment l'un de l'autre avant qu'ils ne se rencontrent, ne se reconnaissent et ne s'épousent, fournissent une version moderne aux songes parallèles du roi Vikrâmâdikya et de la princesse Malayavatî, dans le roman de Somadera.

Tulsidas donnant corps à une armée de singes qui le délivre, préfigure l'ascète de Jorge Luis Borgès qui, dans « *Les ruines circulaires* », crée par la seule puissance de son rêve un personnage indiscernable des vivants, sauf que ni l'eau ni le feu n'ont prise sur lui. Absorbé dans sa concentration et s'apercevant soudain qu'un incendie consume sa retraite et qu'il se trouve au milieu de flammes qui ne le brûlent pas, il comprend qu'il est lui-même une créature fictive qu'un autre est en train de rêver. Une variante pathétique du même thème inspire une nouvelle de Giovanni Papini, « *La dernière visite du gentilhomme malade* », où le héros définit en ces termes sa condition précaire : « *J'existe parce qu'il y a* un homme *qui me rêve ; un homme qui dort et rêve et me voit agir et vivre et me mouvoir — et qui rêve en ce moment que je vous parle comme je fais. Quand il commença à me rêver, mon existence commença ; quand il se réveillera, je cesserai d'être. Je suis un*

jeu de son imagination, une création de son esprit, un hôte de ses longues fantaisies nocturnes. Le songe de ce quelqu'un *a tant de consistance et de durée que je suis devenu visible même à ceux qui sont éveillés.* »

Jusqu'à l'impossibilité où se débat Tchoang-tseu de décider s'il est un philosophe ayant rêvé qu'il est un papillon ou un papillon rêvant qu'il est un philosophe, connaît une réplique occidentale dans la nouvelle de Théophile Gautier intitulée « *La morte amoureuse* », qui se termine de façon si décevante en banale histoire de vampire, mais dont le départ faisait mieux augurer, quand au début du récit Romuald déclare : « *Tantôt je me croyais un prêtre qui rêvait chaque soir qu'il était gentilhomme, tantôt un gentilhomme qu'il était prêtre. Je ne pouvais plus distinguer le songe de la veille, et je ne savais pas où commençait la réalité et où finissait l'illusion.* »

Encore, en cette ambiguïté, s'agit-il toujours d'un homme, du même homme vivant alternativement dans deux décors différents et tour à tour pieux et débauché. Mais le contraste entre l'insecte et l'homme est rétabli avec une singulière hardiesse dans un conte d'anticipation de Henry Kuttner et Catherine L. Moore, où, dans des cliniques de deux planètes éloignées, un homme et un insecte rêvent des vies et vivent des rêves inextricables et complémentaires. Entre les deux récits, l'opposition est frappante et montre admirablement comment les données d'un même problème peuvent se ramifier et appeler des solutions divergentes. Chez Gautier, un héros embarrassé qui vit deux existences relayées, ne sait plus laquelle est le songe et laquelle la réalité. Dans le conte de M. Kuttner et C. Moore, pendant qu'ils rêvent, un insecte vit d'une existence humaine et un homme d'une existence d'insecte, où il se connaît des yeux à facettes, six pattes et un abdomen annelé. Il ne s'agit plus d'une conscience unique, impuissante à distinguer l'illusion et la perception, mais de deux êtres, appartenant à des règnes différents, dont chacun, pendant qu'il dort, vit la vie diurne de l'autre, grâce à des substitutions quotidiennes sans cesse recommencées.

***

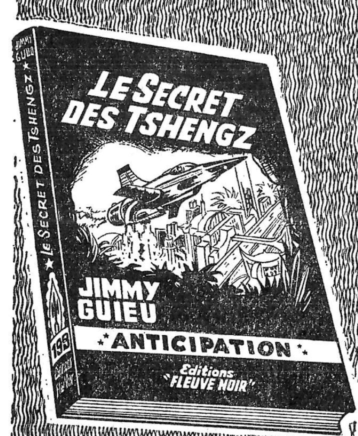
De pareilles bifurcations, de pareilles permanences, la liste n'est assurément pas close. Mais j'imagine que ces exemples suffisent pour persuader des puissances dont les rêves disposent pour séduire l'esprit ou l'égarer, au moment même où la raison se persuade qu'ils ne sont après tout que des suites désordonnées d'images vacantes.

■ Un hommage à Leo Perutz.

François Béalu présente actuellement, dans la vitrine de sa librairie — et ce jusqu'au 10 avril, — un ensemble de documents relatifs à Leo Perutz. Il y a là, avec une photographie de ce grand auteur fantastique autrichien, des éditions françaises et étrangères de quelques-unes de ses œuvres ; des témoignages de Robert Margerit et de Jean Louis Bouquet ; etc. A cette occasion, François Béalu réserve spécialement aux lecteurs de « *Fiction* », et à un prix des plus intéressants, un certain nombre d'exemplaires du « *Marquis de Bolibar* », l'introuvable chef-d'œuvre de Leo Perutz. (*Librairie* « La Mandragore », *17, rue de l'Ouest, Paris* - 14°. *FON.* 47-18. *Métro : Gaîté.*)

DANS LA COLLECTION

ANTICIPATION



EN VENTE TOUTES LIBRAIRIES 2.50 N.F.

à paraître...

AVRIL



LE PLUS FORT TIRAGE DU ROMAN ANTICIPATION



UNE GARANTIE DE QUALITÉ ★

Editions FLEUVE NOIR

★ 69, BOULEVARD SAINT-MARCEL ★ PARIS (13e) ★

Tél. : KEL. 01-82 +

Ici, on désintègre !

Livre du mois : « Ce monde est nôtre », *quatrième roman de Francis Carsac, et son meilleur à ce jour. L'intérêt de l'ouvrage a paru mériter que se confrontent à son sujet deux points de vue, non pas divergents mais complémentaires.*

Autres livres recommandés : « Les chats », *d'un auteur débutant, Jean-Pierre Attal ; ainsi que* « Les sept fils de l'étoile », *premier roman de science-fiction de Françoise d'Eaubonne.*

Enfin un livre controversé : les « Nouvelles de l'anti-monde » *de George Langelaan, qu'il importe de lire pour se forger une opinion.*

Francis Carsac
Ce monde est nôtre

Le quatrième roman de Francis Carsac, « *Ce monde est nôtre* », est à tous points de vue le meilleur, le plus achevé, le plus mûr, le plus soigneusement écrit qu'il ait publié à ce jour. Mais s'il convient de le lire, ce n'est pas seulement pour ses qualités qui sont grandes, mais encore et surtout pour son propos. L'intention, car le thème de « *Ce monde est nôtre* » n'est pas remarquablement original. En fait, Carsac a réuni plusieurs thèmes plus ou moins classiques de la science-fiction, par exemple l'équipe de coordinateurs galactiques chargés de rétablir la paix sur un monde où elle est menacée, l'affrontement de sociétés caractérisées par des niveaux technologiques différents, la reconstitution plus ou moins fidèle de structures sociales archaïques, qui permet une sorte de voyage dans le temps et légitime l'emploi simultané d'épées et de désintégrateurs. Il l'a fait souvent avec humour : le pseudo-moyen âge du grand duché de Bérandie n'a-t-il pas été recréé d'après quelques livres de Walter Scott ? On rencontre ainsi, répartis dans la masse du roman, un certain nombre de gags dont quelques-uns au moins sont très évidemment adressés au petit noyau de « fans » qui gravitait autour de la défunte librairie « L'Atome ».

Il fallait que je cite cet aspect anec-

dotique du roman de Carsac avant de passer à l'essentiel, avant de le résumer. Quoique le scénario soit complexe et fertile en rebondissements, l'argument général est simple. La Ligue des Terres Humaines découvre une nouvelle planète habitée, Nécat. Cette planète est partagée par trois humanités. Or la Ligue, soucieuse de bannir la guerre de l'histoire des hommes, a édicté depuis fort longtemps une loi radicale, la « Loi d'Acier ». Il ne doit y avoir qu'une humanité par planète, l'autochtone, ou, à défaut, la première arrivée sur les lieux. La Ligue envoie deux Coordinateurs sur Nécat pour faire respecter la « Loi d'Acier » : Akki Kler et Hassil devront dire à quelle humanité appartient Nécat, et faire admettre aux deux autres le principe de leur déportation sur deux mondes neufs et vierges. L'arrivée des coordinateurs précipite la crise latente qui existait entre les trois peuples. Et quoique les coordinateurs doivent en principe se contenter de jouer un rôle d'arbitre, ils sont bientôt entraînés dans la guerre, contraints d'intervenir et de se choisir un camp. Comme ce ne sont pas des surhommes, ils devront vaincre bien des difficultés, connaîtront la souffrance et verront la mort de près.

Les trois humanités qui peuplent Nécat sont bien différentes. Les Bérandiens, derniers arrivés, forment une société féodale, dont l'aristocratie belliqueuse ne croit guère qu'à sa propre force et qu'à la supériorité de son destin. Les Vasks sont une étrange communauté qui, après avoir erré dans l'espace, s'est installée sur Nécat pour y poursuivre le mode de vie archaïque qu'elle s'est choisie. Les brinns, les plus anciens habitants, qui se croient autochtones, semblent les plus « primitifs » en ce sens que les structures tribales sont demeurées chez eux intactes. Ils rappellent quelque peu les Indiens du Nouveau Monde. Chacun de ces peuples possède ses vertus et ses défauts. Les Vasks sont les plus sympathiques, les brinns les plus étranges, et les Bérandiens les plus... agressifs. Mais Carsac ne condamne dans sa totalité aucun de ces trois peuples. Il existe en chacun d'eux des êtres raisonnables, et si la majorité de l'aristocratie bérandienne déraisonne, c'est parce que le Grand Duché traverse une grave crise sociologique, qu'il est en proie aux lois de la déraison collective. Ce qu'exprime Carsac, c'est que la raison est une condition de la liberté, liberté définie non seulement par rapport aux tyrannies humaines, mais aussi par rapport aux déterminismes physiques et sociaux. Il est bon de rappeler ce primat de la raison en nos années troublées.

Est-il besoin d'insister encore pour faire sentir que Nécat, au fond, ce peut être, c'est l'Algérie ? Ces Bérandiens qui sont convaincus d'avoir tout construit sur Nécat, et qui n'ont guère eu de scrupules à se servir des brinns comme esclaves, qui sont des hommes frustes et durs, mais en qui la raison pointe parfois comme une étincelle, qui n'hésitent pas à détruire parce qu'ils se croient menacés, et dont l'angoisse n'a d'autre source au fond que l'incertitude dans laquelle ils se trouvent quant à leur propre nature, quant à leur propre destin, ce pourraient bien être les « pieds noirs ». Au demeurant, il ne sert à rien de se livrer au jeu plus ou moins contestable des analogies. Les clés existent, mais seulement en tant que points de repère. Le problème fondamental, c'est celui de la possession d'une terre, c'est celui des droits que donne la naissance, ou le travail, ou la guerre sur un monde. Et la conclusion explicite de Carsac est saisissante. Nul ne peut se vanter de posséder une terre. Les brinns eux-

mêmes, qui se croient originaires de Nécat, ne sont que des envahisseurs. Le temps augmente la solidité des liens entre un peuple et ses collines. Il ne crée pas la légitimité.

Nous nous aventurons là en un domaine où les choix ne peuvent guère être qu'éthiques, c'est-à-dire individuels. Je crois, comme Carsac, que tout peuple fut l'envahisseur de sa terre et qu'il doit se garder de trop insister sur la légitimité de ses droits. Sur notre petite planète, aucun peuple ne peut se vanter d'être sorti tout armé de son propre sol. Mais je ne suis pas d'accord avec sa « Loi d'Acier ». Elle est simple, elle est énergique. Elle est précisément trop simple et trop énergique. Elle correspond au vieux rêve : « Que chacun reste chez soi et il n'y aura plus de guerre. » Ou que chacun retourne chez soi. Ou que chacun se trouve une tanière. C'est peut-être un idéal. Ce n'est pas le mien. Que Francis Carsac me le pardonne.

Mais je viens de passer sur une planètre proche de Nécat, en qualité d'apprenti-coordinateur, un peu plus d'une année. Au moment où ces lignes paraîtront, j'aurai regagné ce monde. Ce que je crois y avoir appris, c'est que les humanités différentes doivent se convaincre de vivre ensemble. C'est à cela que la raison doit servir et non à édicter des séparations formelles. Je sais. Il suffit d'ouvrir les journaux pour que des éclats de ce monde vous sautent à la figure et vous convainquent qu'il s'agit d'un propos d'utopiste. Il serait plus simple de trancher le nœud gordien, de séparer les combattants. Mais c'est aussi choisir, comment dirai-je, le malthusianisme politique.

Je n'ai aucun moyen d'établir ce que je vais avancer. Je le propose très humblement. Je crois à la nécessité de la diversité, sinon à celle des oppositions. Je m'efforce d'être un grand ennemi de la violence. Mais je me dis que la terre ne serait pas ce qu'elle est, que nous n'en serions pas où nous sommes, si de multiples peuples n'avaient pas vécu côte à côte, ne s'étaient pas affrontés dans la suite des temps. Je crois que la raison et la guerre sont deux produits antagonistes de cette diversité. L'Histoire est, après tout, aussi pleine d'alliances que de combats, et je préfère encourir le risque de la guerre plutôt que d'écarter la possibilité de l'amitié.

Je sais bien que je fais peut-être à Francis Carsac un procès trop dur, qu'il envisage des relations amicales entre des peuples séparés par l'espace. Mais ces relations ont pour moi quelque chose de trop abstrait, de trop intellectuel. Deux êtres différents doivent pouvoir fouler le même sol. Et de tous les peuples de la Ligue, celui qui m'est le plus sympathique est encore le novaterrien, parce qu'il est né d'une alliance, celle des Terriens et des sinzus.

Il y a deux manières au moins d'effacer la haine et le racisme. La première relève du mur, que ce soit la grande muraille de Chine ou l'espace. La seconde de la compréhension et du respect. Peut-être les Terriens ne sont-ils pas encore capables d'emprunter cette voie royale. Mais il faut essayer une fois encore. Ou dix fois. Qu'est-ce qu'un peuple ? Qu'est-ce qu'une humanité ? Y a-t-il seulement assez de planètes, d'îles dans l'univers pour abriter tous les antagonistes ? Et je pense que nous autres Européens, bâtards de cent invasions, las d'un millier de guerres, conquérants à peine repentis, pourrions peut-être, sans le moindre orgueil et dans le souvenir de nos erreurs et de nos générosités passées, avec l'aide de notre raison durement acquise, jouer le rôle ingrat de coordinateurs de la fraternité plutôt que celui d'organisateurs des distances.

Gérard Klein.

Le dernier Carsac est un livre très simple, et suffisamment riche en même temps pour qu'il y ait plusieurs choses à en dire. De là ce post-scriptum. Klein a choisi de le critiquer sous l'angle idéologique. C'est là un choix normal et justifié. Mais il convient d'avertir le lecteur que ce livre garderait son prix, même si les choses n'étaient pas ce qu'elles sont et le monde ce que nous savons. Car on y trouve plusieurs qualités intemporelles — et des qualités qui justement se font rares par les temps qui courent.

D'abord, Carsac aime la plaisanterie. Quand vous commencez un roman sur l'évocation de « *Heounimeor Khardon, coordinateur suprême* », vous soupçonnez tout de suite que son auteur n'est pas homme à se laisser prendre aux fallacieux prestiges de la littérature pure. Et maints détails, par la suite, confirment l'appartenance de Carsac à la nationalité calembourgeoise. Laissons au lecteur le plaisir de les découvrir — non sans le rassurer sur le sérieux de l'ouvrage : les canulars sont bien embusqués, leur découverte exige parfois un certain effort de perspicacité, auquel on peut renoncer sans perdre beaucoup de la substance du livre (au moins en apparence, car c'est un trait remarquable d'être libre à l'égard de son sujet au point de l'oublier au détour d'une page, le temps d'une plaisanterie ; surtout quand il s'agit d'un sujet aussi grave que celui de « *Ce monde est nôtre* »). Beaucoup de nos contemporains auraient grand besoin de réapprendre cette pointe de légèreté qui fait la supériorité des héros d'Alexandre Dumas père sur ceux d'André Malraux, y compris et surtout sur le plan existentiel.

Le sourire de Carsac se manifeste au demeurant dans le sujet lui-même, et dans ce qu'il a de plus pénible pour un Français d'aujourd'hui. Le livre est précédé d'un avertissement : « *Toute ressemblance avec des événements contemporains ne pourrait se trouver que dans l'esprit du lecteur.* » Hum ! Revenons deux pages plus tôt, et lisons le titre : « *Ce monde est nôtre* ». Sans commentaires !

En dépit de quelques pointes satiriques dans la même veine ironique, et qui rappellent à plus d'un égard le Voltaire de Ferney et ses feintes contre la censure, l'ouvrage se signale surtout par la sérénité qui s'y manifeste presque à chaque ligne. Carsac est un calme, et modèle ses héros à son image. Les conflits de ce monde qui est nôtre les obligeront, quoi qu'ils en aient, à intervenir et à faire leur choix. Mais cette nécessité de l'action, à laquelle ils ne cherchent pas à échapper, ne parvient pas à entamer l'objectivité de leur jugement. Et si au bout du compte ils rembarquent les colonisateurs et donnent la planète Nécat aux primitifs colonisés, c'est avec la conviction, soulignée par une découverte de dernière heure, que la terre n'est à personne et que le droit international n'a pas de sources géologiques. Simplement, il fallait bien trouver une solution, même bâtarde, à des problèmes qui en somme — et Carsac a bien raison de nous le rappeler — ne sont que des problèmes particuliers et non des problèmes cosmiques engageant l'avenir d'une lutte métaphysique entre le bien et le mal, même si les hommes qui vivent ces problèmes en ont parfois l'impression.

« *Ce monde est nôtre* » est donc le livre de la sagesse, et il est remarquable qu'un pareil livre ait vu le jour en ce mois de mars 1962. Mais si la plénitude qui s'en dégage a quelque chose d'étrange dans l'ambiance du monde que nous connaissons bien, elle n'a rien que de très normal dans la perspective de l'homme de science qui se cache derrière le nom de Carsac. Car ce roman, entre autres qualités, rentre dans l'es-

pèce rarissime des fictions scientifiques dont la matière est fournie non par la physique, mais par les sciences humaines, et de façon très documentée : la peinture de trois sociétés archaïques donne à l'auteur l'occasion d'accumuler une grande richesse de notations, et de développer des considérations fort originales par la sympathie qui s'en dégage. Aucun des peuples visités n'échappe à la cruauté, aux misères, aux petitesses : les Vasks ont leur tradition guerrière, les brinns leurs cérémonies initiatiques. Mais toujours les enquêteurs promènent sur eux le regard lénifiant du médecin qui évalue ses chances de guérir d'affreuses tumeurs, et aussi de l'ethnologue qui sait bien que ce monde est nôtre.

Car les Bérandiens, les Vasks et les brinns sont respectés dans ce livre, et Carsac sait nous montrer que toujours, quoi qu'il advienne, ils méritent ce respect, et qu'il y a parmi eux, et en eux, des hommes dignes de ce nom. Simplement ces hommes vivent dans une société archaïque, et si l'avertissement placé en tête de l'ouvrage déclare que « *ce récit concerne des problèmes qui pourront se poser à l'Humanité dans un lointain futur* », la conclusion suggère que c'est dans un lointain futur qu'elle les résoudra définitivement, en accédant à une civilisation suffisamment adulte pour respecter les mondes extérieurs et s'unir à eux dans une perspective d'égalité stricte. C'est à ce moment que « *tous ces mondes sont nôtres, nôtres à jamais* ». En attendant il faut tailler dans le vif, séparer quelquefois deux lutteurs qui auraient pu, entre deux échanges de coups, pratiquer de fructueux échanges culturels — mais qui auraient pu aussi bien s'entretuer comme cela est fréquemment arrivé. Et pour cela je crois qu'il faut suivre Carsac, en dépit des arguments de Klein : car la thèse de Klein repose finalement sur l'idée que les hommes ont le droit de résoudre leurs problèmes eux-mêmes et d'évoluer en toute liberté, c'est-à-dire au hasard ; et le hasard est précisément la négation du droit métaphysique, de ce droit que Klein revendique. En soulignant que le droit n'a pas de fondement matériel effectif, Carsac nous montre que les hommes n'ont qu'une seule solution : s'entendre entre eux. Mais pour cela on ne peut qu'attendre, ou aider le hasard à l'occasion — ce qui implique, bien sûr, qu'on soit un peu partisan du « Aide-toi, le ciel t'aidera » et qu'on ne place pas une confiance trop systématique dans le sens de l'histoire.

Jacques Goimard.

« *Ce monde est nôtre* » par Francis Carsac : Gallimard, « *Rayon Fantastique* » — 3 NF.

Jean-Pierre Attal
Les Chats

Il y aurait un passionnant ouvrage à faire sur les animaux qui, quelque jour, remplaceront les hommes, qu'ils soient fourmis, mouches, ou chiens, ou octopodes, ou salamandres... Les chats, assez curieusement, sont presque absents de ce bestiaire en marche vers la royauté. Ils sont plutôt — on le comprend du reste — matière à terreur fantastique ; en fait tout se passe comme si l'homme savait, ou soupçonnait, qu'ils sont déjà

nos maîtres : quelque part dans le roman d'Attal, il est dit que dans l'état présent ils n'ont rien à nous envier, l'être humain n'étant sur terre que pour leur service (ils sont si visiblement les seuls des animaux « domestiques » à n'avoir aucun travail à fournir pour leur entretien), et cela a été dit ailleurs aussi.

Mais que l'homme soit un pont entre la bête et le félin, cela s'est bien rarement vu... Un homme écrit, dans une cellule où il est lié à l'un des murs par une ventouse, adaptée à son dos, assez extensible pour qu'il puisse se déplacer un peu, pas suffisamment pour qu'il atteigne les endroits qui lui permettraient de s'évader. Il a un travail à accomplir : passer tout au long du jour ses doigts sur des fils légèrement électrifiés (faute de quoi des sonneries l'assourdissent) ; et une œuvre à composer : ses Mémoires, la nuit, à la lueur des murs et du plafond phosphorescents. Il sait qu'il est dans une usine désaffectée, dont il entrevoit la cour par quelques interstices de la porte. Il reçoit sa nourriture des chats qui, pendant qu'il dort, la déposent sur le rebord de la lucarne aérant ses W.C. Il a été le seul homme à soupçonner l'immense complot des félins (« Les Chats sont devenus très intelligents, » dit-il alors qu'on se moque de lui) et il est peut-être le dernier en vie ; comme le héros de « *La guerre des mouches* », de Spitz, les vainqueurs de l'homme l'ont sommé d'écrire. Mais il n'écrit pas un roman d'aventures, il est un peu fou (peut-être l'est-il tout à fait ?) et la trame de son récit s'en ressent ; il passe du coq à l'âne, ou du chat à l'homme si vous préférez, avec cette désinvolture à laquelle la littérature contemporaine nous a bien habitués. L'ouvrage est découpé en 123 séquences qui s'emmêlent l'une l'autre et forment de l'ensemble cet arbre touffu qui fait l'essentiel de la différence entre le roman et le récit.

Jean-Pierre Attal a regardé vivre des chats ; il les apprécie, peut-être même les aime-t-il (en tout cas il aime leur « matière » sinon leur être). Pourtant, il semble s'être trompé. Il a quelque part, vers le milieu du livre, une lueur — il sait que ce sont des animaux métaphysiques — mais il ne tire que quelques lignes de sa découverte, se laissant aller soudain à une symbolique obscure (il évoque un des mythes félins, sans aller jusqu'à l'expliciter — ce qui n'est pas un tort — mais sans l'élaborer, ce qui en est un ; et surtout il ne cite qu'un seul mythe, ce qui est donner peu de richesse aux chats).

Bref, ce livre a deux aspects (au moins). Il y a la lutte qu'entreprend cet homme pour faire comprendre aux hommes le péril, si péril il y a. Mais cet homme, il est si fou, si visiblement fou, que nul ne peut le croire, et à peine le lecteur. La prière d'insérer parle d'un « récit à la fois fantastique et minutieusement réaliste ». Alors non, le réalisme qu'exigeait Mérimée pour amener plus sûrement au fantastique n'est pas présent ici : à peu près rien dans le roman ne peut nous faire admettre que l'univers qui entoure cet homme soit *vrai*. C'est pourquoi, sans doute, le fantastique n'apparaît pas tel qu'il le « devrait ». Il n'y a pas une marge assez grande entre les actes de l'homme et les actes des chats pour que ces derniers soient plus fantastiques que celui-là. En forçant un peu la dose, on ne voit pas très bien pourquoi le lecteur innocent n'admettrait pas facilement que l'homme est un être fantastique. tandis que le chat « devenu très intelligent » serait l'être réel. Je ne pense pas pour autant que Jean-Pierre Attal ait voulu aboutir à cette conclusion, bien qu'il nous prévienne, dans la prière d'insérer toujours, qu'il faut être en garde « contre une in-

terprétation trop hâtive ». Interprétations ? Comme dans toute œuvre de ce genre, il y en a beaucoup. Citons les principales : ou il s'agit d'un pur et simple roman de science-fiction ; ou d'une hallucination du héros subjectif ; ou d'une satire dans laquelle les Chats seraient par exemple les communistes ; ou encore d'un dosage des trois, ou de deux des hypothèses mentionnées. Rien ne nous empêche de choisir nous-mêmes notre « cup of tea ».

L'autre aspect, c'est la civilisation instaurée par les chats. Il nous en est confié très peu : les Chats sont devenus « très intelligents » ; ils préparent (à la fin du récit elle est passée, dévastatrice pour les hommes) une révolution ; ils complotent et possèdent un langage que certains hommes — pas seulement le narrateur — comprennent et parlent (Attal en dit peu, parle de signes et sous-entend des ondes) ; ils sont très cruels en même temps que doux (images mêmes — et pas forcées — des kapos et gardes de camps de concentration qui, brutes brutes d'un côté, étaient de l'autre doux, sentimentaux et faibles) ; ils se révoltent donc, contre l'homme, mais ils n'ont strictement aucune raison de le faire.

Et voilà le point faible de tout le roman, qui fait pencher la balance d'interprétation d'un seul côté : on sait que la logique aliénée est d'une rectitude absolue, jusqu'à tromper l'observateur non spécialiste ; mais on sait aussi que le seul point où l'on peut la prendre en défaut, c'est son début : ses prémisses sont délire. Eh bien, le délire est clair : rien ne peut pousser les chats à se révolter contre les hommes, ceux-ci étant déjà leurs esclaves (les hommes souvent les nourrissent avant eux-mêmes). Et la seule raison qui pourrait pousser les chats à prendre les rênes, l'auteur ne l'a pas vue. Dommage, il aurait ajouté une dimension à son roman...

Pierre Versins.

« *Les Chats* » par Jean-Pierre Attal : Julliard — 9,90 NF.

Françoise d'Eaubonne

Les sept fils de l'étoile

Pour son premier roman de science-fiction, Françoise d'Eaubonne, auteur prolifique, a choisi de renouer avec la tradition antique et de nous conter les pérégrinations d'un héros, ou plutôt d'une héroïne, à travers une série de planètes aux paysages et aux mœurs variées. C'est une solution qui apparaît comme aisée au premier regard, mais qui recèle bien des difficultés pour un auteur dénué d'imagination.

Il faut le dire, « *Les sept fils de l'étoile* » est plutôt une réussite sur le plan de l'invention : Françoise d'Eaubonne a laissé délibérément derrière elle tout un passé de science-fiction qui va des « *Aventuriers du Ciel* » aux navrants romans de Richard-Bessières, où le lecteur (comme dirait Jules Verne) peut entrer en contact avec les artifices de la vulgarisation scientifique et dont les héros sont des projections de Camille Flammarion.

Pour introduire ces univers variés avec un minimum de vraisemblance, Françoise d'Eaubonne a imaginé un

système solaire parallèle de l'autre côté d'Antarès, qui est une parfaite réplique du nôtre, à une planète près. Tellur visitera ce système solaire II. Tellur, c'est la première femme pilote d'astronef ; Tellur, c'est la femme d'action, la femme moderne (au sens actuel du terme), libérée des contingences du mariage, de la famille et des traditions de servitude ancestrale. C'est un être qui a vécu les douloureuses suites d'une guerre atomique, une ex-petite sauvage, mi-Liane fille de la brousse, mi-Diane détective, qui possède la détermination d'une vierge farouche et l'intelligence de Mme Curie.

Pourvue de ces qualités propres à l'exploration interplanétaire, Tellur rencontrera sur Ilmar un vieux sage qui lui proposera un étrange marché : l'avenir de la Terre est compromis ; elle se meurt par la faute de ses habitants et c'est en notre pilote que repose les possibilités d'un rachat. Le destin de notre planète est inscrit dans les astres et son évolution suit les constantes morales et physiques des signes du Zodiaque, mais à l'envers. Ainsi les ancêtres Ilmariens, parvenus aux sommets de la civilisation, surent que la décadence allait les entraîner vers le néant ; ils implantèrent alors des mutants sur Terre I qui entrait dans le signe des Gémeaux. Puis ces êtres, les futurs hommes, subirent la loi du Taureau, du Bélier, des Poissons enfin qui amenèrent l'avènement du Christ.

Tellur devra, pour corriger les erreurs des humains et préserver leur survie, avoir un enfant sur chacune des planètes du Système Solaire II correspondant aux signes du Zodiaque sous lesquels l'évolution de Terre I va passer.

Cela sert donc de base aux multiples avatars de notre héroïne sur Uranus II, maître du Verseau, Saturne, régulateur du Capricorne, etc.

Nous assisterons à une suite d'amours brèves et tumultueuses auxquelles Tellur ne s'attendait pas puisqu'elle avait choisi de demeurer pure. Petit à petit, elle découvrira des joies et des affres insoupçonnées au contact des humanoïdes résidant sur ces planètes parallèles : la pureté d'un mutant au corps d'Adonis saura l'émouvoir, puis elle sera saoulée, violée et mariée à un Saturnien puritain, ensuite elle vivra d'intellectuelles amours avec un Jupitérien, une passion bestiale la liera à un Plutonien, enfin elle sera séduite par un poète Vénusien, jusqu'à la chute qui, si elle n'est pas celle de notre mère Eve, est assez belle.

C'est dans la description de ces civilisations découvertes par Tellur que Françoise d'Eaubonne place le meilleur de son roman : en effet son style aisé et brillant, teinté d'humour, lui permet de suggérer avec art, d'esquisser à traits rapides la géographie d'une planète, l'historique de son peuple, ses mœurs, la morphologie et la mentalité de ses habitants.

C'est dans la croyance en cette pseudo-réalité que la science-fiction trouve ses meilleurs atouts et l'on peut dire que « *Les sept fils de l'étoile* » sait nous plonger dans le monde scintillant du rêve et de l'imaginaire.

Ce n'est donc pas dans la forme que je ferais des réserves au sujet de ce roman, mais plutôt sur le fond dont la portée, je dois l'avouer, m'échappe totalement. Peut-être suis-je allergique aux tentatives de justification de l'astrologie, même si celles-ci veulent puiser aux sources d'une métaphysique planétaire dont il est vrai que personne ne peut la réfuter. Françoise d'Eaubonne utilise cependant tout un arsenal mystérieux pour nous faire croire à son histoire : le vieux mage affreux sur Ilmar, le voyage spatio-temporel qui permet à Tellur de connaître l'avenir de ses enfants et la signification de leur ascen-

dance zodiacale dans l'évolution de la Terre, etc. Mais tout cela nous laisse incrédules et nous préférons, sans chercher à y trouver une signification profonde, nous laisser bercer par l'agréable récit d'aventures plus prosaïques.

Philippe Curval.

« *Les sept fils de l'étoile* » par Françoise d'Eaubonne : Hachette, « Rayon Fantastique » — 3 NF.

Georges Langelaan

Nouvelles de l'anti-monde

« A vrai dire, » écrit Jacques Bergier dans la préface au livre de George Langelaan, « *Nouvelles de l'anti-monde* », « ce dont la science-fiction a surtout besoin, c'est d'un peu de sang neuf. Elle a besoin d'auteurs qui ne soient pas eux-mêmes des fanatiques de science-fiction et qui ne consacrent pas tous leurs efforts à imiter Bradbury, Clarke ou Poul Anderson. George Langelaan est le type parfait des auteurs de ce genre. Il lit beaucoup mais peu de science-fiction. »

En tant que « fanatique » de science-fiction, j'ai trouvé cette opinion alléchante, encore que pas très juste. Mais Jacques Bergier, de son propre aveu, est sourd à la littérature et ne sait donc pas — visiblement — que les écrivains ne lisent beaucoup que *pour ne pas* refaire ce qui a déjà été fait (il aurait pu aussi bien établir un rapprochement entre l'écrivain et le savant et — sachant qu'un scientifique a tout intérêt à apprendre tôt que la poudre fait partie depuis longtemps de notre patrimoine, ne serait-ce que pour ne pas la découvrir à son tour — se demander, au moins, s'il n'était pas du devoir d'un auteur de connaître le domaine qu'il explore).

Il y a pourtant une contre-partie : on sait qu'un auteur « naïf » (en ce sens qu'il ne connaît que peu le pays où il s'engage) peut tomber par hasard sur une piste ignorée des autres aussi, et pas seulement de lui-même. C'est pour cette seconde raison que j'ai lu sans parti pris les treize nouvelles qui composent le recueil de Langelaan. La seconde, « *Chute dans l'oubli* », la dixième, « *De fauteuil en déduction* » et la dernière, « *Sortie de secours* », n'ont strictement rien à voir ni avec le fantastique ni avec la science-fiction. La première, « *Le miracle* », de même, qui met en scène un aspect moralisant du merveilleux chrétien qui a fait la joie des lecteurs des Editions de la Bonne Presse il y a belle lurette. Restent neuf nouvelles de valeur très inégale.

« *La mouche* », tout le monde, grâce au film qui en a été tiré, en connaît le thème et a pu apprécier l'énormité que constituent d'une part l'agrandissement de la tête de la mouche et de l'autre le rapetissement de la tête de l'homme. Avec ça, nous nous retrouvons aux plus beaux jours d'« *Amazing stories* » ! (ici, comme dit Alphonse Allais, non un point d'exclamation, mais un point d'ironie).

« *Récession* », de même, est un thème qui a fait, en France tout au moins, couler beaucoup d'encre chez l'éditeur Chacornac aux alentours de 1900 : il s'agit tout bonnement de la réintégration de l'âme d'un défunt dans le corps d'un nouveau-né. Toutefois, le traitement est un peu plus habile que chez les spirites de la Belle Epoque, et le langage en tout cas plus efficace.

« *L'autre main* » est une histoire de

possession partielle qui en vaut bien d'autres, mais rappelle trop « *Les mains d'Orlac* » pour être entièrement réussie.

« *La tournée du Diable* » ne suscite pas de commentaire (si ce n'est qu'ici le Diable est une femme, mais suffit-ce ?) ; « *La dernière traversée* », de même.

La douzième nouvelle, « *Robots pensants* » (s'il est vrai que Langelaan ne lit que peu de science-fiction) consacre l'omniprésence dans l'esprit humain et écrivain du thème du savant fou (ce dernier prend ici le cerveau d'un joueur d'échecs pour animer une reconstitution de l'automate de Kempelen et est empêché à temps d'agir de même envers une pianiste aimable).

« *Le tigre récalcitrant* » met en œuvre la transmission de pensée d'un homme à des animaux. Il y a ici une fort belle scène, la finale, que je m'en voudrais de dévoiler et qui vaut la lecture — et la relecture.

Restent à présent deux textes intéressants pour le « fanatique » de science-fiction, deux textes qui, heureusement, forment le quart du volume : « *La dame d'outre-nulle part* » (1) et « *Temps mort* ». Le premier se base sur la même idée que « *Ville sous globe* » d'Hamilton, mais au lieu de donner lieu à un space opera assez bénin, nous offre une extrapolation originale et bien conduite, sans laisser aller et sans compromissions. Et quant à « *Temps mort* », il fait enfin le tour, à peu près complet, des problèmes que posait « *Le nouvel accélérateur* » et que n'avait pas résolus « *La minute dérobée* » (Wells et Devaux et Viot). Le seul reproche, ici, qu'on puisse faire à Langelaan, c'est que son héros, dès la première heure de son aventure, avait tous les éléments en mains pour, comme le lecteur, reconnaître sans plus tarder sa situation d'accéléré. Cela ne l'aurait nullement empêché de continuer à noter ses impressions et les événements auxquels il assiste, et le lecteur ne le prendrait pas pour un imbécile. Quoi qu'il en soit de ce détail, minime, la nouvelle est remarquable et nous amène à une conclusion parfaitement opposée à celle de la préface de Jacques Bergier.

(1) Voir « **Fiction** » n° 99.

En effet, mis à part le plaisir, grand mais tout esthétique, quon éprouve à lire ces nouvelles bien écrites, bien construites et vivantes, sinon envoûtantes, on est obligé de constater que, dans chacun des cas, Langelaan a inventé la poudre, quand ce n'est pas le fil à couper le beurre. Sans pour autant, sauf deux exceptions, renouveler les genres. Et quant aux deux exceptions, je ne le jurerais pas mais je pense qu'il a lu « *Ville sous globe* » (ou au moins la version américaine, « *City at world's end* »), et je jurerais qu'il a lu également « *Le nouvel accélérateur* ». Moralité ?

George Langelaan nous prouve — comme Albérès l'avait fait dans le domaine de l'étude — qu'il vaut mieux connaître, sinon à fond du moins assez bien, les sujets sur lesquels on s'apprête à écrire. Je suis bien tranquille, Langelaan ne nous donnera jamais du Clarke, ou du Bradbury, ou du Poul Anderson. Il a sa personnalité et elle est plus forte que celle des sus-cités (mis à part, peut-être, Bradbury). Mais il a son métier d'auteur de science-fiction à apprendre. Après tout, c'est en forgeant qu'on apprend à ne pas se taper sur les doigts, et à ne pas se faire taper sur les doigts par les autres.

Pierre Versins.

« *Nouvelles de l'anti-monde* » par George Langelaan : Robert Laffont — 15 NF.

M. A. Rayjean : **L'étoile de Goa**
Maurice Limat : **Les damnés de Cassiopée**
Peter Randa : **Fugitif de l'espace**
Kemmel : **Au bout du ciel**
Henri Vernes : **Formule X 33**

Le point de départ de « *L'étoile de Goa* » est amusant : un savant décide de créer un nouveau système solaire, ainsi il disposera d'une planète échappant à l'autorité galactique. Il y avait le sujet d'un grand space opera cosmique, mais l'auteur n'en tire rien, et exécute le thème dans tous les sens du terme.

Maintenant qu'il a cédé la mythologie à Richard-Bessière pour « *La guerre des dieux* », Maurice Limat se recopie lui-même, mais « *Les damnés de Cassiopée* » n'est qu'un décalque pâle de « *Monsieur Cosmos* », sans la grandeur épique et métaphysique de ce dernier. Et pour s'intéresser aux héros, oscillant entre la mort et l'éternité, il faudrait d'abord qu'ils fussent vivants.

« *Fugitif de l'espace* » développe un thème analogue à celui de « *La mort vivante* ». Une poignée d'humains lutte contre l'emprise d'une masse amorphe, une nappe de protoplasme géante, absorbant les êtres et leurs connaissances, rêvant de subjuguer l'univers grâce à sa puissance hypnotique. Rien dans le récit, moins grisâtre qu'à l'accoutumée, qui rappelle le ton épique et coloré de Stefan Wul. Du moins pas de temps morts ; le récit court de rebondissements en rebondissements, et plaira à ceux qui aiment l'aventure, quoique sans surprises.

« *Au bout du ciel* » de Kemmel (alias Jean Bommart) conte de façon un peu narquoise l'histoire de la planète Gorla qui pourrait aussi bien être la Terre. Deux peuples se la partagent : les Ouraliens (Américains) et les Samilites (Russes), mais l'œuvre d'unification n'est pas achevée : « *Les uns et les autres désiraient finir le travail en annexant le voisin. Mais un détail technique empêchait cette fusion hautement souhaitable pour le bon ordre moral de la planète : la guerre était devenue impossible.* » Et les généraux n'ont plus d'avenir, ni les diplomates de raison d'être.

On connaît le danger de semblables tentatives, n'aboutissant le plus souvent qu'à un échec : ou les traits sont par trop ressemblants ou par trop appuyés. Kemmel a fort bien évité cet écueil, il ne vise pas tel ou tel régime, mais bien l'incurable sottise humaine, et, à chaque page, se reconnaît la patte d'un vrai romancier. Après l'entrée en matière un peu goguenarde, le récit se développe, très simple et cependant attachant. La guerre reste impossible sur Gorla, mais se poursuit dans l'espace : Ouraliens et Samilites sont en quête de planètes à conquérir, et sans cesse des escarmouches opposent leurs forces. Les Ouraliens ont découvert une planète habitable (la Terre) et y envoient une expédition. Du coup la guerre se réchauffe, tiédit, puis brûle, les Samilites mettant tout en œuvre pour saboter, puis prévenir l'expédition. Durant le voyage, Gorla est détruite par les super-bombes, le combat absurde et sans raison d'être se poursuit entre les survivants ; il ne reste finalement qu'un couple, Adam et Eve, qui nommeront leur premier fils Caïn. « Et tout recommença »...

Que Jean Bommart — pardon, Kemmel — est un auteur capable de tresser, nouer, mêler et démêler les fils d'une intrigue, nous le savions de longue date, et jamais l'intérêt ne faiblit au cours du récit. Mais surtout il se révèle un excellent auteur de S.F. Car il ne se contente pas de baptiser les différentes machines de Gorla, il les décrit, commente leur fonctionnement et leurs principes, et un cadre scientifique cohérent enveloppe et sert le récit de ce « Poisson Chinois de l'espace ».

« *Formule X 33* » est une bonne S.F. pour jeunes et même plus âgés. Car le suspense est ici de nature scientifique. Comment un homme invisible peut-il exister autrement qu'aveugle et nu ? Et comment lui enlever l'avantage de son invisibilité ? Révéler le secret serait déflorer le suspense du récit. Disons seulement que l'explication proposée est parfaitement plausible, et pourrait même guider de futures recherches sur l'invisibilité.

Jacques Van Herp.

« *L'étoile de Goa* » par M. A. Rayjean, « *Les damnés de Cassiopée* » par Maurice Limat, « *Fugitif de l'espace* » par Peter Randa, « *Au bout du ciel* » par Kemmel : Fleuve Noir, collection « Anticipation » — 2,50 NF.

« *Formule X 33* » par Henri Vernes, édition Gérard, collection « Marabout Junior ».

Marc Agapit
Complexes

Le défaut majeur de nombre d'ouvrages de la collection « Angoisse » est la recherche de l'impression de terreur par l'accumulation et l'exagération des détails horrifiants. Le résultat ? A côté de réussites comme « *Les pourvoyeurs* », un lot d'ouvrages capables sans doute de susciter un frisson nerveux, mais certainement pas de susciter l'angoisse, l'outrance des moyens empêchant l'apparition de ce malaise intellectuel qui amène parfois le lecteur à douter de la réalité. L'épouvante, comme le fantastique, a ses lois, son cadre de crédibilité, au moins romanesque. Il est bien malaisé d'en cerner les limites, tout ce domaine étant avant tout affaire de talent et de mesure. Dans « *Complexes* », Marc Agapit a choisi la vraisemblance : son récit reste de ceux qui sont parfaitement possibles, que nous pourrions lire demain dans la colonne des faits divers sans en être surpris.

Un jeune garçon de douze ans découvre que son père se mue en assassin, ceci à la suite d'une audacieuse opération chirurgicale. Afin de sauver le cerveau du génial chirurgien on le greffa dans le corps d'un condamné à mort. Mais la mémoire n'est pas le seul fait du cerveau, mais de toutes les cellules du corps, et la personnalité du criminel sourd lentement, enveloppe et étouffe celle du père. Nous sommes en pleine S.F., mais la suite du roman va tendre à rationaliser le cauchemar vécu par l'enfant, à le ramener à la réalité courante, et plus qu'un roman fantastique nous avons un suspense impitoyable, le démon-

tage d'un crime parfait dont le but est d'acculer l'enfant à la folie ou au suicide.

Le risque majeur d'une telle entreprise était de faire fi de la psychologie, comme dans tant d'ouvrages de fantastique « expliqué ». Ce n'est pas le cas ici. Le personnage central, si criminel, si monstrueux soit-il, ne l'est pas plus que tant d'assassins dont la carrière finit aux assises. Moins monstrueux qu'une Hélène Jégado ou un Hartman, par exemple. Et sa haine patiente couvant lentement dans l'ombre n'a rien de démesuré. Tout dans le comportement des personnages, comme dans les moyens mis en œuvre, reste plausible. Du coup nous pouvons entrer dans l'action, participer à l'angoisse de l'enfant se heurtant au monde des adultes qui se refusent à le croire, seul en face du péril, et doutant de sa raison.

Tout comme dans « *Greffe mortelle* », Agapit a fait conter le roman par l'enfant. Mais la réussite est moins totale, car parfois des phrases, des réflexions sont incompatibles avec l'âge du héros. Ces légers détails n'empêchent pas « *Complexes* » d'être un des meilleurs romans de la collection « Angoisse », bien entendu dans le cadre de cette dernière.

Jacques Van Herp.

« *Complexes* » par Marc Agapit : Fleuve Noir, collection « Angoisse » — 2,40 NF.

Charles-Noël Martin
L'univers dévoilé

Charles-Noël Martin appartient à cette catégorie d'auteurs dont il est coutume de dire qu'ils n'ont pas besoin d'être présentés aux lecteurs de « *Fiction* » — ce qui est bien commode pour le critique. La réunion en un seul homme des qualités de savant et de journaliste l'a poussé à écrire de nombreux ouvrages qui le distinguent de ses collègues de l'un et l'autre bord : aux chercheurs scientifiques trop souvent confinés dans un monde clos et mystérieux — par goût de la solitude ou incapacité de manier le verbe avec autant d'aisance que les équations et éprouvettes — il répond par sa constante préoccupation de rendre la connaissance accessible à tous, au prix d'un minimum d'efforts ; aux journalistes, trop volontiers portés à ne mettre en valeur que l'aspect sensationnel de la découverte, il s'oppose par son souci de rigueur.

Le propos de « *L'univers dévoilé* » est à la fois ambitieux et modeste. Il est ambitieux en ce que le terme d'univers n'y est pas entendu dans son sens le plus restreint (comme le faisait Gamow dans un livre, remarquable par ailleurs) mais dans son acception la plus large : de l'un à l'autre des infinis sans oublier l'Homme qui s'y trouve en équilibre.

Cette ambition est nécessaire, mais dangereuse. Un ouvrage d'ensemble qui fait le point de toutes les merveilles de la science répond à un besoin certain. Surtout lorsqu'il s'adresse, comme le remarque son auteur, « *autant à l'érudit désireux de se mettre au courant des derniers progrès qu'au jeune avide de savoir ce que l'on sait du monde où il vit* ».

Mais la réalisation de cette « somme » monumentale en un seul livre, intéressant sans être schématique ni

présenter de lacunes graves, se heurte à un problème de présentation. Charles-Noël Martin a choisi — en quatre chapitres — d'aller de l'atome à l'étoile en passant par les mystères de la vie et les grands problèmes de notre petite planète. Son plan est logique, bien sûr, mais ni plus ni moins convainquant que n'importe quel autre ; il implique des notes et des retours en arrière — ce qui n'est pas gênant, mais aussi plusieurs anticipations, à cheval sur les chapitres — ce qui l'est davantage.

Nous lui préférons personnellement la formule de l'encyclopédie sur le modèle de celle dirigée par Jacques Bergier : le classement très banal des sciences par catégories permet d'épuiser chaque sujet sans jamais le compliquer. Encore nous faut-il reconnaître que Charles-Noël Martin se tire au mieux de la difficulté. L'ensemble de son ouvrage ne perd jamais sa cohérence ni son caractère de récit.

Le ton même de ce récit est celui, modeste, du savant. L'univers y est dévoilé, c'est-à-dire montré tel qu'il est, plutôt qu'expliqué. L'auteur nous « donne à voir » les faits de la façon la plus simple possible et nous fait confiance — peut-être trop confiance — pour les comprendre. Il nous laisse le soin d'interpréter et de conclure à notre guise et selon nos compétences : « *Cet ouvrage doit toucher également le philosophe et l'humaniste qui ont besoin, plus que jamais, de s'appuyer sur les faits pour bâtir un humanisme et une philosophie qui s'imposent maintenant.* »

Le style du plan commenté est très révélateur de cet état d'esprit : « *Nous voyons* (dans la quatrième partie) *les étoiles scintiller, nous voyons également quelques astres brillants qui sont d'autres planètes, membres du cortège solaire au même titre que la Terre, nous admirons aussi, par les belles nuits, la ceinture de lumière qui entoure le ciel : la Voie Lactée.* »

La phrase évoque l'obscur récitatif d'une pièce qui aurait pour théâtre le cosmos, ou l'annonce par laquelle le bateleur des foires attire le *treppe* (la foule des non-initiés). Et l'ensemble du livre restitue à la marche de l'univers et à la marche de la science dans sa conquête une dimension épique. Il traduit « *l'impression exaltante de beauté profonde* » que l'auteur ressent et désire nous faire partager — mieux que les discours grandioses des amateurs de faits maudits et de théories fantasques.

Gil Sartène.

« *L'univers dévoilé* » par Charles-Noël Martin : Plon, coll. « D'un monde à l'autre ».

RAYMOND BROUILLET

HISTOIRE DES HOMMES LUNAIRES

UNE HYPOTHESE QUI ECLAIRE D'UN JOUR NOUVEAU LES GRANDES ENIGMES TERRESTRES

UN VOLUME 160 PAGES : 5,85

Editions du Scorpion, 1, rue Lobineau, Paris (6e)

revue des films

L'écran à quatre dimensions

Néo-mythologisme et paléo-science-fiction

Décidément, le fantôme de l'Atlantide s'est mis à hanter les studios. Après Edgar Ulmer et George Pal, c'est maintenant Cottafavi qui nous donne sa vision personnelle du pays perdu.

La donnée ne laisse pas d'être un peu hybride, ce qui n'étonnera guère, concernant un scénario dont les co-auteurs sont Platon et Pierre Benoit. Mais le remake, non content de faire voisiner Zeus et Antinéa, leur adjoint à tout hasard Hercule et Déjanire, Tirésias, Protée et Uranus, sans parler d'une horde de mutants décérébrés, venus en droite ligne d'un roman d'Edgar Rice Burroughs. Les responsables du scénario ont bien laissé passer quelques occasions : c'est ainsi que leur roi de Thèbes s'appelle Androclès ; alors qu'il était si facile de l'appeler Œdipe ! Mais ils se rattrapent en baptisant Ismène la fille d'Antinéa. Même Julien Gracq, dans son « *Rivage des Syrtes* », n'avait pas osé pousser aussi loin ce procédé, qui fait naître l'étrange par la réunion d'éléments radicalement étrangers les uns aux autres.

En dépit de cet argument plein d'une agréable variété « *Hercule à la conquête de l'Atlantide* » n'a pas grand-chose à voir avec les spectacles du même nom : s'il fallait en jouer un jour une adaptation scénique, la salle idoine serait celle de l'Opéra et non celle du Châtelet. Car ce film appartient à un genre bien défini, dont il constitue peut-être une étape. Ce genre, c'est celui que l'auteur, qui ne le prend pas entièrement au sérieux (à moins qu'il ne juge politique d'en faire courir le bruit), qualifie de « *néo-mythologisme* » et de « *paléo-science-fiction* ».

Le film historique italien est un genre presque aussi vieux que le cinéma, et qui jusqu'à présent s'est signalé par un nombre extrêmement réduit d'œuvres honorables. Quel cinéphile aurait pu prévoir, il y a deux ou trois ans, que les westerns, joie des yeux, disparaîtraient un jour de nos écrans au profit des héritiers actuels de cette race un peu bâtarde ? Pourtant nécessité fait loi : il a bien fallu que les toxicomanes au bord de la défaillance se rabattent sur l'ersatz ; et c'est avec une surprise charmée qu'ils découvrent aujourd'hui, sous les plaisirs sommaires d'un stupéfiant mal distillé, une gamme soudain enrichie de sensations fines et comme une rareté nouvelle.

Ce dernier en date parmi les bicepsoramas se recommande en effet de plusieurs vertus, dont la première, sans doute, est d'être un film de gen-

Vous pouvez

GAGNER DE L'ARGENT EN BOURSE

en lisant

L'ECHO DE LA FINANCE

Vous en perdez sûrement

si vous ne lisez pas dans

L'ECHO DE LA FINANCE

• *ses études* • *ses conseils* • *ses commentaires*

★

Le n° 0,45 NF (en vente dans les kiosques)

L'ABONNEMENT 20 NF PAR AN

en font l'hebdomadaire

économique et financier

le moins cher !

★

Spécimens gratuits sur demande à :

L'ECHO DE LA FINANCE

9, Boulevard des Italiens, PARIS-2e

re. Par un curieux retour des choses, les genres populaires, qui sombrent trop facilement dans l'ennui du stéréotype, conquièrent leur dignité le jour où ils sont pris en main par des intellectuels qui les traitent avec la dernière désinvolture. C'est ce qui est arrivé au western, il y a bien longtemps. Avec un peu de chance, nous assisterons à la même invasion du film historique italien par la beauté plastique, la vérité humaine, les intentions et le reste.

Les moyens mis en œuvre dans ce film pour opérer la mutation sont fort divers, et plusieurs sont franchement satiriques. « *J'aime l'irrespect,* » dit Cottafavi. Et en effet, lors de l'inévitable ballet érotique dans le palais de la méchante reine, Hercule se retourne avec dégoût, affirmant que ce spectacle l'ennuie. Il est regrettable que cette autocritique n'ait pas été étendue à certains autres passages obligés, par exemple celui, d'un ridicule peu soutenable, où le héros, ayant accepté l'hospitalité de la magicienne, échange le pagne grossier qui le recouvre usuellement contre un caleçon richement historié. Que de détails italianissimes comme celui-ci seraient douce pitance à la canine bien affutée du gagman ! Il est vrai que le genre ne résisterait pas longtemps à ce traitement, ce qui n'est pas le but de l'opération.

La place de l'ironie reste donc mesurée au bout du compte, et c'est aussi bien comme cela. En revanche, l'humour s'étale en toute liberté dans des scènes comme la bagarre initiale ou la conférence des rois grecs, et surtout dans le personnage d'Hercule. Entendons-nous bien : Reg Park, ancien monsieur Univers, n'a rien à envier à ses commensaux sur le plan de la carrure, taillée pour le cinémascope, et du muscle-appeal. Il a même un physique plus conforme à cette personnalité de géant bon enfant qui est l'image traditionnelle d'Hercule. Mais il se paie de temps à autre quelques mimiques de bonne brute de service qui n'en pense pas moins, fort propres à saboter chez le spectateur toute velléité de revenir à l'optique traditionnelle du film historique italien. Hormis peut-être Mitchell Gordon, qui fut un Maciste souffrant dans la ligne de Michel-Ange, l'école toute neuve de l'athlète-studio ne nous avait pas encore donné d'aussi nette réussite.

Il est vrai que le cinéma de genre, et le western encore une fois l'a montré, n'est nullement réfractaire à l'humour. En ceci notre film accuse des symptômes d'américanisation fort nets, et se pose comme une tentative pour remplacer plus dignement le western perdu corps et bien dans la tempête qui s'est abattue sur Hollywood. L'équivalence n'est pourtant que très partielle, et il ne pourra jamais en être autrement. Le western offrait l'image d'un passé récent, encore très présent aux yeux des Américains, et se prêtait facilement à toutes les injections de réalisme ; le cinéma historique italien, en dépit de son appellation, est fondé sur des données toujours brumeuses (même si elles ne le sont pas partout autant qu'ici) et se présente au spectateur, surtout au spectateur moyen, dans une perspective irréaliste. L'emploi des procédés les plus perfectionnés de couleur et d'écran large (car « *Hercule à la conquête de l'Atlantide* », plus encore que les précédents Cottafavi, est à la masse des films historiques italiens, généralement coloriés à la suie et à l'urine, ce que la série A est à la série B ou plutôt à la série Z) accroît cette impression de dépaysement et fait partie de ces histoires dont parle l'auteur, « *histoires qui sont près de l'homme, mais pas tout à fait dans l'homme* ». Nous voilà loin du western et du cinéma américain.

La distance est d'autant plus grande que l'ampleur des moyens mis à sa

disposition est pour l'auteur une occasion de raffiner dans le formalisme, et qu'il ne s'en prive pas : « *Il existe des situations,* » affirme-t-il, « *pour lesquelles je sens la nécessité d'orienter la totalité des événements selon une certaine construction dans l'image.* » Et il raconte avoir fait repeindre des décors d'*Hercule,* etc. parce que les couleurs « *ne correspondaient pas aux nécessités des scènes, aux sentiments qu'elles devaient évoquer* ». Les images du film, le plus souvent très belles, portent la marque de cette préoccupation dominante : les personnages y sont captifs du décor, dans la plus pure tradition de Fritz Lang. C'est ici d'une germanisation, et non plus d'une américanisation, qu'il faudrait parler : germanisation qui s'est affirmée récemment dans le cinéma italien, et de la manière la plus provocante, comme dans ce « *Masque du démon* » entièrement construit par Mario Bava à coups d'images expressionnistes. Il est vrai que l'expressionnisme tient peu de place dans « *Hercule* », où il se limite somme toute à quelques grottes et aux mutants ratés, frères jumeaux des lépreux du « *Tombeau Hindou* » : une lumière toute méditerranéenne baigne ce film, aux images d'une beauté classique ; mais le principe le plus général de l'esthétique allemande y est, c'est-à-dire le formalisme, qui nous entraîne vers une conception du cinéma radicalement opposée à ce qui fut le courant majoritaire de l'après-guerre, aussi bien aux Etats-Unis qu'en Italie et en France — jusqu'à la nouvelle vague comprise.

Est-ce à dire que l'auteur de ce film tombe sous le coup de certaine définition limitée de l'artiste, « *un homme qui n'a rien à dire mais dont le travail est d'organiser des formes plastiques* » (J.W., in Cinéma 62) ? Assurément Cottafavi lui-même déclare : « *Je m'efforce de rester dans les limites du genre. On me demande une table. Je la livre. Naturellement les proportions de la table ne regardent que moi.* » Mais il dit d'autre part : « *Chaque film a sa vérité. Un film en costumes a sa vérité en costumes.* » Et il ajoute : « *Le sujet est un état d'âme.* » Essayons donc de définir l'état d'âme qui a inspiré ce scénario apparemment fantasmagorique.

Cottafavi souligne lui-même certaines allusions à l'actualité contenues dans son film, notamment « *la pierre d'Uranus, qui contient un fantastique pouvoir de destruction* ». Mais il omet d'évoquer un autre pouvoir de cette pierre, pourtant bien marqué dans « *Hercule* » : celui de laver le cerveau. Ces mutants sans volonté ni regard, tous rigoureusement identiques, ce sont les hommes tels que les engendre une certaine civilisation contemporaine. Car ces mutants naissent normaux ; c'est tout enfants qu'ils sont présentés à la pierre, qui assure leur métamorphose. Et si elle échoue, ils sont promis au régime concentrationnaire. L'unique ambition des Atlantes est de conquérir le monde, pour y faire prévaloir le culte d'Uranus : car la pierre d'Uranus ne symbolise pas seulement la bombe H, mais aussi, selon toute apparence, les œuvres complètes de Karl Marx. Les vieux mythes prouvent ici leur plasticité : il n'y a pas si longtemps, nous présentions ici une Atlantide qui ressemblait comme une sœur à l'Amérique moderne ; l'Atlantide de Cottafavi évoque l'U.R.S.S., ou du moins une certaine image de l'U.R.S.S.

Devant cette conception de l'homme et du monde, la position du très chrétien Cottafavi est claire : « *Je crois que l'universel est contenu dans le singulier beaucoup plus que dans le pluriel, que dans la banalité quotidienne et collective.* » Et encore : « *La foule me donne toujours un cauchemar, comme quelque chose d'inhumain.* » L'assaut des mutants

contre Hercule, après les métamorphoses de Protée, donne une très belle image de ce vertige du multiple, qui nous reporte à la belle époque des philosophes présocratiques.

Ce qui peut donner le change, c'est la structure du scénario, qui se présente comme un voyage mystique dans l'au-delà. Mais l'arrière-monde, en fait, ce n'est pas celui d'Antinéa, c'est celui d'Hercule : car le voyage d'Hercule présente cette particularité peu commune d'être une expérience chamanique à rebours. Les brumes du vin, celles de la tempête, puis celles tendues par Protée, lui démasquent peu à peu l'Atlantide ; mais l'Atlantide n'est pas le pays des morts, c'est le pays des vivants, la Terre. C'est dans la pierre que Protée enferme ses victimes, dans la pierre que sont creusés le palais d'Antinéa et le mystérieux temple où repose la pierre d'Uranus, qui ne doit pas voir le jour. Hercule au contraire n'attend ses secours que du ciel, qu'il invoque son père Zeus, dieu du firmament, qu'il appelle à l'aide Eole, dieu des vents, ou qu'il fraie un passage au rayon de soleil qui volatilisera la pierre d'Uranus.

C'est donc à une analyse métaphysique (et non sociologique, comme dans l'« *Atlantis* » de George Pal) que se livre Cottafavi. La monstruosité de l'Atlantide, c'est qu'elle prive les hommes de leur âme — ou de leur vie, ce qui revient au même — et qu'elle tire sa substance de ce crime : « *Si ma fille me survit,* » dit Antinéa, « *Atlantis périra.* » Et nul ne niera, en voyant Laura Altan dans le rôle d'Ismène, qu'elle ne soit un symbole de vie. Atlantis représente le mal absolu, l'enfer sur terre.

Ce symbolisme peut paraître bien schématique ; il n'est pourtant pas sans nuances. Antinéa verse des larmes en condamnant sa fille à mort, et laisse transparaître l'image, qui l'habite en secret, d'un monde plus vivant et plus humain : si cette image est restée vivante chez la reine d'Atlantis, c'est qu'elle ne peut être abolie. Mais l'homme sans âme, le chef des gardes, se détache alors du fond de la salle, dans un brouillard, et s'avance vers elle, qui lui tourne le dos et perçoit néanmoins son approche, comme une pensée mauvaise qui naît au fond de l'esprit. Alors elle réfrène ses larmes, et le chef des gardes recule et se fond de nouveau dans le brouillard. C'est un passage d'une grande beauté, et qui tire tout son prix des imperfections de la profondeur de champ.

Plus terrible encore est l'expérience d'Androclès, le roi de Thèbes, qui part en guerre contre Atlantis et, soumis à un lavage de cerveau, oublie ce qu'il a été et devient le plus fidèle partisan d'Antinéa. Cottafavi n'explique rien ; mais quand on le voit rôder dans les couloirs du palais, d'abord à l'insu d'Hercule, il apparaît comme l'image inquiétante de cet autre qui est en nous-mêmes, et qui attend, pour remonter à la surface, d'être assez fort pour étouffer du premier coup notre conscience — comme les Grands Anciens de Lovecraft attendent le jour où ils redeviendront les maîtres du monde. Hercule ne comprend pas et cherche vainement Androclès, tantôt se retrouvant lui-même comme dans un miroir, tantôt voyant un homme sans regard ; mais cette réalité insaisissable de l'aliénation existe bel et bien pour nous, qui voyons Androclès anéanti continuer d'être et de hanter des couloirs secrets.

Car Cottafavi ne cherche nullement à dissimuler la puissance de l'adversaire, ce qui donne au film une structure dramatique un peu particulière : Hercule, pour la première fois, a tout pour perdre. D'abord les hommes sans âme sont aussi forts que lui, et beaucoup plus nombreux ; ensuite les hommes qui devraient l'aider passent

leur temps à se battre, ou à tenir des conférences inutiles (notons à ce propos que les scènes humoristiques du début s'appliquent fort bien à l'alliance atlantique). Hercule lui-même est inconscient du danger : il faut l'embarquer par ruse, et il refuse d'aider ses compagnons jusqu'à la tragédie qui annihile Androclès.

Au demeurant, un héros surtout remarquable par sa force physique a du mal à mener à bien une lutte essentiellement idéologique et qui dépend avant tout d'une certaine puissance d'affirmation : il est tenu en échec pendant tout le film, et s'il dissipe en fin de compte l'univers des plusieurs, c'est d'un seul rayon de soleil, symbole de l'unicité de la vérité. Car la vérité triomphe, et le film dans son ensemble fait penser à ce jugement de Cottafavi lui-même, émis à propos d'un roman de Dino Buzzati : « *C'est un roman d'atmosphère un peu kafkaienne, à l'italienne. C'est-à-dire solaire, c'est-à-dire avec une espérance.* »

Voilà donc un film politiquement situé, et qui pour cette raison pourra déplaire. Il nous semble pourtant que son message, sous sa forme la plus dépouillée (c'est-à-dire celle que nous avons sous les yeux, car les allusions sont aussi enveloppées que possible), est d'une grande généralité, et peut entraîner l'adhésion de l'un et l'autre camp : car qui niera que la vie ne soit meilleure que la mort, et la conscience des hommes préférable au néant des automates ?

Jacques Goimard.

Les propos de Cottafavi cités dans cet article sont tirés des interviews publiés dans Présence du Cinéma (*n°* 9) *et* Télérama (*n°* 632).

« *Hercule à la conquête de l'Atlantide* ». Film italien de Vittorio Cottafavi. *Scénario :* Sandro Continenza, Duccio Tessari. *Images :* Carlo Carlini. *Décors :* Franco Lolli. *Montage :* Maurizio Lucidi. *Musique :* Gino Marinuzzi. *Interprétation :* Reg Park, Fay Spain, Laura Altan, Ettore Manni, Luciano Marin, Salvatore Furnari, Rag Baldassari.



Dépôt légal : 1er *trimestre* 1962. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)